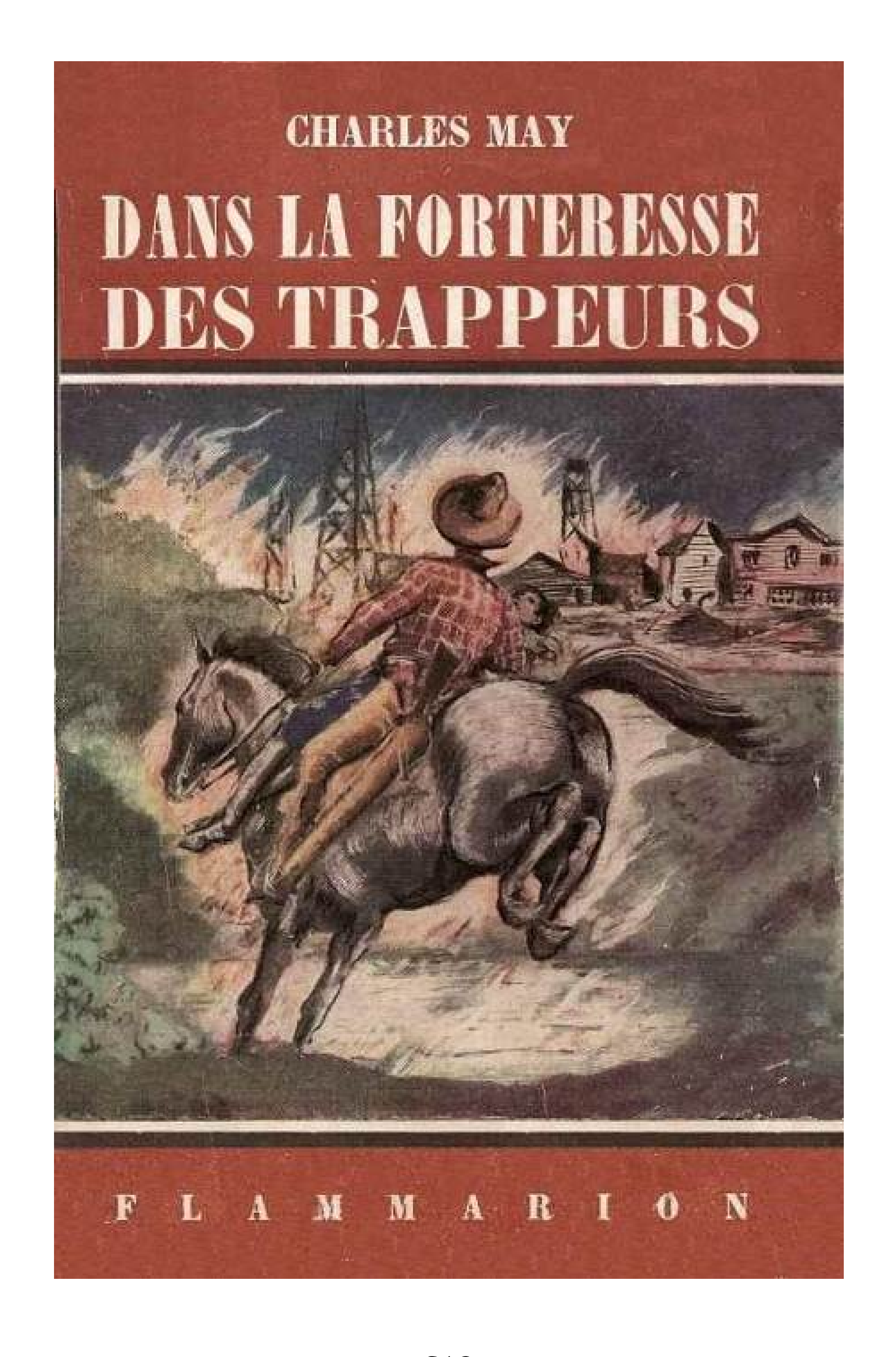
DANS LA FORTERESSE DES TRAPPEURS



CHAPITRE PREMIER

OLD FIREHAND

Le récit de mes aventures avec Harton pourrait faire l'objet de tout un volume, mais, comme je me propose surtout de parler de Winnetou qui ne se trouvait pas avec nous, je me contenterai d'en dire quelques mots. Au prix de grands efforts, de privations et de luttes, nous découvrîmes enfin la bonanza signalée par Old Death. Peu désireux d'exploiter la part qui me revenait dans cette entreprise, je la vendis, et la somme que je réalisai ainsi compensa largement la perte que j'avais subie lors du naufrage. Je me rendis ensuite au Rio-Pecos pour visiter le pueblo des Apaches. On m'y fit un accueil des plus cordiaux, mais je n'y trouvai pas Winnetou. Il était parti en tournée dans les villages apaches.

Comme il m'aurait fallu attendre son retour au moins six mois, je préférai me rendre à Saint-Louis. Chemin faisant, je liai connaissance avec un Anglais du nom d'Emery Bothwell, homme d'une grande érudition et d'une énergie peu commune, que je devais par la suite retrouver au Sahara. Arrivé à Saint-Louis, je fus surpris et confus de constater que le nom de Old Shatterhand était dans toutes les bouches. En voyant mon étonnement, Mr. Henry me dit sur le ton bourru qui lui était familier :

– Ne faites pas l'innocent. En un mois, il vous arrive plus d'aventures qu'à d'autres en vingt ans, vous échappez par miracle aux dangers les plus redoutables, vous faites vos premières armes de greenhorn en compagnie de l'homme le plus célèbre de l'Ouest et vous écarquillez les yeux d'étonnement quand on parle de vous. Je peux vous assurer qu'en si peu de temps vous

avez acquis plus de célébrité que le fameux Old Firehand qui a le double de votre âge. Votre triomphe me cause une grande joie, car, en somme, c'est moi qui vous ai mis sur ce chemin. Mais regardez ce que j'ai là.

Il ouvrit son armoire à armes et en sortit le premier fusil Henry. Il m'expliqua son fonctionnement et me conduisit à son tir, afin que je puisse juger par moi-même de sa valeur. Je ne dissimulai pas mon enthousiasme, mais je lui répétai l'objection, déjà formulée autrefois, à savoir que la diffusion d'une arme aussi terrible pouvait avoir des conséquences néfastes pour le monde animal comme pour le genre humain de l'Ouest.

– Je sais bien, je sais bien, grommela-t-il, vous me l'avez déjà dit. Aussi n'ai-je l'intention de mettre au point que quelques pièces. La première que voici, je vous en fais cadeau. Gardez mon tueur d'ours, qui est devenu fameux entre vos mains, et prenez aussi ce fusil. J'ai l'impression qu'il vous rendra des services dans vos nouvelles pérégrinations au delà du Mississipi.

– Je n'en doute pas, mais, dans ce cas, il est inutile que je l'emporte tout de suite.

– Pourquoi ?

– Parce que ce n'est pas dans l'Ouest que je me rends.

– Et où donc ?

– D'abord, je vais rentrer dans mon pays et ensuite j'irai en Afrique.

– En Af... ! s'écria-t-il, et il en resta bouche bée. Êtes-vous devenu fou ?

– Pas le moins du monde. J'ai simplement promis à Mr. Bothwell de le retrouver en Algérie où il a de la famille. De là,

nous nous proposons de faire une petite excursion dans le Sahara.

– Pour vous jeter en pâture aux lions et aux hippopotames.

– Allons donc ! Les hippopotames ne sont pas carnivores et ils ne vivent pas dans le désert.

– Et les lions ?

– On n'en trouve guère dans le vrai Sahara. Les bêtes de proie ont besoin d'eau.

– Je pense bien qu'elles ne boivent pas de sirop ! Mais il y a encore autre chose. Savez-vous que dans ce pays-là on parle arabe ?

– Bien sûr. Mais le professeur qui m'a enseigné l'arabe passait, dans mon pays, pour une des grandes sommités en cette matière.

– Que le diable vous emporte ! Il n'y a pas moyen de découvrir votre point faible. Attendez pourtant : vous rendez-vous compte de l'argent qu'il faut pour faire un tel voyage ?

– J'en ai suffisamment.

– Comment cela ?

– La bonanza que nous avons découverte m'a rapporté une somme assez coquette qui, ajoutée à la gratification de Mr. Ohlert et à mes honoraires chez Josy Taylor, constitue un petit capital.

– Eh bien ! allez, partez au Sahara ! s'écria-t-il d'un air furibond. Je ne comprends pas ce qui peut vous attirer dans ce pays. Vous n'y trouverez que du sable et un désert sans fin. Ne vaut-il pas mieux rester ici ? Qui sait si nous pourrons jamais nous revoir ?

Il arpentait le magasin d'un pas nerveux en gesticulant furieusement. Mais sa bonne humeur naturelle ne tarda pas à prendre le dessus. Il s'arrêta devant moi et me demanda :

– Aurez-vous besoin du tueur d'ours même dans le désert ?

– Sûrement.

– Et du fusil ?

– À plus forte raison.

– Eh bien ! emportez-les tous les deux et ne revenez plus me voir, car je vous mettrais à la porte. Espèce de mulet du désert !

Il me planta les deux armes dans les mains, ouvrit la porte, me poussa littéralement dehors et tira le verrou derrière moi. Mais, une fois dans la rue, je vis sa tête s'encadrer dans la fenêtre.

– Passez donc me voir ce soir ! me cria-t-il.

– Entendu.

– Je vous préparerai votre plat favori. Et maintenant, fichez-moi le camp.

Lorsque, quelques jours plus tard, je me présentai chez lui pour lui faire mes adieux, il me fit promettre sur l'honneur que je serais de retour dans six mois, à moins d'empêchements imprévisibles. Je tins parole, et, au bout d'une demi-année, je me retrouvai de nouveau à Saint-Louis.

Il fut très heureux d'apprendre que les deux armes dont il m'avait muni avaient joué un grand rôle dans ma lutte contre les caravanes de pillards. Entre temps, Winnetou était passé à Saint-Louis et le vieux lui avait annoncé la date de mon retour. Le jeune Apache l'avait prié de me diriger vers le Rio-Suanca où il chasserait alors avec ses guerriers.

Je me mis aussitôt en route et il me fallut trois semaines entières pour gagner le fleuve. Là, je n'eus pas de peine à découvrir le campement des Apaches. Winnetou admira beaucoup mon fusil Henry, mais refusa de l'essayer, car il le considérait comme un objet sacré. Il me fit la surprise d'un superbe cheval qu'il avait élevé exprès pour me l'offrir. L'étalon devait à sa course rapide le nom de *Swallow*[12]. Il avait été dressé selon les meilleures méthodes indiennes et ne tarda pas à s'habituer à moi.

Winnetou se proposait, une fois la chasse terminée, de passer chez les Navajos en guerre avec les Nigoras, afin d'exercer une influence pacifique auprès des deux tribus adverses ; je pensai l'accompagner, mais ce projet ne put se réaliser. En effet, quelques jours avant la date du départ, nous rencontrâmes un convoi d'or venant de Californie. La caravane ne fut pas peu effrayée de se voir cernée par les Peaux-Rouges, mais, en entendant les noms de Winnetou et de Old Shatterhand, les hommes se calmèrent. Je pus me rendre compte du véritable prestige dont jouissaient ces deux noms quand les voyageurs me prièrent de leur faire escorte jusqu'à Fort Scott, naturellement moyennant une récompense. J'hésitai d'abord, ne voulant pas me séparer de Winnetou, mais celui-ci, fier de voir son ami jouir d'une telle confiance, me pria d'accepter. Du Fort Scott, je devais me rendre dans la prairie de Gravel, située à l'ouest du Missouri, où nous pourrions nous retrouver, car il avait l'intention de rendre visite à son vieil ami Old Firehand qui séjournait depuis quelque temps dans cette région.

J'accompagnai donc le convoi d'or à son lieu de destination, non sans avoir eu à vaincre quelques obstacles en cours de route. Ma mission terminée, je repartis seul. Je franchis le Kansas et m'engageai dans le domaine des Sioux, où j'échappai à

---

[12] Hirondelle.

plusieurs reprises à la poursuite des Peaux-Rouges grâce à la rapidité de mon coursier. Winnetou m'avait dit que mon voyage me mènerait à travers une région où des gisements de pétrole venaient d'être découverts et dont le propriétaire était un dénommé Forster. Il y avait là une sorte de magasin où je pourrais me munir de tout ce dont j'aurais besoin.

Selon mes calculs, je devais me trouver à proximité de cette colonie pétrolière. Je savais qu'elle s'appelait New-Venango et qu'elle était située dans une de ces gorges qu'on trouve si souvent dans la Prairie et qui sont ordinairement traversées par un cours d'eau. Jusque-là, dans cette plaine couverte d'hélianthes aux fleurs jaunes, rien ne décelait la proximité d'une telle dépression. Mon cheval avait besoin de repos. Moi-même, j'étais épuisé par la longue course que j'avais dû fournir, de sorte que j'aspirais ardemment à trouver le poste pour prendre quelque repos et remplacer mes munitions épuisées.

J'étais déjà sur le point de renoncer à trouver la gorge, lorsque Swallow leva la tête et se mit à souffler de cette façon commune aux chevaux de la Prairie lorsqu'ils flairent la présence d'un être humain à proximité. Je l'arrêtai et me mis à scruter l'horizon.

Je n'eus pas longtemps à chercher. Derrière moi j'aperçus deux cavaliers qui venaient sans doute de me remarquer, car ils semblaient tourner leurs montures dans ma direction. Comme la distance qui nous séparait était assez considérable, je saisis ma longue-vue afin de pouvoir mieux examiner les voyageurs. On peut imaginer ma stupéfaction lorsque je constatai que l'un d'eux était un adolescent très jeune, presque un gamin. C'était là une rencontre assez inattendue dans cette région.

– Diable, un enfant ici, en pleine Prairie, et par surcroît équipé comme un trappeur ! m'écriai-je malgré moi en rengainant mon couteau et mon revolver que je venais de tirer.

Je devais moi-même me dresser dans la Prairie comme une apparition assez étrange. Je n'avais rien, tant s'en faut, d'un muscadin ! Mes mocassins avaient depuis longtemps droit à la retraite ; mes leggings étaient tout luisants de graisse de buffle, conséquence de l'habitude générale chez les chasseurs de l'Ouest d'utiliser leurs genoux en guise de nappe et de serviette de table. Cependant, si cette tenue eut évidemment été déplacée dans une loge de l'Opéra, en revanche elle ne pouvait choquer personne dans les Montagnes Rocheuses.

J'en étais là dans l'examen de ma personne lorsque le jeune homme brandit sa cravache en guise de salut et cria d'une voix claire :

– Hallo, sir ! Qu'avez-vous donc à vous examiner ainsi ?

– *Your servant*, jeune homme. J'inspecte mon armure et je constate, hélas ! qu'elle n'est pas assez solide pour résister à vos regards perçants.

– Si j'ai bien compris, il est interdit de vous regarder ?

– Aucunement, mais je réclame le droit de vous examiner à mon tour.

– Je n'y vois pas d'inconvénient. Vous pouvez m'inspecter à votre aise.

– Cette épreuve doit vous être moins agréable qu'à moi, étant donné que votre mise est beaucoup plus digne d'un gentleman.

Et, en faisant faire un tour à mon mustang sur ses jambes de derrière, j'ajoutai :

– Me voilà grandeur naturelle et sur toutes les faces.

– C'est à mon tour maintenant de me présenter, dit le jeune homme. – Et, après avoir fait pivoter son cheval, il reprit :

– Maintenant, les présentations sont faites, dites-moi comment vous me trouvez.

– Pas mal du tout. Surtout pour l'endroit. Et vous, que pensez-vous de moi ?

– Abstraction faite du cavalier, la monture est parfaite, observa le compagnon du jeune homme en se mêlant à notre conversation et en lançant à Swallow des regards admiratifs.

Je ne fis pas attention à ce compliment douteux et me tournai vers le jeune homme qui, pour son âge, témoignait d'une aisance peu commune.

– Vous êtes étranger ? me dit le jeune homme.

– Hélas ! oui. Je viens d'errer toute la journée à la recherche d'un endroit que je n'arrive pas à trouver.

– C'est bien, je vais vous faire visiter le pays.

Il tourna son cheval dans la direction que je suivais moi-même et passa du trot au galop. Swallow suivit aisément cette allure bien qu'il n'eût pas pris de repos depuis l'aube. La brave bête se rendait sans doute compte qu'il s'agissait d'une sorte d'épreuve et fit si bien que le jeune homme dut renoncer à la suivre. Il ne put réprimer un cri d'admiration.

– Vous avez là une monture inestimable. Ne voulez-vous pas la vendre ?

– Pour rien au monde.

– Elle est dressée à la mode indienne, observa-t-il en lui jetant un coup d'œil de connaisseur. Comment l'avez-vous eue ?

– Je la tiens de Winnetou, un chef apache que j'ai rencontré dernièrement au Rio-Suanca.

Il me dévisagea d'un air étonné.

– De Winnetou ? Mais c'est le chef indien le plus célèbre et le plus redoutable entre la Sonora et la Colombie. Je n'aurais pas pensé que vous ayez d'aussi illustres relations.

– Pourquoi donc ? demandai-je en réprimant un sourire.

– Je vous prenais pour un prospecteur ou quelque chose dans ce genre-là. Ce sont de braves gens, mais généralement ils ne fraient pas avec les Apaches. Votre revolver resplendissant, votre couteau à la ceinture, votre fusil de parade et surtout vos allures cadrent assez mal avec le type du trappeur.

– Puisque vous le voyez vous-même, je vous avoue que je suis un chasseur de circonstances, ce qui n'empêche pas mes armes d'être de première qualité. Je les ai achetées à Saint-Louis et les ai payées le prix fort. Vous devez savoir qu'on en a toujours pour son argent.

– Pour ma part, je pense qu'on ne peut juger de la qualité de la marchandise qu'à l'usage. Que pensez-vous par exemple de ce pistolet ?

Il tira d'une poche de sa selle un engin antique qui tenait plus d'un rotin que d'une authentique arme à feu.

– En effet, cette pièce-là est vieille comme le monde, lui dis-je, mais, entre les mains de ceux qui savent s'en servir, elle peut faire du beau travail. J'ai souvent vu des Indiens faire des merveilles avec de pareils instruments.

– Eh bien ! dites-moi s'ils sont capables de faire un tel tour ?

Il tourna son cheval de côté, décrivit un cercle autour de moi, leva le bras et, avant que j'aie pu deviner son intention, fit feu dans ma tête et en même temps je vis voler en l'air mon couvre-chef ainsi que le bouquet de fleurs d'hélianthes que j'y avais attaché.

– Quelquefois la tête peut sauter avec le chapeau, dis-je d'un ton froid. Aussi est-il prudent de faire attention.

– Pourquoi ? demanda une voix derrière moi.

C'était le compagnon du jeune homme qui, sur sa monture, avait de la peine à nous suivre.

– La tête d'un rôdeur de savanes n'est pas de trop pour payer un joli coup de feu.

L'homme, un individu maigre, grand et au cou de girafe, avait une physionomie typique du yankee. Par égard pour son compagnon, je ne relevai pas l'insulte, bien que le jeune homme pût attribuer mon silence à une incapacité de répondre du tac au tac. Cet adolescent m'intriguait. Il trahissait une profonde connaissance de l'Ouest, insolite pour son âge. Je ne le quittais pas des yeux, essayant de pénétrer le mystère de sa personne.

Il avançait maintenant à une demi-longueur de cheval devant moi, et les rayons du soleil couchant l'inondaient d'une lumière dorée. Son air tendre d'enfant contrastait avec un je ne sais quoi de viril qui décelait chez lui une maturité précoce et une volonté de fer. Chacun de ses gestes était empreint d'une assurance et d'une fermeté qui interdisaient de traiter cet adolescent comme un enfant, bien qu'il ne dût guère avoir plus de seize ans.

J'évoquai, malgré moi, les récits que j'avais lus autrefois sur la précocité des enfants du Far-West rendus hommes avant l'heure par la rudesse de la vie.

Soudain il tira la bride de son cheval.

– Vous vous rendez sans doute à New-Venango ?

– En effet.

– Et vous venez par la savane ?

– Oui, ainsi que vous pouvez vous en rendre compte.

– Mais vous n’êtes pas un chasseur de l’Ouest.

– Votre regard est bien aigu pour juger du premier coup d’œil.

– Vous êtes Français.

– Il paraît que je parle l’anglais avec un accent très fort pour que vous reconnaissiez tout de suite en moi un étranger.

– Il n’est pas si fort que ça, mais il permet de deviner votre origine. Si vous préférez, nous pourrons nous entretenir dans votre langue maternelle.

– Serions-nous compatriotes ?

– Mon père est Français, mais ma mère était Indienne, de la tribu des Assiniboins.

Ce n’est qu’alors que je remarquai son teint sombre et les traits accusés de son visage. Ainsi sa mère était morte, seul son père vivait. Ce n’était plus seulement de la curiosité que j’éprouvais en face de cet adolescent.

– Regardez devant vous, dit-il en levant le bras. Voyez-vous cette fumée qui semble s’échapper du sol ?

– Bien sûr. Nous sommes, semble-t-il, tout près de la gorge que je cherche depuis le matin. Connaissez-vous par hasard Emery Forster, le roi du pétrole ?

– Un peu. C’est le père de ma belle-sœur qui habite avec son mari, mon frère, à Omaha. Je viens justement de leur rendre visite. Avez-vous à parler à Mr. Forster ?

– Non, pas à lui personnellement. J’aurais besoin de rendre visite à son magasin pour y faire des achats. Si je vous ai posé cette question, c’est simplement parce que je pense que

dans cette région tout le monde doit connaître le célèbre roi du pétrole.

– Bien sûr, et vous ne faites pas exception à la règle.

– Que voulez-vous dire par là ?

– Simplement que l'homme qui avance à vos côtés est le roi du pétrole lui-même. Nos présentations ont été un peu sommaires, mais l'étiquette de la Prairie n'est pas très rigoureuse.

– Pas du tout, dis-je en le fixant d'un regard scrutateur. La savane possède une étiquette extrêmement rigoureuse. Elle possède même sa hiérarchie, et, croyez-moi, ce n'est pas, comme dans les autres coins de l'Amérique, une hiérarchie de fortune, mais bien d'intelligence et de courage. Donnez à un quelconque roi de pétrole votre pistolet antédiluvien et envoyez-le dans la Prairie, il y laissera sa peau malgré tous ses millions. L'étiquette de la Prairie, ce n'est pas un maître de cérémonie qui vous l'apprendra, mais la vie au grand air.

Je perçus un regard d'approbation dans les yeux du jeune homme.

– Évidemment, tout cela n'est pas entièrement faux, dit-il, et la noblesse de la fortune peut fort bien aller de pair avec la noblesse du courage. Je connais en effet des chasseurs dont la richesse ne le cède en rien à celle de n'importe quel homme d'affaires. Connaissez-vous Old Firehand ?

– J'en ai déjà entendu parler.

– Eh bien ! Winnetou et lui connaissent tous les filons des Montagnes Rocheuses. Ils pourraient vous montrer des mines d'une valeur inestimable et insoupçonnées de tous. Je ne crois pas qu'ils veuillent changer avec un roi du pétrole. Mais nous voilà arrivés.

Nous nous trouvions au bord d'une gorge qui abritait un village. Les constructions étaient moins nombreuses que j'avais

pensé. La gorge formait un étroit bassin encerclé de roches escarpées et traversé au milieu par un cours d'eau qui s'était creusé une sortie dans le roc. La gorge était pleine d'engins servant à l'extraction du pétrole ; au bord de l'eau se dressait une foreuse en plein travail. Devant les bâtiments de l'entreprise se trouvait une habitation d'aspect confortable, malgré son caractère provisoire. Partout où les yeux se posaient, on apercevait des douves, des fonds de tonneaux et des tonneaux fraîchement fabriqués, dont certains étaient vides, d'autres remplis du précieux combustible.

J'allais prendre congé de mes deux compagnons, car je pensais qu'ils se rendraient tous les deux à l'habitation, tandis que, pour ma part, j'avais hâte de visiter le magasin. Mais Forster ne l'entendait pas ainsi :

– Non, jeune homme, nous irons avec vous au magasin, car j'ai une petite affaire à régler avec vous.

Je ne demandais pas mieux que de rester avec le jeune homme et jouir de sa société pendant quelque temps encore, mais je n'avais aucune envie de régler des affaires avec Forster, et je ne savais pas à quoi il faisait allusion. Ma curiosité n'allait pas tarder à être satisfaite ; dès que nous fûmes arrivés devant le bâtiment qui portait sur une plaque de pierre une inscription à la craie : « Store and Boarding-house » et à peine étais-je descendu de ma selle, que l'homme s'empara de la bride de Swallow.

– Je vous achète votre cheval. Combien ?

– Il n'est pas à vendre.

– Je vous en donne deux cents dollars.

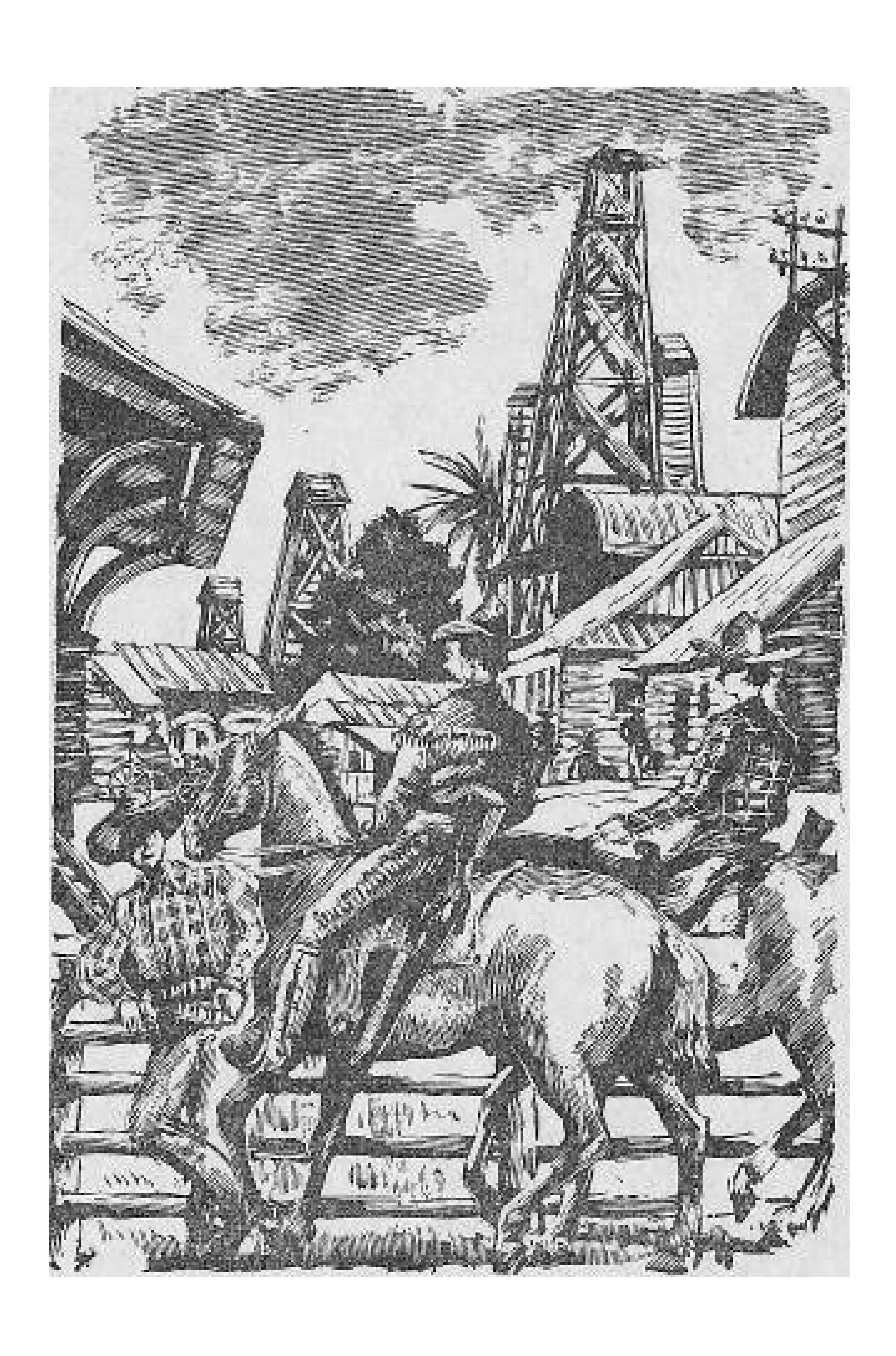
Je fis un signe négatif de la tête en souriant.

– Deux cent cinquante.

– Laissons cela, Sir.

– Trois cents.

– Mais je vous répète qu'il n'est pas à vendre.



– Je vous donne trois cents dollars et je règle tous vos achats dans le magasin. Je vous laisse mon cheval par-dessus le marché.

– Gardez votre monture. Je n'en donnerais pas un poil de la mienne.

– Pourtant il me faut votre cheval, déclara l'homme d'un ton péremptoire. Il me plaît.

– Je le crois volontiers. Mais renoncez-y. Vous n'êtes pas assez riche pour l'acheter.

– Pas assez riche ? s'écria-t-il en me foudroyant du regard. Un va-nu-pieds de votre espèce devrait s'estimer heureux de trouver à gagner assez d'argent pour avoir de quoi se chausser. Vous n'aurez pas tous les jours occasion de vous procurer cette somme par des moyens honnêtes.

Un autre homme de l'Ouest, avant d'en entendre autant, aurait saisi son arme pour toute réponse, mais l'attitude de ce Forster m'amusait plutôt qu'elle ne m'indignait. D'ailleurs la présence de son jeune compagnon m'incitait à me dominer.

– Assez, n'en parlons plus, dis-je de ma voix la plus calme.

Je tendis le bras pour prendre la bride qu'il n'avait pas lâchée, mais l'homme m'envoya en pleine poitrine un coup de poing qui me fit reculer, tandis qu'il sautait en selle.

– Tenez, vous saurez maintenant que lorsque Emery Forster a envie d'un cheval, il sait s'en emparer. Je vous laisse le mien. Je règlerai votre facture au magasin et vous pourrez toucher les trois cents dollars quand vous voudrez, Allons, Harry, partons.

Le jeune homme ne le suivit pas tout de suite. Il resta un moment à me fixer avec insistance. Comme je ne réagissais pas et ne faisais pas mine de vouloir rentrer dans mon bien à la manière des chasseurs, une expression de mépris se peignit sur son

visage. Avec un geste dédaigneux, il se détourna de moi et rejoignit son compagnon, le maître et propriétaire de New-Venango. Mais je savais ce que je faisais. Swallow n'était pas perdu et le fait de le laisser quelque temps chez Forster me permettrait peut-être de revoir Harry qui m'inspirait une sympathie de plus en plus vive.

Plusieurs hommes étaient sortis du magasin et avaient assisté à cette scène peu édifiante. L'un d'eux alla attacher le cheval de Forster à un pieu et se dirigea vers moi. À cent lieues, on aurait reconnu dans ce rouquin ivre un Irlandais.

– Vous comptez rester longtemps à New-Venango ? me cria-t-il.

– J'ai d'autant moins envie de faire ici un long séjour que c'est vous le propriétaire de ce fameux établissement.

– En effet, c'est moi le propriétaire, et vous ne vous trompez pas en disant que mon établissement est fameux, car on le connaît à la ronde partout où les gens savent apprécier le bon brandy. Vous pouvez dire que vous avez de la chance, car vous venez à point nommé.

– Que voulez-vous dire par là ?

– Je veux dire que vous pouvez rester chez moi pour de bon. J'ai justement besoin d'un garçon comme vous qui sache avaler les couleuvres. Dans notre affaire l'orgueil est une qualité superflue et vous venez justement de donner la preuve que vous ne faites pas de manières sur ce chapitre. Eh bien ! sommes-nous d'accord ?

La main me démangeait ; j'avais envie de gifler ce drôle. Mais, à vrai dire, son offre était plus comique que révoltante, aussi pris-je le parti de ne pas répondre et entrai dans le magasin pour faire mes achats. Lorsque je demandai le prix de mes emplettes, le patron me dévisagea d'un air étonné.

– Vous n'avez donc pas entendu qu'Emery Forster fait mettre cela sur son compte. Il a l'habitude de tenir parole et je peux dormir sur mes deux oreilles, car je sais que je serai payé.

– Je vous remercie, mais, moi, j'ai l'habitude, quand j'achète quelque chose, de ne pas le payer avec l'argent d'un voleur de chevaux.

Il était sur le point de riposter lorsque je lui mis sous le nez mon poing plein de pièces d'or. Aussitôt un profond respect se peignit sur son visage et le marchandage commença. Le bonhomme y mettait cette ruse et cette âpreté qui dépouillent tant de novices dans ces régions. Enfin nous nous mîmes d'accord et je me vis en possession d'un costume de trappeur flambant neuf et d'une provision de vivres et de munitions qui me permettrait de subsister pendant quelque temps. La nuit était tombée. Une obscurité complète enveloppait la vallée. Comme je n'avais pas envie d'élire domicile dans cette auberge peu accueillante, je jetai mon havresac bien garni sur mon épaule et sortis. Il me tardait de voir Forster pour lui dire ce que je pensais de ses procédés.

Je dus longer le cours d'eau et je fus frappé par un détail auquel je n'avais pas pris garde, occupé comme je l'étais par la société de Harry. L'odeur du pétrole qui imprégnait toute la vallée s'accentuait aux abords de l'eau ; le ruisseau devait charrier une grande quantité de combustible liquide.

La masse des constructions formait maintenant une tache sombre et indistincte. Mais, en tournant légèrement, je pus apercevoir l'habitation des maîtres dont la véranda était éclairée. Cette lumière me permit de constater qu'une petite société s'y trouvait réunie. En m'approchant de la clôture qui entourait la cour, je perçus avec satisfaction un faible hennissement.

Je savais, en effet, que Swallow ne se laisserait pas introduire dans une écurie par un étranger. Force avait bien été à Forster de laisser la bête dehors et de se contenter de l'attacher

à la véranda d'où il pouvait la surveiller. Je me glissai sans bruit dans la cour jusqu'à mon cheval. Là mon regard tomba sur Harry qui était couché dans un hamac. Sans perdre de vue le groupe réuni sous la véranda, j'attachai mon havresac à la selle de Swallow. La brave bête ne s'était pas laissé désharnacher.

– Tu es trop jeune pour me donner des leçons, disait Forster. Tu manques totalement d'expérience. Un exemple : ce va-nu-pieds t'avait inspiré confiance et maintenant tu vois ce qu'il vaut. Je n'aurais jamais pensé que tu pouvais te plaire dans une telle société.

Je vis Harry rougir. Il riposta immédiatement :

– Tu sais bien que c'est dans une telle société que j'ai grandi et que j'ai été élevé dans ce qu'on appelle les bas-fonds. Ce serait manquer de compréhension pour mon père que de juger cette société par les apparences. On y trouve des individus qui valent mieux qu'un chercheur d'or enrichi.

Forster était sur le point de répliquer, mais, au même moment, un fracas épouvantable secoua la terre. Le sol trembla et, en tournant la tête, j'aperçus, dans la partie de la gorge où la foreuse fonctionnait, surgir un torrent de feu inondant la vallée avec une rapidité infernale. En même temps, une odeur pénétrante se répandait dans l'air. L'atmosphère semblait embrasée par un incendie invisible.

– Éteignez les feux ! criai-je. La foreuse a rencontré une nappe de pétrole et vous avez eu l'imprudence de laisser des lumières aux environs. Maintenant le gaz s'est répandu partout et a pris feu. Éteignez partout ! Sinon, dans deux minutes, la vallée sera en flammes.

Je bondis vers les chandeliers pour les éteindre, mais des lampes étaient allumées à l'étage supérieur et je pus voir que le magasin était également éclairé. Le flot de pétrole enflammé

avait maintenant atteint le fleuve et la seule chose qu'on pouvait espérer sauver, c'était sa vie.

– Sauve qui peut ! hurlai-je. Vite sur les hauteurs !

Sans me soucier des autres, je saisis Harry dans mes bras et sautai en selle. L'instinct de Swallow me dispensa de faire usage de la bride et des éperons. La brave bête nous conduisit en aval du fleuve.

Il n'était plus question de s'engager dans le sentier par lequel nous avions gagné New-Venango, car il était déjà la proie des flammes. Le salut n'était possible qu'en descendant le lit du fleuve. Mais je n'avais aperçu au jour aucune route qui le longeât ; au contraire, les murs de roc s'y enfermaient si étroitement que c'est à peine si le fleuve trouvait un passage.

– Dites-moi, m'écriai-je à bout de souffle, y a-t-il une issue de ce côté-là ?

– Non, grogna le jeune homme en se débattant, laissez-moi partir. Je n'ai pas besoin de vous.

Naturellement, je négligeai ses paroles et me mis à scruter l'horizon étroit formé par les rocs de la vallée. Soudain je sentis une main fouiller dans ma ceinture et en même temps j'entendis la voix du jeune homme :

– Lâchez-moi, si vous ne voulez pas que je vous enfonce votre propre couteau dans le corps.

Je vis la lame scintiller dans sa main. Le temps n'était pas aux explications. J'emprisonnai son poignet dans ma main droite, tandis que, de mon bras gauche, je resserrai mon étreinte.

Le danger s'aggravait d'une minute à l'autre. Le torrent de feu avait atteint les bâtiments, et les tonneaux remplis de pétrole sautaient avec des détonations formidables, cependant que leur contenu venait encore alimenter les flammes. Maintenant

on suffoquait. J'avais l'impression de cuire dans une marmite pleine d'eau bouillante, et la chaleur s'accentuait encore en me donnant la sensation d'être consumé par un feu intérieur. Tous mes sens défaillaient. Pourtant, il n'y allait pas seulement de ma propre vie, mais encore de celle du jeune homme.

– Vas-y, Swallow, en avant, en avant, Swal...

Ma langue se colla à mon palais et je ne pus achever ce mot. Mais les exhortations étaient inutiles, car ma précieuse monture s'était lancée à un galop vertigineux. Les flammes éclairaient suffisamment la vallée pour que je pusse me persuader qu'aucune issue n'existait de ce côté du fleuve. Il ne nous restait qu'à nous jeter à l'eau et à atteindre l'autre rive.

Une légère pression sur les flancs de la bête et le docile mustang fit un bond qui nous plongea au milieu du fleuve. Je sentis mes forces renaître, mon cœur battre de nouveau, mais Swallow s'était dérobé et je ne sentais plus le cheval sous moi. Qu'importait ! Vite, vite, il fallait atteindre la rive. Déjà les langues de feu semblaient vouloir nous happer. Une minute, une seconde, et nous étions perdus. Harry, qui avait perdu connaissance, pesait maintenant sur mon bras avec la raideur d'un cadavre. Je nageais comme jamais encore je n'avais nagé dans ma vie, ou plutôt j'avançais par bonds effrénés à travers les flots déjà en flammes. Une terreur indicible s'empara de moi... Un hennissement se fit entendre à mes côtés. « Swallow, chère bête, c'est toi... » Enfin la rive. Vite en selle... Je n'arrive pas à sauter, c'est comme si tout était paralysé en moi... Grand Dieu, ayez pitié, je ne peux tout de même pas rester ici... Un dernier effort. Enfin... « Swallow ! Vivement, où tu veux, mais sors-nous de cet enfer ! »

Avec l'agilité d'un félin, la prodigieuse bête franchit les derniers obstacles et nous transporta de la vallée embrasée dans la prairie où elle s'arrêta. Je roulai à terre.

Ma fatigue et ma surexcitation étaient telles que je ne pus même pas m'évanouir. Je me redressai péniblement et, enlaçant le cou de mon cher Swallow qui tremblait de tout son corps, je le couvris de baisers plus ardents que ceux d'un amoureux passionné.

Le ciel était rouge, et l'effroyable élément étendait un brouillard pourpre au-dessus du lieu de la destruction. Mais je n'avais pas le temps de contempler ce spectacle dramatique, car, devant moi, Harry, étreignant toujours convulsivement le couteau, gisait, livide, froid et roide comme un cadavre. Enfin un frisson parcourut son corps, d'abord à peine perceptible, puis de plus en plus accentué. Je sentis son cœur battre et son haleine s'attiédir. Il ouvrit enfin les yeux et me fixa avec une expression indescriptible. Puis son regard s'anima et un cri s'échappa de sa poitrine.

– Où suis-je ? Qui êtes-vous ? Qu'est-il arrivé ?

– Vous êtes hors de cette fournaise.

Au son de ma voix et à la vue de l'incendie, la mémoire lui revint.

– Fournaise ?... Là-bas, Grand Dieu, mais oui la vallée brûle, et Forster...

Ce nom lui rappela le danger au milieu duquel il avait laissé ses amis. Il leva le bras d'un air menaçant.

– Vous êtes un lâche, cria-t-il, un coyote puant ! Vous auriez pu nous sauver tous, mais vous avez fui comme un chacal quand il entend l'aboiement des chiens. Je vous hais. Il faut que je parte.

Je lui saisis le bras.

– Restez ici, vous n'avez plus rien à faire là-bas. Y aller serait vous exposer inutilement à la mort.

Mais il arracha sa main à mon étreinte et partit en courant. Je sentis un petit objet métallique rester entre mes doigts. C'était une bague que, dans son effort pour se dégager, il avait fait glisser de son doigt.

Je m'élançai à sa poursuite, mais il avait déjà disparu dans l'ombre des rocs abrupts. Je me dis qu'il valait mieux ne pas trop contrarier ce garçon. Il était très jeune, et l'effroyable catastrophe l'avait à tel point bouleversé qu'il était incapable d'un jugement sensé. Je mis la bague dans ma poche et m'assis pour me reposer. J'avais l'intention de passer la nuit là, sachant qu'avant le matin je ne pourrais pas regagner la vallée.

Toute la nuit, je me demandai ce qu'étaient devenus les habitants de la vallée. Je ne pus fermer l'œil et, de temps à autre, j'allais jusqu'au bord des rocs pour examiner où en étaient les choses. L'incendie s'était un peu calmé, pourtant le pétrole jaillissait à une hauteur d'environ trente mètres en formant d'énormes gerbes de flammes qui se dispersaient dans l'air, puis retombaient sur le fleuve.

Lorsque le jour apparut enfin, je constatai que tous les bâtiments avaient été dévorés par le feu. À l'exception d'une petite cabane située suffisamment dans les hauteurs pour ne pas être touchée, toute la vallée était noire de cendres.

Devant la cabane, j'aperçus quelques personnes en grande conversation et me hâtai dans leur direction. Harry était parmi eux. Je vis qu'il me désignait à ses compagnons et attirait leur attention sur moi. L'un des hommes entra dans la maison et en ressortit chargé d'un fusil. Il vint au-devant de moi, attendit que je fusse arrivé au fleuve et me cria :

– Hé ! l'homme ! Que venez-vous encore faire ici ? Tâchez de filer au plus vite si vous ne voulez pas que je vous loge une balle dans les côtes.

– Je suis venu pour vous porter secours, répondis-je.

– Et comment donc ! ricana-t-il. On connaît cette façon de porter secours aux gens.

– D'ailleurs, j'ai à parler à Harry.

– N'y songez pas.

– J'ai quelque chose à lui rendre.

– Assez de plaisanteries. Voyez-vous ce lâche qui se venge en mettant le feu !

Sur le moment, je fus incapable de répondre. On me traitait d'incendiaire. Prenant sans doute mon silence pour la preuve de la confusion, l'homme continua à m'insulter.

– Vous voyez comme il a peur ! Oui, oui, nous savons très bien à quoi nous en tenir. Si vous ne videz pas les lieux sur-le-champ, vous allez recevoir une balle dans la peau.

Il me coucha en joue. Je ne pus m'empêcher de m'écrier :

– Mais vous êtes fou, ma parole ! L'incendie a éclaté parce que le gaz de pétrole a rencontré vos lampes. C'est votre propre négligence qui est la cause de ce malheur.

Pour toute réponse, il tira un coup de feu dans ma direction. L'indignation m'immobilisa. Je ne fis aucun geste pour échapper à la balle, et ce fut fort heureux, car il avait mal visé. La main me démangeait ; je brûlais d'envie de riposter par une balle. Mais, naturellement, je n'en fis rien. Je tournai les talons et m'éloignai sans jeter un regard à l'homme. Je rejoignis mon cheval, sautai en selle et partis au galop. Quand, pour vous remercier de votre dévouement, on vous traite de criminel, on n'a qu'à s'éclipser.

Quelques jours plus tard, j'atteignis la Prairie de Gravel où il me fallut attendre toute une semaine l'arrivée de Winnetou. La faim ne me menaçait pas, car le gibier était très abondant. Je ne m'ennuyais pas non plus, car la région fourmillait de troupes

de Sioux, de sorte que je devais me tenir constamment sur le qui-vive pour ne pas être découvert. Lorsque enfin Winnetou arriva et que je lui eus annoncé la présence des Peaux-Rouges, il fut d'accord avec moi pour partir.

Je me réjouissais d'avance à la pensée de rencontrer Old Firehand, le fameux chasseur de l'Ouest dont j'avais tant entendu parler. Notre voyage n'était pas sans danger. Je le compris dès le lendemain matin, quand nous découvrîmes la trace d'un Indien, un espion sans doute, et, à la lisière d'une forêt, un fragment de flèche qu'il avait sans doute brisée accidentellement. Un coup d'œil me suffit pour constater qu'il ne s'agissait pas d'une simple flèche de chasse.

– Il est sur le sentier de la guerre, dis-je à mon ami. Mais c'est sans doute un jeune homme inexpérimenté, sans quoi il aurait fait plus attention.

L'examen des empreintes nous prouva que l'Indien avait passé par là peu de temps auparavant, et nous décidâmes de le suivre pour savoir à quoi nous en tenir. Vers le crépuscule, nous descendîmes de nos montures, car, à cheval, nous risquions fort de perdre la trace. Auparavant, je sortis ma longue-vue pour examiner l'horizon.

Quel ne fut pas mon étonnement lorsque, à plusieurs kilomètres de nous, j'aperçus une ligne nette et droite qui allait de l'est à l'ouest. Je passai ma longue-vue à Winnetou.

– *Uff !* s'exclama celui-ci. Il me semble que c'est là l'empreinte du Cheval-de-Feu.

Il examina longuement la ligne, puis, tout à coup, abandonnant la longue-vue, il sauta à terre et quitta précipitamment l'endroit un peu élevé où nous nous trouvions. Sans comprendre la raison de son attitude, je l'imitai.

– Près du sentier du Cheval-de-Feu, j'ai aperçu des hommes rouges, dit Winnetou. Ils sont tapis dans l'herbe, mais j'ai bien distingué leurs chevaux.

– Quelle intention peuvent bien avoir ces hommes ? lui demandai-je.

– Ce n'est pas difficile à deviner, dit Winnetou. Ils veulent détruire le sentier du Cheval-de-Feu.

– Tel est aussi mon avis, lui dis-je. Je vais aller les épier.

Il me passa la longue-vue et j'avançai avec précaution. M'étant approché du groupe des Indiens, j'en aperçus une trentaine, soigneusement dissimulés dans l'herbe. Ils étaient armés, les uns de flèches, les autres de fusils. Comme il y avait plus de chevaux que de guerriers, j'en conclus qu'ils se proposaient de faire du butin.

Soudain, j'entendis un faible souffle derrière moi. Je me saisis prestement de mon couteau et me retournai. C'était Winnetou qui n'avait pas eu la patience de rester auprès des chevaux.

– *Uff !* s'exclama-t-il, mon frère est bien audacieux de s'avancer ainsi. Ce sont des Ponkas, les plus redoutables parmi les Sioux, et là-bas se tient Parranoh, le « Chef Blanc ».

Je le dévisageai, interloqué.

– Le « Chef Blanc » ?

– Mon ami n'a donc jamais entendu parler de Parranoh, le chef farouche des Atabaskas ? Personne ne connaît son origine, mais c'est un guerrier redoutable que les Peaux-Rouges ont accueilli parmi eux. Quand les vieillards de la tribu eurent tous été appelés par le Grand Manitou, c'est lui qui reçut le calumet de chef. Il réunit un grand nombre de scalpes, mais il fut aveuglé par le Mauvais Esprit et se mit à traiter ses guerriers comme des nègres, si bien qu'il dut finalement prendre la fuite. Aujourd'hui

il est dans le conseil des Ponkas, à qui il veut faire accomplir des exploits grandioses.

– Mon frère connaît-il son visage ?

– Winnetou a mesuré avec lui son tomahawk, mais ce Blanc est un fourbe. Il ne sait pas lutter loyalement.

– Oui, je vois ça, c'est un traître. Il veut arrêter le Cheval-de-Feu, assassiner mes frères et s'emparer de leurs biens. Que compte faire mon ami ?

– Il attendra pour voir si Parranoh détruit la voie et il ira à la rencontre de ses frères blancs pour les avertir.

En effet, il n'était pas rare que les brigands rouges eussent recours à ce moyen pour piller. J'aurai encore l'occasion de rapporter des faits du même genre.

L'obscurité s'épaississait et il était de plus en plus difficile de distinguer les silhouettes des ennemis. Il me fallait cependant absolument être fixé sur les faits et gestes des Indiens ; je priai donc Winnetou de retourner près des chevaux et de m'y attendre. Il se rendit à mon désir, mais non sans m'avoir dit d'abord :

– Si mon frère se trouve en danger, qu'il imite le cri du coq de prairie, et je volerai à son secours.

Il s'éloigna, tandis que moi, toujours en rampant sur le sol, les oreilles tendues, j'avançai vers les hommes. Je mis beaucoup de temps à atteindre le terre-plein de la voie, puis je le franchis et poursuivis mon chemin avec une circonspection redoublée, en me dirigeant vers le lieu où j'avais aperçu les Ponkas. Enfin je me trouvai à proximité d'eux et remarquai qu'ils étaient en plein travail. Chose rare dans la prairie, le sol de cette région était parsemé de grosses pierres. C'était certainement la raison qui avait décidé les Ponkas à choisir cet endroit pour l'exécution de leurs funestes projets. Je pus les entendre accumuler les pierres

sur la voie ; c'étaient sans doute des blocs pesants, car les porteurs haletaient péniblement.

Il n'y avait pas un moment à perdre. Je rampai quelque temps en arrière, puis je repris le chemin par lequel j'étais venu. Je ne savais pas à quel point précis de la voie nous nous trouvions et j'ignorais à quel moment le train allait passer. Cependant, je devinai sa direction. Il pouvait arriver d'un moment à l'autre, et, pour l'avertir, il me fallait une certaine avance de temps.

C'est dans un état d'excitation extrême que je rejoignis Winnetou. Nous sautâmes tous deux en selle et nous nous mîmes à longer au galop les rails dans la direction de l'est. Un peu de clarté de lune nous aurait sans doute facilité les choses, mais force nous fut de nous contenter de la faible lueur des étoiles.

Un quart d'heure s'écoula, puis un autre. Nous étions déjà à même de prévenir à temps le convoi, mais nous préférions le faire inaperçus des Indiens. Or les puissants projecteurs des locomotives américaines sont visibles de très loin. Aussi accélérâmes-nous la course de nos chevaux, toujours en avançant de front.

Nous parcourûmes ainsi une longue distance. Enfin, je crus le moment arrivé et je sautai à terre. Winnetou imita mon geste. Une fois nos montures attachées, je ramassai quelques brins d'herbe desséchés dont je fabriquai une sorte de torche. Il était facile de l'allumer avec un peu de poudre et nous pouvions attendre les événements en toute tranquillité.

Après un long moment, j'aperçus au loin une faible lueur qui augmentait à vue d'œil, un bruit m'annonça l'approche du convoi. D'abord à peine perceptible, il se mua bientôt en un fracas de tonnerre.

Le moment d'agir était venu. Le train avançait à une vitesse vertigineuse en répandant devant lui une clarté aveuglante. Je saisis mon revolver et tirai sur la torche d'herbes sèches. En un rien de temps la flamme jaillit. Je brandis alors énergiquement ma torche improvisée en faisant signe au machiniste de s'arrêter. Celui-ci avait dû remarquer le signal dans sa glace. Un sifflet nous répondit. Le train allait passer devant nous. Je fis signe à Winnetou de me suivre, et je me mis à courir après le convoi qui ralentissait son allure.

Enfin il stoppa. Sans prendre garde aux employés qui nous regardaient du haut de leurs postes, je passai devant la locomotive et jetai la couverture que je tenais prête sur les projecteurs, en criant de ma voix la plus forte :

– Éteignez les feux !

Aussitôt toutes les lumières disparurent. Les employés du Pacific Railway sont des gens agiles et pleins de présence d'esprit.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? cria une voix de la locomotive. Pourquoi couvrez-vous nos projecteurs ? Sommes-nous en danger ?

– Il faut rester dans l'obscurité, répondis-je, les Indiens veulent faire dérailler le train.

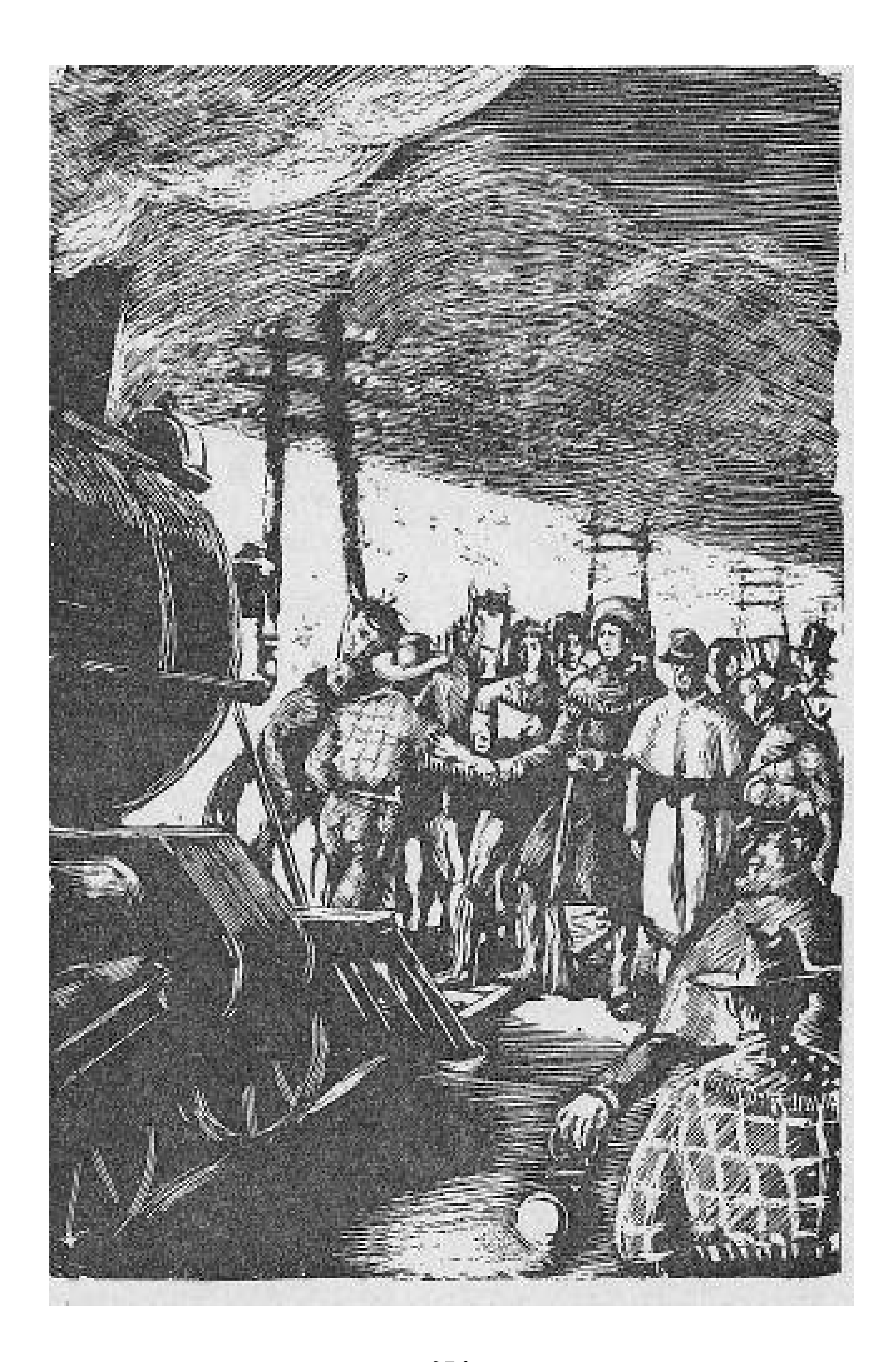
– Nom d'un chien ! Si ce que vous dites là est vrai, vous êtes les plus braves types qu'on ait jamais vus dans ce maudit pays.

Il descendit du train et me serra la main avec une telle vigueur que je faillis pousser un cri de douleur.

En un clin d'œil, tous les voyageurs étaient à terre à nous entourer pour nous assaillir de questions. En quelques mots, je les mis au courant de la situation, ce qui causa une grande effervescence dans le groupe.

– Très bien, s’écria l’ingénieur du convoi. Évidemment, ce fâcheux incident dérange notre horaire, mais nous aurons au moins l’occasion de donner une leçon à ces malandrins. Nous ne sommes pas très nombreux il est vrai, mais nous sommes tous armés. Savez-vous combien ils sont ?

– J’ai compté trente Ponkas.



– C'est parfait, nous aurons le dessus. Mais que vois-je ? C'est un Peau-Rouge que vous avez avec vous ?

Il porta la main à sa ceinture comme s'il se disposait à attaquer Winnetou qui se tenait discrètement à l'écart.

– Rassurez-vous, monsieur, c'est mon compagnon de chasse qui sera heureux de faire la connaissance des braves cavaliers du Cheval-de-Feu.

– Dans ce cas, c'est différent. Appelez donc votre camarade ! Quel est son nom ?

– Winnetou. C'est le chef des Apaches.

– Winnetou ? s'écria-t-on de toutes parts, tandis qu'un homme sortait du groupe.

C'était un individu d'une taille athlétique autant qu'on pouvait s'en rendre compte dans l'obscurité. Sa tenue n'était pas celle d'un fonctionnaire, ni d'un simple voyageur, mais plutôt celle d'un chasseur de la Prairie. Il alla droit au chef rouge et s'exclama d'un ton joyeux :

– Winnetou aurait-il oublié le visage et la voix de son ami ?

– *Uff !* s'écria Winnetou agréablement surpris. Comment Winnetou aurait-il oublié Old Firehand, le plus grand des chasseurs blancs, bien qu'il ne l'ait pas vu depuis plus d'une lune ?

– Old Firehand ? s'exclama-t-on dans l'assistance en faisant respectueusement place au porteur de ce nom valeureux, qui faisait l'objet de tant de légendes et dont la témérité était devenue proverbiale.

Spontanément tout le monde se groupa autour de lui comme autour du chef qu'appelait la situation.

– Ainsi vous êtes l'ami de Winnetou ? me demanda-t-il. Je serais heureux de faire plus ample connaissance avec vous. Permettez-moi de vous serrer la main.

– C'est plus qu'un ami pour moi, c'est mon frère, dit Winnetou, nous avons bu ensemble le sang de la fraternité.

– Vous avez bu ensemble le sang de la fraternité ? s'écria Old Firehand étonné. Dans ce cas, cet homme... ne peut être que...

– Old Shatterhand, dont le poing a raison de tout adversaire, acheva Winnetou.

Le nom de Old Shatterhand circula dans le groupe dont les membres me considéraient avec stupéfaction.

– Ainsi, vous êtes Old Shatterhand ? me dit l'ingénieur satisfait. Old Firehand, Old Shatterhand et Winnetou ? Quelle heureuse rencontre ! Ce sont les trois célébrités de l'Ouest, les trois invincibles. Maintenant nous n'avons plus rien à craindre. Il n'y a plus de salut pour ces canailles rouges. Commandez, messieurs, nous serons heureux de vous obéir.

– Cela ne vaut même pas la peine de parler de ces trente fripouilles, déclara Old Firehand. Nous les écraserons en un tour de main.

– Ce sont pourtant des hommes, fis-je remarquer.

– Mais qui tiennent davantage de la brute que de l'être humain, riposta-t-il. Je sais que vous avez la réputation d'épargner la vie de ces coquins au risque d'y laisser la vôtre. Si vous possédiez mon expérience, vous vous seriez débarrassés de vos scrupules. Et, comme il s'agit de Peaux-Rouges conduits par ce scélérat de Parranoh, mon tomahawk ne chômera pas. J'ai un compte à régler avec ce sinistre individu, un compte qui ne peut se solder qu'avec du sang.

– *Howgh !* approuva d'un air farouche Winnetou, si pacifique pourtant d'habitude.

Il devait avoir de sérieuses raisons pour se rallier à ces paroles sanguinaires.

– Je suis de votre avis, ajouta l'ingénieur. Ce serait un crime que d'épargner de tels criminels. Quel est votre plan ?

– Le personnel du convoi restera dans les wagons. Vous êtes des fonctionnaires, et nous n'avons pas le droit de vous entraîner dans ce combat. Mais les voyageurs, s'ils en ont envie, pourront prendre part à notre expédition et nous aider à apprendre à ces vauriens qu'il est dangereux de s'attaquer à un train. Nous nous glisserons à la faveur de la nuit jusqu'auprès d'eux et nous les attaquerons à l'improviste. Dès que nous les aurons réduits à l'impuissance, nous vous ferons signe de continuer votre chemin, mais il faudra que vous avanciez très lentement, car nous aurons sans doute de la besogne pour déblayer la voie. Eh bien ! qui vient avec nous ?

Les volontaires ne manquaient pas. Aucun des voyageurs n'entendait rester en arrière.

– Dans ce cas, prenez vos armes et en route. Nous n'avons pas de temps à perdre. Les Peaux-Rouges doivent savoir l'heure du passage du train, et un trop long retard les mettrait en garde.

Nous partîmes, Winnetou et moi en tête. Notre marche s'effectua au milieu d'un profond silence, car le moindre bruit aurait pu nous trahir. Rien ne décelait, dans cette nuit paisible, les événements sanglants qui se préparaient.

Arrivés à proximité des Peaux-Rouges, nous nous étendîmes par terre et nous nous mîmes à ramper à la queue leu leu. La lune, qui était apparue entre temps, éclairait la région d'une lueur pâle, ce qui nous permettait de voir autour de nous à une grande distance. Cette clarté, bien que rendant l'approche plus difficile, nous était d'un grand secours. Dans l'obscurité, on au-

rait eu beaucoup de peine à repérer l'endroit où se tenaient les Ponkas. Le clair de lune nous facilitait l'orientation.

Bientôt j'aperçus une silhouette se profiler à quelque distance. C'était une sentinelle que les Peaux-Rouges avaient postée là et qui ne pouvait pas nous remarquer si elle ne se contentait pas de scruter la direction d'où on attendait le convoi. Bientôt nous pûmes distinguer la masse des hommes étendus immobiles sur le sol. Leurs chevaux étaient attachés derrière eux, ce qui compliquait quelque peu une attaque inopinée, car les hennissements menaçaient de nous trahir. Maintenant les obstacles accumulés sur la voie apparaissaient avec plus de netteté, et je tremblais à la pensée du sort que ces sauvages réservaient aux occupants du train.

Nous continuâmes à ramper et nous ne nous arrêtâmes que tout près des Peaux-Rouges, prêts à faire feu. Ce qui importait avant tout, c'était de se débarrasser de la sentinelle, entreprise que seul Winnetou était capable de mener à bien. Le Ponka avait sa tâche facilitée par le clair de lune et le moindre bruit risquait de l'alerter. Même en réussissant à le surprendre, il fallait un coup de couteau rapide comme l'éclair pour l'empêcher d'avertir ses compagnons. Cependant Winnetou n'hésita pas à se charger de cette mission. Il s'éloigna en rampant et, quelques instants plus tard, nous vîmes la sentinelle s'écrouler et se redresser aussitôt en reprenant sa position normale. Tout cela n'avait été que l'affaire d'une seconde, mais je savais ce qu'il fallait en penser. La sentinelle, qui se tenait maintenant à son poste, n'était plus le Ponka, mais Winnetou.

Le plus difficile était fait et nous n'avions plus qu'à songer à l'attaque. Avant que l'ordre fût lancé, j'entendis derrière moi partir un coup de feu. L'un des voyageurs avait par mégarde appuyé sur la gâchette de son revolver qu'il tenait prêt. Cette détonation prématurée nous obligea à foncer sans plus tarder sur les Peaux-Rouges. En nous apercevant, ceux-ci coururent en pous-

sant des cris perçants vers leurs chevaux pour prendre la fuite et, une fois hors de danger, méditer leur revanche.

– Attention ! cria Old Firehand, visez les chevaux pour empêcher ces canailles de se sauver, et puis allons-y !

Une salve lui répondit et la mêlée commença. Indiens et chevaux formaient une masse enchevêtrée. Le fusil d'Henry m'était d'un secours précieux. Dès que j'apercevais un Ponka sur le point de sauter à cheval, d'une balle, j'abattais ce dernier.

Old Firehand et Winnetou se jetèrent en brandissant leur tomahawk au milieu de la mêlée ; il ne fallait pas compter sur une aide très efficace de la part des voyageurs. Ils tiraient au hasard dans la direction des Indiens, en ratant immanquablement leur but, et reculaient aussitôt dès qu'un Peau-Rouge faisait mine de se diriger vers eux.

Quand j'eus tiré ma dernière balle, je me débarrassai de mon tueur d'ours et de mon fusil, saisis mon tomahawk et me joignis à Old Firehand et à Winnetou. Nous étions à vrai dire les seuls à lutter réellement contre les Ponkas.

Je connaissais trop bien la manière de combattre de Winnetou pour avoir besoin de l'observer. Par contre, le spectacle qu'offrait Old Firehand dans la lutte me rappelait les récits héroïques que j'avais lus avec tant d'émotion étant enfant. Les jambes écartées, il se tenait droit, comme rivé au sol, abattant, d'un coup de poing sur la tête, les Peaux-Rouges que nous dirigions vers lui. Ses longs cheveux flottaient au vent et son visage éclairé par la lune reflétait une assurance et une volonté de vaincre qui le transfiguraient complètement.

J'aperçus Parranoh au milieu d'un groupe d'Indiens, et je cherchai à l'atteindre. Celui-ci, en voulant m'éviter, se trouva presque entre les mains de Winnetou. Le jeune Apache se rua sur l'homme en s'écriant :

– Parranoh ! Chien des Atabaskas ! Que la bouche de la terre boive ton sang, et que le bec des vautours déchire ton corps de traître ! Mais ton scalpe ornera la ceinture du chef des Apaches !

Il rejeta loin de lui son tomahawk, saisit son couteau à sa ceinture ornée de nombreux scalpes et empoigna le chef des Ponkas à la gorge. Mais il n’eut pas le temps d’accomplir le geste meurtrier.

Au moment où, contrairement à son habitude, le jeune Apache s’élançait sur son adversaire en poussant un cri de vengeance, Old Firehand, en jetant un regard de ce côté, aperçut le visage du Chef Blanc. Bien que ce ne fût qu’un regard furtif, l’impression produite fut foudroyante. Depuis de longues années il poursuivait cet ennemi auquel il avait voué une haine irréductible et qu’il avait toujours cherché en vain à atteindre.

– Tin Finnetey ! s’écria-t-il, – et il bondit vers Winnetou dont il saisit la main prête à frapper. Arrête, frère, dit-il, cet homme m’appartient.

Parranoh resta d’abord pétrifié de frayeur en entendant son nom. Mais, à peine eut-il aperçu Old Firehand qu’il s’arracha des mains de Winnetou et se mit à courir comme s’il avait été poursuivi par la peste. Je m’élançai à sa poursuite. Il est vrai que, personnellement, je n’avais pas de compte à régler avec cet homme, mais je savais qu’il était l’ennemi mortel de Winnetou et je voyais d’autre part que Old Firehand brûlait de se venger de lui.

Mes deux compagnons imitèrent mon exemple, mais j’avais une avance sur eux. D’ailleurs nous avions affaire à un coureur extraordinaire. Old Firehand, bien que rompu à la vie de l’Ouest, n’était plus d’âge à remporter une victoire à la course à pied ; quant à Winnetou, il avait depuis longtemps reconnu ma supériorité dans cet art.

Je constatai avec satisfaction que Parranoh n'avait pas songé à ménager ses forces au départ, ce qui m'assurait un avantage sur lui. Winnetou et Old Firehand restaient de plus en plus en arrière et je n'entendais même plus leur souffle. La voix de Winnetou me parvint encore, passablement éloignée, disant :

– Old Firehand devrait s'arrêter. Mon jeune frère blanc rattrapera ce rebut d'Atabaska et le châtiera comme il le mérite. Ses jambes sont rapides comme l'orage et personne ne lui échappe.

Je n'avais pas le temps de me retourner pour voir si le chasseur avait suivi ce conseil. Malgré le clair de lune, il n'aurait pas été prudent de perdre de vue le fugitif, ne fût-ce que pour un instant.

Jusque-là je n'avais pas réduit d'un seul pas la distance qui nous séparait. Maintenant la vitesse de Parranoh ralentissait à vue d'œil et je pouvais entendre son halètement pénible. En fait d'armes, je n'avais sur moi que mes deux revolvers déchargés et mon couteau. Mon tomahawk aurait gêné ma course et je ne l'avais pas emporté.

Soudain il bondit de côté pour me laisser le dépasser dans mon élan et dans l'intention sans doute de m'attaquer par derrière. Mais je m'attendais à cette manœuvre, de sorte que nous sautâmes tous deux au même instant et que je lui enfonçai mon couteau dans le corps.

Le choc produit par la rencontre subite de nos corps fut si violent que nous roulâmes tous deux à terre, mais, alors que je me relevai aussitôt, lui resta immobile. Je ne savais pas si je l'avais mortellement atteint. Aucun de ses membres ne remuait. Je retirai le couteau.

Ce n'était pas le premier ennemi que j'abattais, car j'avais déjà eu des aventures du même genre dans la Prairie ; mais maintenant je voyais devant moi un blanc mortellement touché

par mon arme, et je ne pus me défendre contre un certain sentiment de malaise.

Avant même d'avoir repris mon sang-froid, j'entendis derrière moi des pas rapides. C'était Winnetou qui, dans sa sollicitude, m'avait suivi pour m'assister au besoin.

– Mon frère est rapide comme la flèche des Apaches et son couteau ne manque jamais son but, dit-il en considérant le cadavre.

– Où est Old Firehand ? demandai-je.

– Il est fort comme un ours à l'époque des neiges, mais la main des années retient son pied. Mon frère ne veut-il pas prendre comme trophée le scalpe de l'Atabaska ?

– Non, je l'offre à mon ami rouge.

En trois coups de couteau la peau du crâne de l'homme fut détachée. Combien farouche devait être la haine de l'Apache contre ce Tin Finnetey pour qu'il mutilât ainsi la tête de son cadavre ! Comme je me détournais pour ne pas assister à cette opération, je crus apercevoir des points noirs glisser dans notre direction.

– Winnetou devrait s'étendre à terre, car il me semble qu'il va avoir à défendre le scalpe du Chef Blanc, dis-je.

Les hommes, avec des précautions infinies, cherchaient à s'approcher de nous. C'étaient sans doute des Ponkas qui nous avaient échappé.

L'Apache se colla contre le sol et commença à ramper de côté. Je suivis son exemple, devinant son intention. Old Firehand aurait déjà dû nous avoir rejoints, mais, ayant perdu de vue Winnetou, il avait pris sans doute une fausse direction. Maintenant nous pouvions distinguer nettement les Peaux-Rouges qui conduisaient leurs chevaux par la bride ; ainsi ils étaient prêts à prendre la fuite à tout instant. Notre propre si-

tuation s’en trouvait aggravée et il nous fallait à tout prix nous emparer des bêtes. Aussi décrivîmes-nous un cercle, de façon à avoir les chevaux entre eux et nous.

À cette distance du lieu du combat, ils ne s’attendaient pas à trouver un cadavre. Aussi, à la vue du corps inanimé, se mirent-ils à pousser des « uff » stupéfaits. S’ils avaient deviné qu’un des leurs avait été tué à cet endroit, ils ne se seraient pas engagés de ce côté. Lorsqu’ils eurent reconnu le cadavre, ils firent entendre des cris de rage.

Le moment était propice. En un clin d’œil, nous saisîmes les chevaux par la bride, sautâmes en selle et partîmes au galop. Il ne fallait pas songer à soutenir un combat, et nous devions nous estimer heureux d’échapper ainsi, désarmés, aux Peaux-Rouges dont le nombre était trois fois plus important que le nôtre, en emportant par surcroît le scalpe de leur chef et leurs chevaux.

Le sort de Old Firehand nous inquiétait, car il avait pu, comme nous, rencontrer un groupe de Ponkas. Notre inquiétude s’accrut en ne le retrouvant pas sur le lieu du combat, alors qu’il avait eu largement le temps d’y revenir.

La bataille était terminée ; les Blancs qui nous avaient assistés ou plutôt nous avaient regardé combattre étaient maintenant occupés à rassembler les cadavres des Indiens. Naturellement ceux qui étaient seulement blessés avaient été emportés par leurs frères. Sur la voie, à proximité du barrage de pierres, brûlaient deux feux suffisamment forts pour servir de signal au train.

En effet, le convoi, qui ne tarda pas à arriver, stoppa à quelque distance de là. Les employés descendirent et s’informèrent de l’issue de la rencontre. En apprenant les nouvelles, ils nous félicitèrent chaleureusement, ce qui était pour le moins superflu, et le chef du convoi promit de nous nommer dans son rapport, afin de faire connaître nos exploits.

– Cela ne vaut pas la peine, objectai-je. Nous sommes de simples hommes de l'Ouest et nous n'avons que faire de la gloire. Mais, puisque vous tenez à exprimer votre gratitude, faites connaître les noms de ces autres braves gentlemen. Ils ont brûlé pas mal de poudre et cela mérite une récompense.

– Parlez-vous sérieusement ? demanda le chef de train, décidé.

– Certainement.

– Ils se sont donc comportés courageusement ?

– Plus qu'on n'aurait pu l'espérer.

– J'en suis ravi. Je ne manquerai pas d'en faire mention dans mon rapport. Mais où donc est Old Firehand ? J'espère que rien de mal ne lui est arrivé ?

– Mon frère Old Firehand, dit Winnetou, a perdu la piste de Parranoh et je crains qu'il ne se soit heurté à un groupe d'ennemis. Je vais partir à sa recherche en compagnie de Old Shatterhand.

– Oui, il nous faut partir sans tarder, ajoutai-je, car il est possible qu'il se trouve en danger. Nous ramassâmes les armes que nous avions abandonnées pour nous lancer à la poursuite de Parranoh et nous nous hâtâmes de prendre la direction où nous espérions trouver Old Firehand.

Nous ne pouvions pas voir loin devant nous, car la lune ne répandait qu'une pâle clarté. Plutôt qu'à notre vue, c'est à notre ouïe qu'il fallait nous fier. Tout d'abord, ce fut impossible à cause du bruit de la locomotive, mais, à mesure que nous nous éloignions, ce bruit s'estompait et un silence complet nous entoura bientôt.

De temps en temps, nous nous arrêtions pour prêter l'oreille, mais en vain. Nous étions déjà sur le point de revenir

sur nos pas, dans l'espoir de retrouver cette fois Old Firehand près de la voie, lorsqu'un cri lointain parvint à nos oreilles.

– Ça doit être notre frère Old Firehand, car les Ponkas n'ont pas l'habitude de trahir leur présence par des cris, dit Winnetou.

– Tel est aussi mon avis, répondis-je, Courons vite.

– Oui, dépêchons-nous. Il doit être en danger, car, sans cela, il n'appellerait pas.

Nous nous élançâmes tous les deux, mais, alors que Winnetou se dirigeait vers le nord, moi je pris la direction de l'est.

– Pourquoi mon frère va-t-il de ce côté-là ? C'est du nord qu'est venu le cri.

– Non, c'est de l'est, écoute.

Le cri se répéta.

– Il vient bien de l'est, je l'entends nettement.

– Non, il vient du nord ; mon frère Old Shatterhand fait erreur.

– Non, je suis persuadé que je ne me trompe pas. Mais nous n'avons pas le temps de vérifier qui de nous deux a raison. Que Winnetou se dirige donc vers le nord, tandis que je prendrai le chemin de l'est. Ainsi l'un de nous trouvera sûrement notre ami.

– Mon frère blanc a raison.

Ce disant, Winnetou s'éloigna en courant. Moi-même je me précipitai avec toute la rapidité dont j'étais capable dans la direction de l'est. Quelques minutes plus tard, un nouveau cri retentit en venant confirmer ma supposition. Bientôt, j'aperçus un groupe d'hommes engagés dans une lutte.

– J’arrive, Old Firehand, j’arrive, criai-je en allongeant encore le pas.

Maintenant, je pouvais discerner les membres du groupe. Old Firehand, agenouillé à terre, gravement blessé, se défendait contre trois ennemis. Trois corps jonchaient le sol. C’étaient les mêmes six Ponkas dont nous avions ravi les chevaux. Chaque instant pouvait apporter la mort à Old Firehand, et j’étais encore séparé par une cinquantaine de pas de l’endroit du combat. Aussi, sans attendre davantage, épaulai-je mon fusil que j’avais pris soin de recharger. Étant donnés la nuit et mon pouls accéléré par la course, je risquais un coup très hasardeux, car je pouvais atteindre celui que je voulais sauver. Mais le moment n’était pas aux hésitations. Trois détonations successives retentirent ; les trois Peaux-Rouges s’écroulèrent et je courus vers Old Firehand.

– Dieu soit loué ! s’écria-t-il, vous êtes arrivé à point nommé, j’étais perdu.

– Vous êtes blessé ? J’espère que ce n’est pas grave ?

– Non, une simple égratignure. Deux coups de tomahawk dans les jambes. Ils m’ont visé pour m’empêcher de fuir et m’immobiliser.

– Mais vous devez perdre beaucoup de sang, permettez-moi de vous examiner.

– Faites donc. Vraiment vous êtes un tireur émérite. Dans cette obscurité et après une course aussi longue, vous les avez abattus tous les trois d’une main sûre. Ils sont morts. Voilà bien Old Shatterhand ! Lorsque nous nous sommes mis à la poursuite de Tin Finnetey, je n’ai pu continuer longtemps à garder votre cadence, pourtant, à ce moment, mes jambes n’avaient pas encore reçu de coups de tomahawk. Dans l’obscurité, j’ai perdu vos traces. J’étais justement en train de vous chercher quand ces six bandits rouges surgirent devant moi comme des diables

d'une boîte. Je n'avais que mon couteau à la main, ayant jeté mes autres armes pour courir plus facilement. Ils me frappèrent dans les jambes. J'en abattis trois à coups de couteau. Les trois autres allaient me faire mon affaire, quand vous êtes arrivé. Je n'oublierai jamais ce que je dois à Old Shatterhand.

Pendant qu'il parlait, j'examinai ses blessures. Elles devaient être douloureuses, mais, par bonheur, elles n'étaient pas trop profondes. Bientôt Winnetou nous rejoignit et m'aida à les panser. Il dut reconnaître qu'il avait été trahi par son ouïe, pourtant très fine.

Laissant sur place les six cadavres, nous retournâmes vers la voie, très lentement, car Old Firehand était incapable d'avancer sans aide. Nous ne fûmes donc pas étonnés de ne plus retrouver le train ; il lui fallait rattraper le temps perdu. Les chevaux des Indiens étaient restés attachés près des nôtres, ce qui allait nous faciliter le transport de Old Firehand. Ses blessures nous obligèrent à attendre une semaine qu'il fût capable de se tenir à cheval. Heureusement nous nous trouvions dans une région boisée et riche en eau, de sorte que nous pouvions trouver tout ce dont nous avions besoin pour subsister et entretenir nos chevaux.

CHAPITRE II

LA FIN DU CHEF BLANC

Quelques jours s'écoulèrent et Old Firehand fut enfin capable d'entreprendre avec nous le voyage jusqu'à sa « forteresse ». La route semblait libre et, une fois arrivés à destination, nous pourrions nous reposer de nos fatigues.

Afin de ne pas attirer l'attention des Peaux-Rouges, nous fîmes taire nos fusils. Cependant le gibier ne nous manquait pas, car nous le prenions à la trappe. Un soir, je me trouvai avec Old Firehand près du feu de camp, tandis que Winnetou, dont c'était le tour de garde, faisait les cent pas aux alentours. Comme il s'était un peu approché de nous, Old Firehand lui dit :

– Mon frère ne voudrait-il pas s'asseoir lui aussi près du feu ? La piste des Rapahos ne conduit pas par ici. Nous sommes en sécurité.

– L'œil de l'Apache est toujours ouvert ; il ne se fie pas plus à la nuit qu'à une femme, répondit Winnetou.

Et il disparut à nouveau dans les ténèbres.

– Il méprise les femmes, dis-je en amorçant ainsi une de ces conversations intimes qui remplissaient nos soirées sous le ciel étoilé et dont le souvenir devait m'accompagner pendant de longues années.

Old Firehand ouvrit un étui suspendu à son cou, en sortit sa pipe, la bourra soigneusement et l'alluma.

– Qu'est-ce qui vous le fait croire ?

– Ses propres paroles.

– Ne vous y fiez pas, observa le chasseur. Il existait une femme pour la possession de laquelle il aurait été capable d'affronter le diable en personne, mais, depuis, le mot de squaw est banni de son vocabulaire.

– Et pourquoi ne l'a-t-il pas conduite sous sa tente ?

– Parce qu'elle en aimait un autre.

– Pourtant les Indiens n'ont pas l'habitude de s'embarrasser pour si peu.

– Certes, mais cet autre était son ami.

– Et il s'appelait ?

– Old Firehand.

Je le dévisageai, interloqué. Je me trouvai en face d'un de ces drames si fréquents dans l'Ouest et auxquels la grandeur d'âme de leurs héros confère une puissance d'autant plus poignante. Naturellement je n'avais pas le droit de continuer à l'interroger. Mais mon visage devait trahir, mon désir d'en savoir davantage, car, après une courte pause, Old Firehand continua :

– Ne remuons pas le passé. Vous êtes la première personne, malgré votre jeune âge, à qui j'aurai dévoilé ces choses. Mais, depuis que je vous connais, j'ai appris à vous estimer et je vous porte une profonde affection.

– Merci. Moi aussi, je...

– Je sais, je sais. Vous l'avez prouvé éloquemment en me portant secours lors de cette nuit mémorable. Je saignais alors comme un buffle blessé et j'étais furieux de ne pas avoir pu me venger moi-même de Tin Finnetey. J'aurais donné je ne sais quoi pour enfoncer ma propre arme dans le corps de ce scélérat.

Une profonde amertume se peignit sur son visage d'habitude si serein. Une fois de plus je pensai que la rancune qu'il nourrissait contre Parranoh ou plutôt Finnetey devait avoir de profondes raisons.

J'avoue que ma curiosité allait croissant. La pensée qu'une femme avait su trouver le chemin du cœur de Winnetou m'avait bouleversé. Il avait gardé jalousement son secret même envers moi, son ami et son frère de sang. Cependant je décidai de prendre patience, persuadé qu'un avenir proche me révélerait toute la vérité.

La guérison de Old Firehand avait été plus rapide que nous ne l'avions espéré et nous avions pu nous mettre en route. Il nous fallait traverser le pays des Rapahos et des Pawnees jusqu'au Mackenzie, sur les bords duquel Old Firehand avait installé sa « forteresse », comme il disait.

J'avais l'intention de me joindre là-bas aux chasseurs de fourrures qu'il dirigeait et, ensuite, de prendre le chemin de la côte. Entre temps j'espérais avoir plus d'une occasion de pénétrer plus avant dans le passé de Old Firehand. Je préférais donc faire taire ma curiosité ce soir-là. Je restai immobile à ma place, ne me levant que de temps en temps pour attiser le feu. Comme je renouvelais ce geste, la bague que je portais au doigt se trouva soudainement éclairée par la flamme. Le regard perçant de Old Firehand remarqua aussitôt le bijou. Il parut intrigué.

– Qu'est-ce que cette bague ? demanda-t-il.

– C'est un souvenir d'un moment tragique de ma vie.

– Me permettrez-vous de la regarder de plus près ?

Je répondis à son désir. À peine eut-il jeté un coup d'œil sur l'anneau qu'une expression d'étonnement apparut sur son visage.

– Comment l'avez-vous eue ?

Il semblait maîtriser avec peine une grande émotion.

– Elle me vient d'un jeune homme de New-Venango.

– New-Venango, c'est donc bien Harry. Vous avez été chez Forster ? Vous connaissez Harry ? Quel est donc ce moment tragique dont vous parlez ?

– Il s'agit d'une aventure où j'aurais été grillé vif sans l'aide de Swallow, répondis-je en tendant la main pour reprendre la bague.

– Non, il faut que je sache en quelles circonstances vous êtes entré en possession de cet objet. J'ai un droit sacré sur cette bague, un droit plus puissant que n'importe quel être humain. Savez-vous que cette bague au doigt d'un homme qui m'inspirerait moins de confiance que vous signifierait son arrêt de mort ? Racontez-moi vite cette aventure.

Son ton prouvait qu'il portait le plus grand intérêt à la personne de Harry et à celle de Forster. Mille questions se pressaient à mon esprit, mais je les refoulai pour faire à Old Firehand le récit de ma mémorable rencontre.

Il était étendu, appuyé sur un coude. Le feu qui éclairait son visage me permettait de suivre le jeu de sa physionomie, tandis que je parlais. Son attention s'intensifiait à mesure que mon récit avançait et elle atteignit à son comble au moment où j'évoquai la scène où j'avais entraîné Harry sur mon cheval. Il se leva alors et s'écria :

– C'était la seule façon de le sauver. Je tremble pour sa vie, parlez, parlez vite.

Moi-même, ému par le souvenir de ces minutes affreuses, je continuai mon récit. Old Firehand s'approchait de plus en plus de moi, ses lèvres s'entrouvrirent et il semblait boire mes paroles. Il saisit mon bras qu'il serrait inconsciemment avec une

telle force que je dus me mordre les lèvres pour ne pas gémir. Enfin un cri s'échappa de sa poitrine :

– Grand Dieu ! C'est épouvantable. En vous écoutant j'avais l'impression que mon propre corps était la proie des flammes, pourtant je savais que vous alliez réussir, car, sans cela, il ne vous aurait pas donné cette bague.

– Il ne me l'a pas offerte. Je l'ai gardée bien malgré lui entre mes mains, et il ne s'en est même pas aperçu.

– Dans ce cas, pourquoi ne la lui avez-vous pas rendue ?

– C'est bien ce que je comptais faire, mais il s'était enfui. J'essayais en vain de le rattraper. Je ne devais le revoir que le lendemain matin, en compagnie d'une famille qui avait échappé miraculeusement à la mort grâce à la situation surélevée de sa demeure. Comme ils ne m'ont pas laissé m'expliquer, mais ont tiré sur moi, je suis parti. Ainsi vous connaissez Harry ?

– Un peu, dit Old Firehand avec un sourire mystérieux. Son père est un vieux chasseur de scalpes. Un vieux copain à moi. Il est possible qu'un jour je vous le présente.

– J'en serai ravi.

– Moi aussi. Vous méritez bien d'être remercié par le père de ce jeune homme.

– Je n'ai que faire de remerciements.

– Bien sûr que vous n'en avez que faire. Je vous connais assez pour le savoir. Mais, tenez, reprenez cette bague. Vous comprendrez un jour ce qu'il m'en coûte de vous la rendre. Enfin n'en parlons plus. Couchez-vous pour vous reposer. Demain nous partirons à cheval et nous tâcherons de franchir l'étape de deux journées en une seule...

Le lendemain, le temps était plutôt frais. Comme nous avions ménagé nos montures les jours précédents, nous pûmes fournir en peu de temps une très belle traite.

Je constatai un changement curieux dans l'attitude de mes amis vis-à-vis de moi. Ils me témoignaient des attentions toutes particulières, et, de temps à autre, j'avais l'impression que Old Firehand m'enveloppait d'un regard plein de tendresse.

Lorsqu'à midi nous fîmes halte et que Old Firehand partit pour inspecter les lieux, Winnetou se coucha près de moi et me dit :

– Mon frère est courageux comme le chat géant des forêts vierges et muet comme les rocs.

Ces curieux préambules m'étonnèrent, mais je ne répondis pas.

– Il a traversé une tempête de feu et ne s'en est pas ouvert à son frère Winnetou.

– La langue des hommes, fis-je, est comme un couteau aiguisé dans son étui. Il vaut mieux ne pas s'en servir pour jouer. D'ailleurs Winnetou s'est-il entièrement ouvert à son frère, lui a-t-il parlé de Old Firehand à qui il a donné une partie de son âme et de la femme dont le souvenir est toujours vivace dans son cœur ?

– Winnetou l'aimait et l'amour n'habite pas sa bouche, mais son âme. Mais pourquoi mon frère ne lui a-t-il pas parlé du jeune homme qu'il a emporté avec lui sur son cheval à travers le fleuve ?

– Parce que je ne voulais pas faire preuve de vantardise. Connais-tu ce jeune homme ?

– Je l'ai porté dans mes bras. C'est moi qui lui ai appris à tirer à l'arc et à monter le mustang. Je lui ai appris la langue des

hommes rouges et je lui ai fait cadeau de l'arme dont les balles ont tué Ribanna, fille des Assiniboins.

Je le regardai, stupéfait. Je commençais à comprendre que le père du jeune homme n'était autre que Old Firehand. J'allais même lui poser la question quand ce dernier arriva au même moment.

Après nous être restaurés, nous repartîmes. Vers le crépuscule, nous nous trouvions tout près du plateau au delà duquel s'étendait la vallée du Mackenzie. Nous pénétrâmes dans une gorge qui débouchait sur le fleuve.

– Halte ! cria soudain une voix derrière un buisson. – Un canon de fusil nous apparut, braqué sur nos poitrines. – Le mot de passe ! ordonna la voix.

– Courage !

– Et puis ?

– Silence ! cria Old Firehand en jetant un regard scrutateur vers le buisson.

À ces mots, le buisson s'ouvrit et un petit homme aux jambes grêles, vêtu d'une veste vénérable à force d'être rapiécée et d'un vaste couvre-chef, s'offrit à notre vue. Je poussai un cri d'étonnement ; la sentinelle n'était autre que mon vieil ami Sam Hawkens.

– Soyez les bienvenus, mes chers amis, et ne m'en veuillez pas de vous avoir fait peur, dit-il en clignant malicieusement de l'œil. Je suis fou de joie de revoir mon cher petit greenhorn, dit Old Shatterhand, derrière lequel j'aperçois Winnetou, le chef des Apaches, si je ne m'abuse.

Et il me serra chaleureusement les mains, m'attira contre sa veste et m'aurait même embrassé de sa bouche enfouie sous les poils, si je n'avais pas coupé court à ces effusions.

– Je suis enchanté, mon cher Sam, vraiment enchanté. Mais comment se fait-il que Old Firehand, qui doit connaître nos relations, ne m'a pas dit que je trouverais ici mon premier maître ?

– Je voulais vous faire une bonne surprise, me dit Old Firehand en souriant. D'ailleurs une autre surprise vous attend à la « forteresse ».

– Pas possible ! Voulez-vous dire que je vais revoir Dick Stone et Will Parker, les amis inséparables de mon vieux Sam ?

– Précisément. Tout le monde va être enchanté de cette rencontre. Mais, dites-moi, mon ami, qu'y a-t-il de nouveau ? demanda-t-il à Sam. Avez-vous eu maille à partir avec les Peaux-Rouges ?

– Pas jusqu'à présent, répondit Sam, bien que Liddy – il désignait son fusil – brûle déjà d'envie d'aller au bal.

– Et les pièges ?

– Excellente récolte, sir, excellente. Vous serez satisfait quand vous verrez le résultat.

Puis il tourna les talons et regagna son poste.

Je compris que nous nous trouvions tout près de la « forteresse » et en cherchai l'entrée partout du regard.

Nous pénétrâmes alors dans une gorge étroite au fond de laquelle coulait un ruisseau. Le fond était si rocailleux qu'aucune empreinte ne pouvait s'y former.

À un certain endroit, après un tournant, Old Firehand et Winnetou, qui me précédaient, disparurent. Je cherchai attentivement et parvins enfin à découvrir avec beaucoup de difficultés que les lianes épaisses qui tapissaient les parois des rocs dissimulaient à un certain endroit une ouverture. Je m'engageai

dans un véritable tunnel, dont je suivis les méandres pendant assez longtemps.

Enfin, après dix minutes de marche environ, je débouchai dans une vallée dont la vue me stupéfia. Elle était encaissée entre quatre énormes parois rocheuses abruptes et infranchissables et couverte d'une magnifique végétation. Sur un gazon d'herbe verte paissaient paisiblement des chevaux et des mulets.

– Comment avez-vous découvert cette magnifique retraite ? demandai-je à Old Firehand.

– C'est en poursuivant un ours que j'ai trouvé l'endroit, dit-il en souriant. Depuis j'en ai fait ma forteresse. Je peux vous affirmer qu'aucun Peau-Rouge de la région ne la connaît, et c'est ainsi que j'ai pu sauver ma vie plus de cent fois. Elle est pratiquement imprenable. Maintenant elle me sert de magasin pour les fourrures.

À peine venait-il d'achever sa phrase que j'entendis un sifflement aigu et, aussitôt, nous fûmes entourés par les habitants de ce magnifique repaire. C'étaient tous de solides gaillards de la savane, parmi lesquels je reconnus à ma grande joie Will Parker qui nous salua avec enthousiasme. Son camarade Stone était allé à la chasse avec quelques amis.

Nous descendîmes de nos montures et je décidai d'inspecter les lieux.

En m'affirmant que la forteresse était imprenable, Old Firehand avait dit la vérité. Devant moi se dressaient, à plusieurs mètres de hauteur, les rocs presque abrupts et qui étaient, ainsi que je devais m'en rendre compte par la suite, encore plus à pic de l'autre côté. En plusieurs endroits, des anfractuosités creusées à même le roc étaient dissimulées par des peaux de fauves : c'était sans doute là qu'habitaient les chasseurs ou qu'ils gardaient leurs fourrures.

Pendant ma promenade, j'aperçus sur un rocher une maisonnette en bois. Comme de ce point surélevé on devait avoir une excellente vue sur la vallée, je décidai de m'y rendre.

Arrivé au sommet du rocher, j'aperçus derrière la maison un chasseur à la taille svelte qui scrutait les environs. Lorsqu'il entendit le bruit de mes pas, il fit volte-face. C'était Harry.

– Est-ce possible ? m'écriai-je, joyeux, en courant vers lui.

Mais il me lança un regard froid. Son visage ne trahit pas la moindre joie.

– Si ce n'était pas possible, vous ne me verriez sûrement pas, monsieur, me dit-il d'un ton glacial. Mais dites-moi plutôt qui vous a autorisé à vous approcher de notre demeure ?

Je ne méritais pas un tel accueil. Je haussai donc les épaules et répondis du ton le plus froid :

– *Pshaw !*

Et, lui tournant le dos, je descendis la pente du rocher.

J'avais donc deviné juste. Harry était le fils de Old Firehand. J'avoue que, bien que sa jeunesse excusât son attitude, je n'étais pas peu fâché de cet accueil rien moins qu'amical. Je décidai de continuer mon inspection, et, jusqu'à la tombée de la nuit, j'errai entre les parois de cette immense vallée. Je m'aperçus que les habitants de la forteresse s'étaient rassemblés autour du feu où ils menaient grande conversation. Avant de rejoindre leur groupe, je décidai d'aller voir mon cheval que j'avais laissé dans un buisson près du cours d'eau.

À peine étais-je arrivé que Swallow, dont je tapotais affectueusement le cou, poussa un léger hennissement comme pour m'avertir de l'arrivée de quelqu'un. L'instant d'après, j'aperçus le jeune homme qui se dirigeait vers nous.

– Excusez-moi de vous déranger, dit-il d'une voix mal assurée. J'ai pensé que c'est à Swallow que je dois la vie et je venais le voir.

– Le voilà, dis-je. Je vous laisse, d'ailleurs je m'en allais. Bonne nuit.

Je fis mine de m'éloigner, mais à peine eus-je fait une dizaine de pas que j'entendis un cri derrière moi :

– Sir !

Je m'arrêtai. D'un pas hésitant, Harry s'approcha de moi, et, d'une voix embarrassée qui dissimulait mal sa confusion, me dit :

– Je vous ai blessé.

– Non, répondis-je froidement, vous faites erreur. Je ne puis me sentir blessé, car le seul sentiment que vous m'inspirez, c'est de l'indulgence.

Une longue minute s'écoula en silence, interrompue enfin par cette parole inattendue :

– Dans ce cas, excusez mon erreur.

– Très volontiers. Je suis habitué à ces choses-là.

– À l'avenir, je n'abuserai plus de votre indulgence.

– Cependant elle est à votre entière disposition.

J'allais déjà me détourner à nouveau quand je sentis sa main se poser sur mon bras.

– Ne parlons plus de nos rancunes personnelles. Vous avez sauvé mon père au péril de votre vie. Je vous dois une reconnaissance éternelle, quelque rude que vous vous montriez à mon égard. Je viens seulement d'apprendre ce que vous avez fait pour lui.

– Tout homme de l'Ouest aurait agi de la même façon. Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

– Vous êtes injuste envers vous-même. Voulez-vous l'être aussi envers moi ?

– Non.

– Dans ce cas, j'ai une prière à vous adresser.

– Je vous écoute.

– Témoignez plutôt de la colère, mais, je vous en prie, ne parlez plus d'indulgence. Voulez-vous ?

– Je veux bien.

– Je vous remercie. Et maintenant venez avec moi jusqu'au feu pour prendre congé des autres. Je vous indiquerai votre chambre à coucher, et il vous faudra prendre du repos sans tarder, car demain matin nous partons de bonne heure.

– Pourquoi faire ?

– J'ai posé quelques trappes au Bee-Fork et je vous demanderai de m'accompagner pour chercher mon butin.

Quelques minutes plus tard, il m'introduisait dans une des ouvertures du rocher qu'il éclaira à l'aide d'une chandelle faite de graisse de cerf.

– Voici votre chambre à coucher, sir. Les trappeurs ont l'habitude de se retirer dans ces abris quand ils craignent d'attraper des rhumatismes à la belle étoile.

– Les craignez-vous aussi pour moi ?

– La prudence n'est jamais superflue, et la vallée est humide, car les montagnes environnantes empêchent le vent d'y pénétrer. Bonne nuit.

Il me tendit la main, puis sortit en hochant amicalement la tête.

Resté seul, je jetai un regard circulaire sur ma cellule. Ce n'était pas un creux naturel du rocher, mais une entaille due à la main des hommes. Le sol rocailleux était couvert de peaux tannées, et les murs en étaient également tapissés. Contre une des parois se trouvait une sorte de lit, confectionné avec des branches de merisier, chargé abondamment de fourrures. Plusieurs objets personnels suspendus aux crochets me montrèrent que c'était sa propre chambre que Harry m'avait cédée.

Seule ma grande fatigue me permit de m'endormir dans cet endroit clos et exigu, car un homme habitué à passer ses nuits dans la prairie infinie a bien de la peine à rester enfermé dans ces prisons que les hommes civilisés appellent habitations.

C'est peut-être à cause de cette chambre à coucher insolite que je m'abandonnai au sommeil plus complètement que d'habitude. Je fus réveillé par une voix qui m'appelait.

– Eh ! le dormeur ! vous n'avez pas fini de chauffer les couvertures ? Étendez-vous un peu, mais verticalement, cette fois ! En voilà assez pour cette nuit.

Je sautai sur mes pieds et vis Sam Hawkens sur le pas de la porte. Alors que la veille il n'avait avec lui que son fusil, ce matin-là il était équipé comme un trappeur, et je compris à sa tenue qu'il allait prendre part à l'expédition.

– Je serai prêt dans une minute, mon cher Sam. Vous venez donc avec nous ?

– Ça en a l'air, si je ne m'abuse. Le jeune monsieur ne peut pas porter lui-même tout l'« attirail », et ce n'est pas à Old Shatterhand que je vais le demander.

Nous aperçûmes Harry qui nous attendait déjà à l'entrée de la gorge. Sam prit quelques pièges attachés ensemble et les jeta sur son épaule sans même s'assurer que je le suivais.

– Et nos chevaux ? fis-je.

– Le jeune monsieur s'en est déjà occupé.

Sam ne se doutait pas du plaisir que me causaient ses paroles. Si en effet Harry s'était préoccupé de Swallow de si bonne heure, c'est qu'il songeait un peu aussi à son maître. Ou peut-être son père, en lui parlant de moi, l'avait-il amené à changer d'opinion. Je m'étonnais justement de ne pas voir celui-ci, lorsque je l'aperçus en compagnie de Winnetou et d'un chasseur arrivé du côté du cours d'eau.

Winnetou complimenta Harry à la manière indienne.

– Le fils de Ribanna est fort comme les guerriers des bords du Rio-Gila. Son œil apercevra de nombreux castors et sa main ne pourra porter les peaux de tous les animaux qu'il aura tués.

Et, apercevant mon regard qui cherchait Swallow dans la vallée, il ajouta :

– Mon frère peut se rassurer, son ami prendra soin de son cheval.

Nous nous dirigeâmes à gauche, en descendant le fleuve, jusqu'à l'endroit où il se jetait dans le Mackenzie. Des broussailles impénétrables couvraient les bords du fleuve et la vigne sauvage grimpait le long des troncs, créant un tel enchevêtrement qu'il fallait se frayer le chemin à coups de couteau.

Sam avançait avec une habileté et une assurance admirables en se faufilant adroitement sous la végétation qui, à cette saison de l'année, remplit les vallées vierges du Missisipi.

Il glissait courbé en deux en soulevant les branchages.

– Venez, sir, dit Harry qui le suivait. C'est ici que se dédouble notre piste de castors.

En effet, sous le rideau vert de la végétation, j'aperçus une piste parallèle au fleuve qui serpentait sous la broussaille. En entendant un bruit spécifique qui nous parvenait du fleuve, Sam s'arrêta et posa un doigt sur ses lèvres.

– Nous voilà arrivés, chuchota-t-il. Attention, ils sont alertés !

Après un instant, au milieu d'un silence profond, nous continuâmes à nous glisser sans bruit et arrivâmes ainsi à un coude du fleuve où une colonie de castors avait élu domicile.

Une large digue, où un pied humain prudent aurait pu s'aventurer, avançait dans l'eau, et les habitants quadrupèdes de cet endroit s'affairaient en cherchant à l'élargir et à l'affermir. Sur l'autre rive, j'aperçus un certain nombre de ces animaux laborieux qui s'efforçaient avec leurs dents tranchantes de couper des branches et de les précipiter dans l'eau ; d'autres étaient occupés à transporter ces matériaux qu'ils poussaient devant eux en nageant ; d'autres enfin consolidaient la construction avec de la boue qu'ils apportaient du bord et qu'ils collaient aux branchages à l'aide de leurs pattes et de leurs larges queues qui leur servaient de truelles.

J'observais avec intérêt le mouvement de cette petite colonie active, et mon attention fut surtout frappée par un spécimen d'une grandeur peu ordinaire qui se tenait aux aguets sur la digue, et qui, sans doute, remplissait les fonctions de sentinelle. Soudain, le gros castor pointa ses courtes oreilles, fit un demi-tour sur lui-même et lança le cri d'alarme que nous avions déjà entendu. L'instant d'après, il avait disparu dans l'eau.

Avec la vitesse d'un éclair, les autres imitèrent son exemple. C'était un spectacle amusant que celui de leurs arrière-

trains surgissant à la surface et de leurs queues plates retombant sur l'eau en éclaboussant l'air.

Mais ce n'était pas le moment de jouir de cet amusant spectacle. Il ne faisait pas de doute que les castors avaient perçu la présence de leur ennemi le plus farouche : l'homme.

Le dernier castor n'avait pas encore disparu de la surface de l'eau que nous étions tout près, l'arme à la main. Un instant après, deux Indiens apparurent sortant des broussailles et se dirigeant vers le bord du fleuve.

L'un portait sur son épaule plusieurs trappes, l'autre était chargé de quelques peaux, tous deux étaient armés et se comportaient comme s'ils avaient été avertis de la présence d'un ennemi.

– Diable, grommela Sam entre ses dents, ces canailles ont découvert nos trappes et récolté ce que nous avons semé, si je ne m'abuse. Attendez, fripouilles, ma Liddy vous expliquera à qui appartiennent ces peaux.

Il épaula son fusil, prêt à tirer. J'étais convaincu qu'il fallait attaquer les Peaux-Rouges par surprise et j'arrêtai son bras.

Un coup d'œil m'avait suffi pour reconnaître des Ponkas dans les nouveaux venus, et les traits de peinture qui bariolaient leur visage me disaient qu'ils ne se trouvaient pas en expédition de chasse, mais sur le sentier de la guerre. Ils ne devaient donc pas être seuls dans les environs et le moindre coup de feu n'aurait pas manqué de leur attirer un renfort dont nous aurions tout à craindre.

– Ne tirez pas, Sam. Prenez plutôt votre couteau. Ils ont déterré le tomahawk de guerre et ils doivent être nombreux dans les environs.

Le petit homme, toujours prêt à tirer, hésitait à suivre mon conseil.



– Je sais bien. Évidemment, il vaudrait mieux les supprimer en silence, mais mon vieux couteau est trop émoussé pour pouvoir transpercer deux hommes d'un seul coup.

– Qu'à cela ne tienne. Chargez-vous de l'un, je ferai l'affaire de l'autre.

– Hum... Voilà nos quatre meilleures trappes. Chacune d'elles vaut trois dollars, et je ne serais pas mécontent que ces voleurs nous rendent notre bien avec leur propre peau par-dessus le marché.

– Allons-y, Sam, tant qu'il n'est pas trop tard.

Les deux Indiens se tenaient maintenant juste en face de nous, occupés à chercher des empreintes sur le sol. En évitant tout bruit, je me débarrassai de mon fusil et avançai en tenant mon couteau entre mes dents. Mais, soudain, j'entendis une voix chuchoter à mon oreille :

– Restez, sir. Laissez-moi faire.

C'était Harry.

– Merci, je m'en charge moi-même.

J'atteignais déjà la lisière du buisson et le moment d'après j'empoignais un des Peaux-Rouges de la main gauche, lui enfonçant de ma main droite mon couteau entre les deux épaules, de sorte qu'il s'écroula sans pousser un cri. Évidemment, je n'étais pas forcé par la nécessité à accomplir cet acte, mais, étant donné qu'il s'agissait de Ponkas, il eût été imprudent d'hésiter, car, s'ils avaient découvert notre forteresse, notre vie aurait été en danger. En retirant mon couteau, je me hâtai pour voir si mon ami n'avait pas besoin de mon secours. Mais l'autre Peau-Rouge gisait déjà sur le sol, et Sam, les jambes écartées, était en train de découper son scalpe.

– Voilà, mon garçon ! maintenant tu es libre de poser autant de trappes que le cœur t'en dira, dans les territoires de

chasse éternelle, mais tu seras bien forcé de laisser les nôtres tranquilles.

Puis, en essuyant son scalpe saignant sur l'herbe, il ajouta en riant :

– Chacun de nous aura sa peau !

– Non, répondis-je, vous connaissez bien mes idées sur ces procédés et je suis même étonné de voir que vous attachez un tel prix à ces dépouilles.

– Ce n'est pas sans raison, sir. J'ai connu plus d'une aventure et j'ai eu assez souvent maille à partir avec les Peaux-Rouges qui ne m'ont pas épargné. Je vous ai sans doute déjà raconté la douloureuse histoire qui a coûté son plus bel ornement au plus beau garçon de la Prairie !

Il ôta le méchant feutre qui lui servait de couvre-chef ainsi que sa perruque pour me montrer son crâne chauve couleur de sang.

– Qu'en dites-vous, jeune homme ? dit-il en se tournant vers Harry. Personne n'avait jamais rien trouvé à redire à ma tête jusqu'au jour où une dizaine de Pawnees m'ont attaqué et m'ont décollé la peau du crâne. J'ai été bien obligé de m'en acheter une autre. Ça s'appelle une perruque et ça coûte un gros tas de peaux de castors. Heureusement la nouvelle est plus pratique que l'ancienne. En été, quand il fait chaud, je peux l'enlever. Néanmoins je fais payer cette aventure aux Peaux-Rouges toutes les fois que l'occasion s'en présente et un scalpe me cause toujours un plus vif plaisir que la plus belle fourrure.

Tout en parlant, il avait rajusté sa perruque et son chapeau. Mais nous n'avions pas le temps de nous perdre en discussion, car chaque arbre pouvait dissimuler un arc tendu ou un canon de fusil. Il importait de prévenir ceux qui étaient restés au campement. Aussi me tournai-je vers Hawkens :

– Ne croyez-vous pas qu'il serait plus prudent de dissimuler les cadavres ?

– Vous avec raison. Je parie mes mocassins contre une paire d'escarpins que, dans quelques instants, nous verrons arriver ici tout un régiment de Peaux-Rouges.

Nous nous hâtâmes de faire disparaître les deux corps que, par prudence, nous ne jetâmes pas dans l'eau, mais enterrâmes dans le sol meuble de la berge. Cette besogne une fois terminée, Hawkens me dit :

– Maintenant, allez avec le jeune monsieur à la forteresse et mettez les hommes au courant pendant que je suivrai la piste pour voir un peu de quoi il retourne.

– Ne voudriez-vous pas plutôt rejoindre mon père ? demanda Harry. Vous savez mieux que nous manipuler les trappes. Abandonnez-nous le soin de la reconnaissance, quatre yeux voient toujours mieux que deux.

Ainsi fut décidé, et le jeune homme et moi, nous nous engageâmes dans les broussailles. Je ne pus m'empêcher une fois de plus d'admirer l'extrême habileté de l'adolescent qui savait se frayer un passage, même dans les endroits les plus enchevêtrés, sans le moindre bruit et faisait preuve d'une expérience digne d'un vieux chasseur de l'Ouest.

Certainement, depuis l'âge le plus tendre, il était familiarisé avec la vie des forêts, et ses sens avaient été éduqués, son courage entraîné de bonne heure. Après une heure de marche, nous rencontrâmes une autre colonie de castors dont les habitants, sans doute retirés dans leurs demeures, n'étaient pas visibles.

– C'est ici que nous avions posé les trappes que nous venons de reprendre aux Peaux-Rouges, dit Harry. Mais il nous faudra modifier notre itinéraire, car les traces rentrent sous bois. Nous allons les suivre.

Il était sur le point de s'engager dans cette direction, mais je le retins.

– Harry !

Il me lança un regard interrogateur.

– Ne préféreriez-vous pas retourner à la forteresse et me laisser faire tout seul ?

– Pourquoi donc ?

– Parce que vous ignorez sans doute le danger que vous courez en continuant.

– Je ne l'ignore pas du tout. Mais le danger n'est pas plus grand que tous ceux que j'ai déjà affrontés.

– Pourtant, je préférerais que vous n'alliez pas plus loin.

– Inutile d'insister. Vous pensez peut-être que ces visages peinturlurés me font peur ?

Nous nous remîmes en route. Maintenant, nous nous éloignions du fleuve et avancions silencieusement entre les troncs nus des arbres dont les frondaisons formaient un toit vert au-dessus de nos têtes et sur un tapis de mousse humide qui nous permettait de suivre la piste sans grande peine.

Soudain, Harry, qui marchait en avant, s'arrêta. La piste s'était modifiée, et nous nous trouvions maintenant en présence des traces de quatre hommes qui s'étaient sans doute séparés en deux groupes à cet endroit. L'un d'entre eux venait d'être mis par nous hors de combat. Comme ils étaient complètement équipés, je devinai qu'il s'agissait d'une expédition guerrière importante, et l'idée me vint à l'esprit que cette expédition n'était peut-être pas sans rapport avec l'incident du chemin de fer. En effet les Indiens possèdent au plus haut point l'esprit de vengeance, et ils ne connaissent pas de répit tant qu'ils n'ont pas lavé la honte d'un échec.

– Que faire ? demanda Harry. Ces traces mènent vers notre camp ; or il faut empêcher à tout prix qu'il soit découvert. Continuons-nous la route ensemble ou nous séparons-nous ?

– Cette quadruple piste mène en tout cas au campement des Peaux-Rouges qui attendent certainement le retour de leurs éclaireurs. Il importe avant tout d'être fixé sur le nombre des guerriers et sur leurs intentions. L'entrée de la forteresse est de toute façon gardée par une sentinelle qui fera tout son possible pour en défendre le secret.

– Vous avez raison. En avant !

Nous nous enfonçâmes dans la forêt et nous approchions justement d'un léger affaissement de la plaine lorsqu'une odeur de roussi frappa mes narines. L'instant d'après, un mince filet de fumée nous apparut montant en ligne droite vers le sommet des arbres. Cette fumée ne pouvait provenir que d'un feu indien, car, alors que les Blancs ont l'habitude de jeter de gros morceaux de bois sur les flammes, ce qui produit de forts nuages de fumée, les Peaux-Rouges n'allument que l'extrémité des fagots, de sorte que la fumée ne forme qu'une mince colonne à peine perceptible pour l'odorat.

Je retins Harry et lui fis part de mes observations.

– Attendez derrière ce buisson, je vais jeter un coup d'œil sur le camp.

– Pourquoi ne voulez-vous pas que je vous accompagne ?

– Un homme suffit. Quand on est deux, le danger d'être découvert est double.

Il acquiesça de la tête et revint sur ses pas en évitant de laisser des empreintes, tandis que moi, mettant à profit les buissons, je me glissai vers le ravin.

Au fond de la dépression, j'aperçus une telle foule de Peaux-Rouges que le ravin semblait trop petit pour les contenir.

À l'entrée, immobile et figé comme une statue, se tenait un jeune homme à la chevelure très longue et, çà et là, des sentinelles montaient la garde.

J'essayai de compter les Indiens, ce qui m'obligeait à les regarder les uns après les autres. Soudain une stupéfaction sans borne m'envahit. Qui était donc cet homme assis près du feu ?... Était-ce possible ? Pourtant j'étais sûr de voir le chef Parranoh ou Tin Finnetey comme l'appelait Old Firehand. J'avais trop bien aperçu son visage au clair de lune lors de cette nuit mémorable pour pouvoir le confondre avec un autre. Pourtant je n'en croyais pas mes yeux. Sa tête était ornée de la belle chevelure que cependant Winnetou avait détachée devant moi pour en orner sa ceinture.

À ce moment, la sentinelle la plus proche du pic derrière lequel je me dissimulais remua et je dus me tenir sur mes gardes. Je glissai vers Harry, lui fis signe de me suivre et nous reprîmes le chemin par lequel nous étions venus jusqu'à l'endroit où la piste bifurquait. Là, nous nous engageâmes sur la nouvelle piste qui menait, à travers les broussailles, vers la vallée par où nous étions venus la veille.

J'étais sûr maintenant que les Ponkas, après avoir été chercher du renfort, nous avaient suivis pour se venger. Notre halte pendant la convalescence de Old Firehand leur avait permis de rassembler leurs forces. Mais pourquoi auraient-ils besoin d'un si grand nombre de guerriers pour attaquer trois hommes ? Voilà une question à laquelle je ne trouvais pas de réponse à moins de supposer que Parranoh fût au courant de l'existence de cette colonie de chasseurs et qu'il eût juré vengeance contre tous ses occupants.

Les éclaireurs rouges nous avaient frayé le chemin, de sorte que nous avancions rapidement. Soudain j'entendis un bruit métallique qui nous parvenait de derrière un merisier.

Je fis signe de la main à Harry de se cacher, je m'étendis sur le sol, tirai mon couteau et, en faisant un détour, me glissai vers l'endroit suspect. Je ne tardai pas à apercevoir un tas de trappes à castor et, à côté, une paire de jambes en cerceau dont les extrémités étaient chaussées d'énormes mocassins. En me glissant un peu plus en avant, je pus voir une veste de chasse très longue, couronnée en arrière par les bords d'un feutre et par devant par une barbe en broussaille au milieu de laquelle pétillait une paire d'yeux malicieux qui scrutaient le feuillage.

C'était mon ami Sam Hawkens. Mais comment se faisait-il qu'il se trouvât là alors que je le croyais depuis longtemps à la forteresse ? Il était facile de satisfaire ma curiosité en le lui demandant. Je me mis à ramper silencieusement dans sa direction, me réjouissant à l'avance de la peur que j'allais lui causer en le prenant à l'improviste.

Toujours en silence, j'étendis le bras vers le fusil qui était posé à ses côtés, l'attirai vers moi et ouvris le chien. Le cliquetis ainsi produit fit faire au petit Sam un mouvement si brusque que son chapeau entraînant sa perruque s'accrocha à une branche. Quand il vit son propre fusil braqué sur lui, un trou béant s'ouvrit sous son nez de perroquet luisant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, un trou qui, d'étonnement, allait s'agrandissant.

– Si vous ne fermez pas tout de suite votre bouche, Sam Hawkens, lui dis-je, j'y fourrerai toutes les trappes à castor que voici.

– Ça alors ! s'écria le trappeur. Vous m'avez fait peur, si je ne m'abuse ! ajouta-t-il en rajustant sa perruque sous son chapeau. Que le diable vous emporte. J'ai les membres encore tout paralysés ; si vous aviez vraiment été un Peau-Rouge...

– Alors, vous seriez bon pour manger les pissenlits par la racine. Voici Liddy. Et, maintenant, dites-moi ce qui vous a pris de vous coucher ici.

– Me coucher ici ? En voilà une idée ! En tout cas j'espère bien que vous n'allez pas corner cette histoire sur les toits.

– Je serai muet comme la tombe.

– Mais où est donc le jeune monsieur ?

– Il est resté en arrière. Nous avons entendu le ferraillement de vos trappes, et il a bien fallu aller voir qui sonnait ce carillon.

– Je faisais donc tant de tapage ? Ah ! Sam Hawkens, tu n'es qu'un vieil âne ! Tu t'es tapi là pour conquérir des scalpes et tu fais un bruit à ameuter le Canada. Mais, à propos, et vous, que faites-vous par ici ? Vous aussi, vous suivez donc les deux Peaux-Rouges ?

Je lui contai le résultat de notre reconnaissance.

– Hum ! ça nous coûtera beaucoup de poudre, cette aventure ! J'allais rentrer avec mes trappes à la forteresse lorsque j'ai aperçu deux Peaux-Rouges qui épiaient quelque chose, si je ne m'abuse. Je me suis alors caché dans les broussailles et j'ai pu voir que l'un d'eux se dirigeait en amont et l'autre en aval pour bien inspecter la vallée. Je décidai alors d'attendre le retour de ces drôles, afin de leur demander ce qu'ils avaient vu d'intéressant. Si vous voulez suivre mon conseil, vous vous cacherez un peu plus loin, pour que nous les prenions entre nous deux, mais, avant tout, il ne faut plus laisser attendre le jeune monsieur.

Je retournai près de Harry que je mis au courant en quelques mots. Puis nous allâmes nous poster en face de Sam pour attendre l'arrivée des Peaux-Rouges.

Notre patience fut mise à l'épreuve, et de longues heures s'écoulèrent avant qu'un bruit de pas prudents nous parvînt enfin. C'était un des Peaux-Rouges, un guerrier d'âge avancé, qui n'avait plus de place pour de nouveaux scalpes à sa ceinture et

qui en avait garni abondamment son pantalon dont les franges étaient également faites de chevelures d'ennemis.

À peine se trouva-t-il à notre portée qu'il fut mis hors de combat. Le second connut un sort identique et nous pûmes rentrer tous trois à la forteresse.

Nous allâmes d'abord trouver la sentinelle tapie dans une cachette formée par des arbustes et qui avait observé de là les deux Peaux-Rouges. C'était Will Parker.

Sam le foudroya d'un regard.

– Tu as toujours été un greenhorn, mon cher Will, et tu le resteras toujours, à moins qu'un Peau-Rouge ne t'apprenne à vivre en s'emparant de ton scalpe. À en juger par ta superbe placidité, tu t'imaginais peut-être que les Indiens venaient ici pour chasser des fourmis ?

– Sam Hawkens, je te conseille de mettre une sourdine à ta langue si tu ne veux pas que je donne maintenant la parole à mon arme. Will Parker, un greenhorn ! Cette plaisanterie vaut une pincée de poudre. Mais le grand chasseur de l'Ouest que tu es oublie sans doute qu'on laisse toujours partir tranquillement les éclaireurs, afin de ne pas éveiller les soupçons du gros de l'armée.

Sam haussa les épaules, se dirigea vers l'entrée et disparut non sans avoir donné un dernier avertissement à la sentinelle.

– Ouvre l'œil et le bon ! Pas loin d'ici il y a un ravin qui est un nid de Peaux-Rouges. Ils ne seraient pas mécontents d'avoir ton scalpe, et ça serait vraiment dommage !

Presque invisible sous la masse des trappes qu'il portait, il s'éloigna d'un pas digne, et bientôt nous nous trouvâmes à l'entrée de la gorge. Un coup de sifflet du vieux trappeur suffit pour rassembler les occupants de la forteresse qui écoutèrent avec une attention soutenue le récit de nos aventures.

Old Firehand écouta comme les autres en silence, et, lorsqu'il entendit le nom de Parranoh, un cri de stupéfaction où perçait de la joie lui échappa.

– Puissiez-vous ne pas vous tromper, sir. Car, dans ce cas, je pourrai exaucer mon vœu et tirer vengeance de cet homme, ce à quoi j'aspire depuis de longues années.

– Seule la chevelure que j'ai vue sur son crâne me fait supposer que je me trompe.

– Oh ! ce détail n'a aucune importance. Sam Hawkens en est un exemple suffisant. D'autre part, il est fort possible que vous ne l'ayez pas atteint mortellement l'autre jour. Ses guerriers l'auront ensuite trouvé et emporté avec eux. Le laps de temps qu'il m'a fallu pour me rétablir a pu suffire également à sa guérison. Je voudrais bien cependant le voir de mes propres yeux... Mais vous êtes sans doute trop fatigué pour m'accompagner ?

– Aucunement. Toutefois, laissez-moi vous faire remarquer que cette expédition n'est pas sans danger. Les Indiens, inquiets de ne pas voir rentrer leurs éclaireurs, iront à leur rencontre et trouveront les cadavres. Nous pourrions être encerclés par eux.

– C'est fort possible, mais je ne puis rester inactif à attendre que nous soyons découverts par eux. Dick Stone !

Ce dernier était parti la veille à la chasse pour alimenter les réserves et venait seulement d'apprendre mon arrivée. Après avoir donné libre cours à sa surprise et à sa joie, il écouta les ordres de Old Firehand.

– Apportez-nous nos armes, nous allons rendre visite aux Peaux-Rouges.

– Très bien, sir. Nous montons à cheval ?

– Non. Nous irons à pied, ce n'est pas loin. Vous autres, cachez bien les peaux ; si les Indiens s'avisent de passer par ici, il

ne faut pas qu'ils se servent comme bon leur semble. Harry, tu iras avec Will Parker, et toi, Bill Bucher, tu veilleras à ce que tout soit en ordre.

– Père, laisse-moi t'accompagner, demanda Harry.

– Non, mon enfant, il faut que tu te reposes.

Le jeune homme insista, mais la décision de Old Firehand était prise. Bientôt, tous trois nous traversâmes le cours d'eau. Une fois dehors, après avoir donné de strictes instructions aux sentinelles, nous nous engageâmes sous un chemin couvert où nous ne pouvions manquer de rencontrer les Indiens qui pouvaient être partis à la rencontre des éclaireurs.

Winnetou avait quitté le campement de bonne heure et n'était pas encore rentré. Nous espérions le rencontrer en route d'autant que je commençais à concevoir des craintes à son sujet. Il pouvait être tombé, sans méfiance, sur un groupe d'ennemis et, malgré toute sa bravoure, avoir succombé dans une lutte inégale.

Je songeais justement avec anxiété aux risques qu'il courait seul dans ces parages lorsque le jeune Apache apparut. Nos mains qui, instinctivement, au froissement des branchages, avaient saisi nos armes retombèrent à sa vue.

– Winnetou accompagnera ses amis blancs jusqu'au camp de Parranoh et des Ponkas, dit-il.

Nous le dévisageâmes, surpris qu'il fût déjà au courant de la présence des Indiens.

– Notre frère rouge a-t-il donc vu les guerriers de ce chef cruel ? demandai-je.

– Winnetou doit toujours veiller sur son frère Old Shatterhand et sur le fils de Ribanna. Il les a suivis et a vu comment leurs couteaux traversaient le cœur des guerriers rouges. Quant à Parranoh, il cache son crâne dépouillé sous le scalpe d'un

homme de la tribu des Osages. Ses cheveux sont une imposture et ses pensées ne sont que des mensonges. Winnetou le tuera.

– Non, le chef des Apaches me l'abandonnera, dit Old Firehand.

– Winnetou l'a déjà cédé une fois à son ami blanc.

– Cette fois il ne m'échappera pas, car ma main...

Je n'écoutai pas la suite, car, au même instant, j'avais aperçu deux yeux briller dans un buisson et d'un bond je m'étais lancé vers l'homme. C'était justement l'objet de notre conversation, Parranoh lui-même. À peine avais-je enserré sa gorge entre mes doigts que les Indiens surgissaient de toutes parts pour porter secours à leur chef.

Mes amis, ayant suivi mon geste, se tournèrent contre les assaillants. Je tenais le chef Blanc sous mon genou, les doigts de ma main gauche enserraient son cou tandis que, de ma main droite, j'écartais le couteau qu'il brandissait sur moi. Il se tortillait comme un ver et faisait des efforts inouïs pour se dégager. Ses yeux injectés de sang semblaient prêts à sortir de leurs orbites. L'écume apparut à sa bouche et sa tête hideusement chauve s'enflait sous l'effort et prenait un aspect repoussant. J'avais l'impression de me battre avec une bête enragée, et, convulsivement, je serrai mes doigts autour de son cou, de toutes mes forces. La tête retomba enfin, les yeux tournèrent dans leurs orbites, le frisson qui secouait le corps s'affaiblit et les membres se raidirent : il était vaincu. Je jetai un regard autour de moi : le spectacle qui s'offrit à mes yeux ne saurait être rendu en langage humain. Les combattants ne s'étaient pas servis de leurs armes à feu ; tous avaient mis en œuvre leurs couteaux et leurs tomahawks. Il n'y avait plus personne debout ; les hommes se vautraient par terre dans leur propre sang ou dans celui de leurs adversaires.

Winnetou était sur le point d'enfoncer la lame de son couteau dans la poitrine d'un Ponka qu'il tenait couché sous lui ; il n'avait pas besoin de mon aide. Old Firehand écrasait de son poids un autre guerrier, tout en se défendant contre un deuxième assaillant qui venait de le blesser au bras. Je me précipitai vers lui et frappai le Ponka avec son propre tomahawk que je lui avais fait lâcher. Puis je me dirigeai vers Dick Stone. Il était écrasé, entre deux cadavres de Peaux-Rouges, sous un guerrier d'une stature gigantesque qui cherchait à lui assener un coup meurtrier. D'un coup de tomahawk, j'en délivrai mon ami.

Stone se redressa et étendit ses membres engourdis.

– Ma foi, vous êtes arrivé à temps. Trois contre un, c'est tout de même un peu trop. Merci.

Old Firehand lui aussi me tendit la main et allait me parler lorsque son regard tomba sur Parranoh.

– Tin Finnetey, est-ce possible ? Qui donc l'a terrassé ?

– Old Shatterhand, dit Winnetou en me dispensant de répondre. Le Grand Manitou l'a fait fort comme un buffle qui laboure la terre avec ses cornes.

– De ma vie, je n'ai rencontré d'homme aussi fort, dit Old Firehand. Mais comment est-il possible que Parranoh soit venu ici avec ses guerriers ?

– Sans doute a-t-il découvert nos traces et les a-t-il suivies ; le gros de ses guerriers ne tardera sans doute pas à arriver. Mes frères blancs doivent suivre Winnetou et regagner leur wigwam.

– Vous avez raison, dit Old Firehand dont les bras saignaient abondamment, mais d'abord il nous faut faire disparaître les traces de ce combat. Vous, Dick, allez donc voir un peu si personne n'approche, afin de nous éviter d'être attaqués à l'improviste.

– Parfait, mais d'abord retirez-moi donc ce couteau du corps. Je ne peux pas y arriver moi-même.

L'un de ses trois adversaires lui avait fiché un couteau dans la hanche. Heureusement, ce n'était pas un endroit vital, et, étant donnée la résistance extraordinaire de l'organisme de Stone, cet accident n'entraînait qu'une blessure insignifiante.

En quelques minutes on fit le nécessaire, et Dick Stone fut prêt à assumer sa mission d'éclaireur.

– Comment allons-nous faire pour emmener notre prisonnier ? demanda Old Firehand.

– Il faudrait le porter, observai-je.

– Le porter ? protesta Stone. Ça serait trop de fatigue.

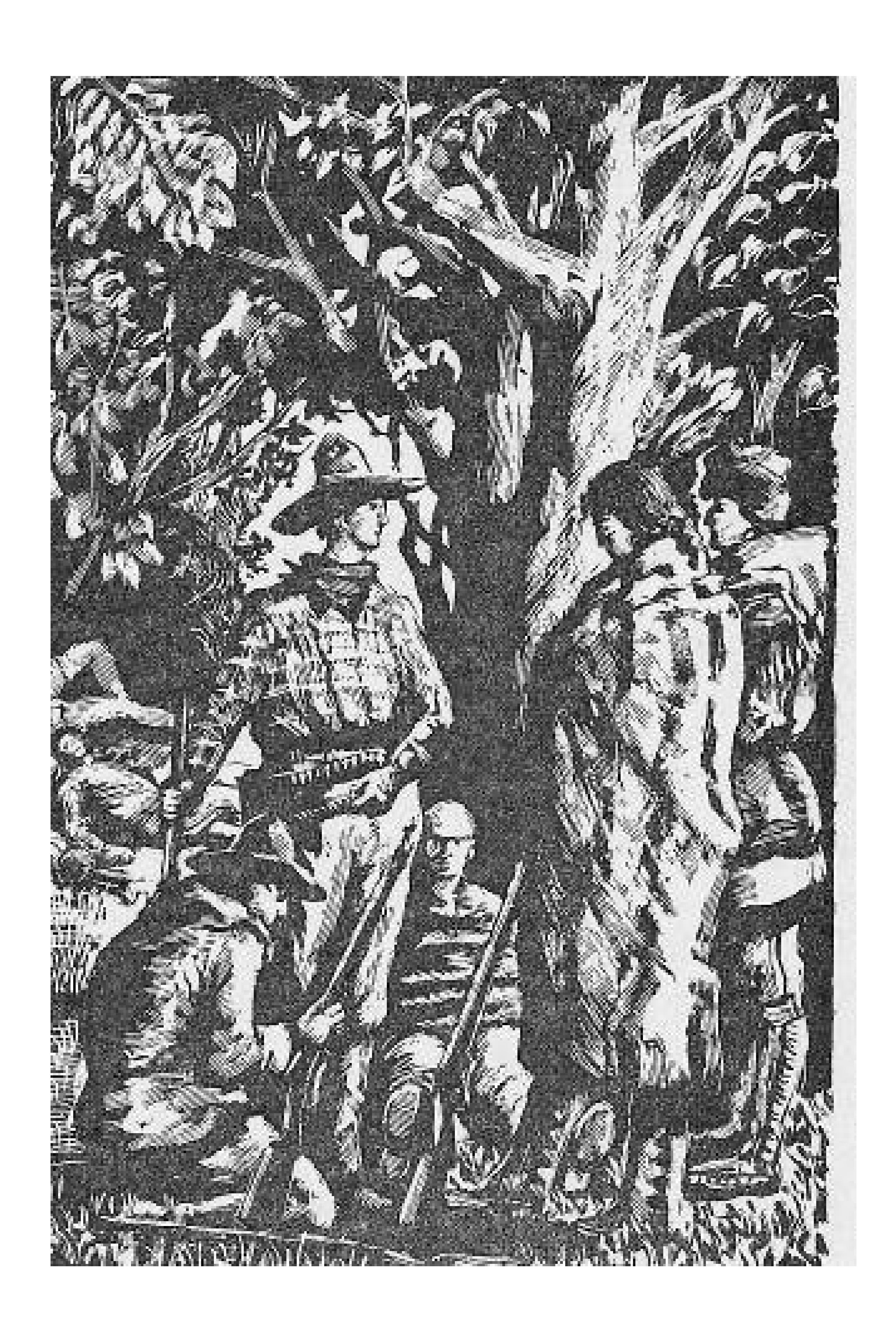
Il coupa quelques rameaux aux arbustes voisins, il prit ensuite la couverture de Parranoh, la déchira en bandes et, d'un air satisfait :

– Nous allons confectionner une espèce de traîneau, dit-il, et nous y attacherons cet individu.

Le projet fut accepté et exécuté. Cependant ce moyen de transport laissait une trace très nette que Winnetou se chargea d'effacer autant que possible...

Le lendemain matin, le soleil n'était pas encore levé et un profond silence régnait dans la forteresse quand je me levai et grimpai sur les rocs pour retrouver Harry.

D'après le rapport d'un chasseur, les Ponkas étaient encore plus nombreux que nous ne l'avions supposé. Il fallait donc croire que leur expédition n'avait pas uniquement pour but de venger leur échec sur quelques personnes, mais qu'elle était dirigée contre la colonie entière. Étant donnée leur force numérique, notre situation n'était rien moins qu'enviable.



Les préparatifs nécessités par une défensive imminente nous avaient absorbés la veille toute la journée, et nous n'avions pas encore eu le temps de songer au sort de notre prisonnier. Il était ligoté et tenu à vue dans une des cellules creusées dans le roc. La première chose que je fis dès mon réveil fut d'aller m'assurer de la solidité de ses liens.

Les heures qui allaient venir devaient être décisives, et j'étais plongé dans de graves réflexions quand j'entendis des pas derrière moi et quand une voix m'arracha à mes pensées.

– Bonjour, sir. Le sommeil semble fuir vos paupières. C'est aussi mon cas.

– La vigilance est une vertu indispensable dans ce pays plein d'embûches.

– Vous redoutez peut-être les Peaux-Rouges, dit Harry en souriant.

– Je crois que vous ne prenez pas notre situation au sérieux. Pourtant nous ne sommes que treize hommes contre un ennemi dix fois plus puissant ; nous ne pouvons espérer le vaincre dans une lutte ouverte, et notre seul espoir est de tenir secrète notre retraite.

– Notre situation vous apparaît sous des couleurs trop sombres. Treize hommes de notre trempe sont capables de bien des choses, et, même si les Peaux-Rouges osent nous attaquer, ils emporteront de la lutte un souvenir cuisant.

– Je crains bien que vous ne vous trompiez. Ils sont furieux depuis l'histoire du train, et leur colère est encore accrue par les événements d'hier et par la capture de leur chef. Il est certain qu'ils sont partis à la recherche de leur avant-garde et qu'ils ont trouvé les cadavres parmi lesquels ils auront cherché en vain celui de Parranoh. Ce n'est pas pour capituler aussi facilement qu'ils ont parcouru une aussi longue distance.

– Tout cela est fort juste, mais ne justifie pas encore vos sombres pronostics. Je connais bien ces hommes ; ils sont lâches de nature et n'osent s'attaquer qu'aux plus faibles.

Il se tut pendant un long moment. Puis, d'une voix changée :

– Si nous avions atteint, hier, le Bee-Fork, je vous aurais montré une tombe qui renferme les deux êtres qui m'étaient les plus chers au monde. Ce sont des victimes des Peaux-Rouges, et, chaque fois que j'évoque leur fin atroce, je me sens avide de scalpes indiens. Plus d'un Peau-Rouge est tombé mort de son cheval, atteint par la balle du pistolet dont le plomb meurtrier frappa un jour le cœur de ma mère.

Il tira son arme de sa ceinture et me la montra.

– Vous êtes un excellent tireur, mais je suis sûr qu'avec cet engin vous ne viseriez pas juste, même à une quinzaine de pas. Il m'a fallu beaucoup d'exercices avant de me rendre maître de ce pistolet. Je sais manier de nombreuses armes, mais, lorsqu'il s'agit de faire couler du sang indien, je ne me sers que de celle-ci. La même arme qui a donné la mort à ma mère restera jusqu'au bout l'instrument de ma vengeance.

– C'est Winnetou qui vous a donné ce pistolet ?

– Oui, il vous en a parlé ?

– C'est tout ce qu'il m'a dit.

– Dans ce cas, je vous dirai le reste, bien que cette histoire ne réclame pas beaucoup de paroles.

Il s'assit près de moi, jeta un regard circulaire sur la vallée et commença :

– Mon père était garde général des forêts sur le vieux continent et vécut heureux avec sa femme et son fils jusqu'au jour où des troubles politiques l'obligèrent à s'exiler. La traversée

coûta la vie à sa femme, et, lorsqu'il débarqua sur cette terre étrangère, il saisit le premier travail qui s'offrit à lui et devint chasseur de l'Ouest, ayant confié son fils à une famille de la ville.

» Quelques années s'écoulèrent, pleines d'aventures et de dangers ; son nom commençait à être connu par les Blancs et redouté des ennemis. Ses pérégrinations de chasseur l'amenèrent un jour parmi les tribus des Assiniboins où il rencontra pour la première fois Winnetou venu des bords du Colorado pour se procurer des ingrédients sacrés pour le calumet de sa tribu. Tous deux étaient les hôtes du chef Tah-Scha-Tunga, dont ils devinrent les amis, et dans le wigwam duquel ils connurent Ribanna, sa fille. Ribanna était belle comme l'aurore et fraîche, comme la rose des montagnes. Aucune des filles de la tribu ne savait comme elle tanner les peaux, ni coudre les vestes de chasse, et, quand elle allait porter du bois pour le feu, sa silhouette élancée passait dans la plaine comme celle d'une reine, et la cascade de ses longs cheveux descendait jusqu'au sol. Elle était la favorite du grand Manitou, l'orgueil de la tribu, et les jeunes guerriers brûlaient de rapporter beaucoup de scalpes, afin de s'en faire gloire auprès d'elle.

» Mais aucun d'eux ne trouvait grâce à ses yeux, car Ribanna aimait un chasseur blanc. Pourtant cet homme était beaucoup plus âgé qu'elle et, auprès de lui, Winnetou semblait presque un enfant.

» Dans le cœur de l'homme blanc une profonde affection naissait. Il suivait la trace du pied léger de Ribanna, veillait sur elle et lui parlait comme à une fille de Visage-Pâle. Un soir Winnetou lui parla ainsi :

» – Mon ami blanc n'est pas comme les enfants de son peuple. Le mensonge habite la bouche de ses frères, mais lui n'a jamais dit que la vérité à son ami Winnetou.

» – Mon frère rouge possède le bras fort des guerriers et la sagesse inspire toujours ses paroles au conseil. Il n'est pas avide du sang des innocents et je lui ai voué mon amitié. Qu'il parle.

» – Mon frère blanc aime Ribanna, la fille de Tah-Scha-Tunga.

» – Oui, elle m'est plus chère que tous les troupeaux de la Prairie et tous les scalpes des hommes rouges.

» – Et il sera bon pour elle, ne lui adressera pas de parole dure, lui donnera son cœur et la protégera contre les orages de la vie ?

» – Je la porterai dans mes bras et la préserverai de la misère et du danger.

» – Winnetou connaît le nom et le langage des étoiles. Il voit sa propre étoile décliner et la nuit envelopper son cœur. Il aurait voulu emmener la rose des Assiniboins dans son wigwam, poser sa tête fatiguée sur sa poitrine quand il reviendrait des pistes de buffles et des villages des ennemis. Mais ses yeux brillent pour mon frère blanc et ses lèvres chuchotent le nom du Visage-Pâle. L'Apache quittera ce pays et son pied errera solitaire dans la prairie du Rio-Pecos. Sa main ne caressera jamais les cheveux d'une femme et la voix d'un fils ne sonnera jamais à ses oreilles. Toutefois il reviendra ici de temps en temps, au passage des élans, pour réjouir son cœur du bonheur de Ribanna, fille de Tah-Scha-Tunga.

» Il se détourna, disparut dans la nuit et, le lendemain matin, quitta le pays.

» Lorsqu'il revint vers le printemps, il revit Ribanna dont les yeux étincelants, plus éloquemment que des paroles, lui chantaient son bonheur. Il me prit dans ses bras, moi nouveau-né de quelques jours, posa un baiser sur ma bouche et me caressa doucement le front.

» – Winnetou te protégera comme l'arbre protège les oiseaux réfugiés dans son feuillage et les bêtes de la Prairie qui cherchent un abri sous ses branches quand les nuages inondent la terre. Jamais le souffle ne s'arrêtera dans sa poitrine, ni la vigueur dans ses bras quand il s'agira de défendre le fils de la rose des Assiniboins. Puisse la rosée matinale adoucir ton chemin et les rayons du soleil éclairer ta route pour la joie du frère blanc des Apaches !

» Les années passèrent et je grandis. En même temps, mon père sentait croître en lui son désir de revoir son premier-né. Un jour il ne put surmonter plus longtemps sa nostalgie et se dirigea vers l'est en m'emmenant avec lui. Un monde nouveau m'apparut dans le milieu de mon frère et je ne voulus plus me séparer de lui. Mon père repartit seul, me laissant dans la famille à qui il avait confié l'éducation de son aîné. Mais je ne tardai pas à regretter l'Ouest et, lors de la visite suivante de mon père, je le priai de me ramener avec lui.

» Arrivés dans notre village, nous le trouvâmes dévasté par le feu et désert. Après de longues recherches, nous découvrîmes un wampum[13] que Tah-Scha-Tunga avait laissé pour nous mettre au courant des événements.

» Tin Finnetey, un chasseur blanc, était venu à plusieurs reprises dans notre village et avait demandé la rose des Assiniboins pour squaw. Mais les Assiniboins n'étaient pas bien disposés à son égard, car c'était un voleur qui s'était emparé à plusieurs reprises de leurs fourrures. On l'avait éconduit et il était parti en jurant de se venger. Il avait appris de mon père que Ribanna était sa femme, et était parti alors dans la tribu des Pieds-Noirs pour les exhorter à organiser une expédition contre les Assiniboins.

---

[13] Large ceinture dotée de perles ou coquillages, utilisée par les Indiens comme objet rituel ou religieux (Note ELG).

» Ils s'étaient laissé persuader et avaient attaqué notre village pendant l'absence des guerriers. Ils avaient brûlé et pillé tous les campements, égorgé les vieillards et les enfants et emmené en esclavage les jeunes femmes et les jeunes filles. Lorsque les guerriers étaient revenus et avaient constaté la dévastation, ils s'étaient élancés à la poursuite des pillards. Comme quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis l'attaque, ils espéraient rattraper les ravisseurs.

» Je ne m'étendrai pas sur les événements qui suivirent. Nous nous jetâmes à leur suite et, chemin faisant, nous rencontrâmes Winnetou qui venait de franchir les montagnes pour rendre visite à ses amis. Dès que mon père l'eût mis au courant de la situation, le jeune Apache fit faire demi-tour à son cheval, et, de ma vie, je n'oublierai l'expression du visage de ces deux hommes qui, mus par le même sentiment, s'élancèrent à la poursuite des bandits.

» Nous les rencontrâmes au Bee-Fork. L'attaque était décidée pour la nuit. Quant à moi, j'étais chargé de la surveillance des chevaux. Mais je ne pus me résigner à rester à l'écart et, une fois le combat commencé, je me glissai entre les arbres et m'approchai du lieu du combat. Ce fut une nuit terrible. L'ennemi était beaucoup plus fort que nous, et les cris de guerre ne cessèrent qu'au lever du soleil.

» Je vis les corps pêle-mêle, j'entendis les gémissements des moribonds, je priai Dieu, caché dans l'herbe, puis je revins à mon poste. Je n'y trouvai plus les autres sentinelles. Une peur indicible s'empara alors de moi et, quand les cris de triomphe de nos ennemis parvinrent à mes oreilles, je compris que nous étions vaincus.

» Je me cachai et ne sortis que le soir pour m'aventurer sur le champ de bataille. Un silence de mort régnait tout autour et le clair de lune baignait les cadavres qui jonchaient le sol. En proie à une émotion sans borne, j'errai parmi les corps et, soudain, mon regard tomba sur ma mère. Elle avait été atteinte à la poi-

trine, et ses bras serraient convulsivement ma petite sœur dont la tête avait été fendue d'un coup de couteau. Ce spectacle me fit perdre connaissance et je m'évanouis près du cadavre de ma mère.

» Je ne sais combien de temps je restai ainsi. Je revins à moi au bruit de pas qui s'approchaient. Je me dressai sur mes pieds et aperçus mon père et Winnetou, les vêtements en lambeaux et le corps couvert de blessures. Ils avaient été ligotés par l'ennemi, mais avaient réussi à se libérer et à prendre la fuite. »

Harry respirait péniblement et son regard fixait un point vague dans l'espace.

– Winnetou jura de venger la mort de ma mère et de retrouver Tin Finnetey, son meurtrier.

– C'était donc lui qui l'avait tuée ?

– Oui. Au début du combat, quand il avait semblé que les Pieds-Noirs surpris allaient succomber, il avait tiré sur sa captive. Winnetou le vit, se rua sur lui, lui arracha son arme et l'aurait tué s'il n'avait pas été attaqué lui-même par plusieurs autres ennemis et fait prisonnier. Pour le tourner en dérision, on lui avait laissé le pistolet déchargé entre les mains. Winnetou me l'offrit ensuite et je ne m'en sépare jamais, ni sur la chaussée des grandes villes, ni sur l'herbe de la Prairie.

Soudain un sifflet retentit.

– C'est mon père qui rassemble les hommes. Sans doute va-t-il décider du sort du prisonnier.

Je me levai et saisis la main du jeune homme.

– J'ai une prière à vous adresser, Harry. Laissez aux autres le soin de prendre une décision.

– Vous me demandez une chose impossible. Depuis bien des années, je ne vis que dans l'attente de cet instant ; mille fois

je me suis imaginé cette heure décisive, le but de ma vie, le prix de toutes mes souffrances et de toutes les privations que je me suis imposées. Et, maintenant que je suis sur le point de réaliser mon vœu, vous me demandez d'y renoncer. Non, jamais !

– Votre désir sera réalisé même sans vous. L'homme doit poursuivre des buts plus nobles, et son cœur doit connaître des joies plus pures que celles que peut procurer un désir de vengeance assouvi.

– Vous êtes libre d'avoir votre opinion, mais permettez-moi de garder la mienne.

– Ainsi vous refusez de vous rendre à ma prière ?

– Cela est au-dessus de mes forces. Descendons.

J'étais saisi par la maturité d'esprit dont faisait preuve ce garçon et par la ténacité qu'il mettait à poursuivre son œuvre de vengeance. Je le suivis lentement, repassant notre conversation dans ma mémoire. J'allai d'abord voir mon brave Swallow, à qui j'avais l'habitude de rendre visite chaque matin. Puis je rejoignis le groupe qui entourait le tronc d'arbre auquel Parranoh avait été attaché. On discutait sur la peine à appliquer au misérable.

– Il faut le supprimer, si je ne m'abuse, tonnait Sam Hawkens, mais j'épargnerai à ma Liddy cette basse besogne.

– Oui, admit Dick Stone, il faut qu'il meure. Je serais heureux de pouvoir le pendre moi-même à une branche d'arbre, car il n'a rien mérité de meilleur. Qu'en, pensez-vous ?

– Notre camp ne doit pas être souillé du sang de cette canaille, fit Old Firehand. C'est là-bas, au Bee-Fork, qu'il a assassiné les miens, c'est là qu'il expiera son forfait.

– Simplifiez les choses, dis-je en me mêlant à la conversation. Cette expédition jusqu'au Bee-Fork nous exposerait inutilement au danger. Certes, nous ne craignons pas les Peaux-

Rouges, mais il est prudent de les éviter. Cet homme ne mérite pas que nous risquions notre vie pour lui.

– Restez donc ici en sécurité, dit Harry en haussant les épaules. Pour ma part, je tiens à châtier cet homme à l'endroit même de son crime. Je le dois à celles qui reposent là-bas au fond de leur tombe ; la vengeance ne serait pas complète autrement.

Je me détournai sans répondre.

Le prisonnier se tenait droit contre le tronc de l'arbre. En dépit des douleurs que devaient lui causer ses liens fortement serrés, et bien qu'il assistât à ce conseil qui décidait de son sort, aucun trait de son visage, ravagé par l'âge et les passions, ne bougeait.

Après de longs conciliabules auxquels je m'abstins de prendre part, le cercle se disloqua et les chasseurs s'apprêtèrent à partir.

La volonté du jeune homme avait triomphé et j'en conçus quelques inquiétudes. Old Firehand s'approcha de moi et posa sa main sur mon épaule.

– Laissez les événements suivre leur cours normal, sir. N'essayez pas de leur imposer la marque de votre civilisation.

– Je ne me permettrais pas de juger votre façon d'agir. Tout crime réclame un châtiment. Cependant ne m'en veuillez pas si je me désintéresse de son exécution. Vous partez pour le Bee-Fork ?

– Oui, et puisque vous préférez rester je serai heureux de savoir ici au camp quelqu'un à qui je puisse me fier complètement.

– Je veillerai au bon ordre de votre forteresse. Quand comptez-vous être de retour ?

– Je ne puis vous le dire avec certitude. Cela dépendra de bien des choses. Au revoir donc et ayez bien l'œil sur tout.

Il alla rejoindre le groupe qui devait partir avec lui, en emmenant le prisonnier. On détacha ce dernier de l'arbre, et, lorsque Winnetou, qui était parti pour s'assurer que le passage était libre, revint en annonçant qu'il n'avait découvert rien de suspect, on bâillonna Tin Finnetey et tout le monde se dirigea vers la sortie.

– Mon frère blanc reste ici ? demanda l'Apache avant de suivre les autres.

– Le chef des Apaches connaît mes idées. Mes paroles seraient superflues.

– Mon frère est prudent comme le pied qui entre dans l'eau habitée par les crocodiles. Mais Winnetou doit accompagner le fils de Ribanna qui mourut de la main de l'Atabaska.

Il s'éloigna. Je savais qu'il partageait mes idées et que seule sa sollicitude pour les autres et en particulier pour Harry l'avait incité à les suivre.

Quelques chasseurs restaient au camp, parmi lesquels Dick Stone. Je les réunis pour leur annoncer mon intention d'aller inspecter les broussailles voisines.

– C'est inutile, observa Stone, la sentinelle est à son poste et le chef Apache a fait lui-même une ronde. Restez plutôt ici, vous ne manquerez pas d'occupation.

– Que voulez-vous dire par là ?

– Eh bien ! je veux dire que les Peaux-Rouges ont des yeux et des oreilles et qu'ils s'apercevront bien qu'il y a du butin à faire par ici.

– Vous avez raison, dis-je. C'est pourquoi je tiens absolument à faire une reconnaissance dans les environs. Je vous con-

fie pendant ce temps la garde du camp. Je ne vais pas tarder à revenir.

Je pris mon fusil et partis. La sentinelle postée à l'entrée m'assura que tout était tranquille, mais l'expérience m'avait appris à ne croire que mes propres yeux, et je pénétrai dans le fourré pour voir s'il n'y avait pas trace d'Indiens à proximité. Après de minutieuses recherches, je découvris quelques branches fraîchement cassées et la trace d'un homme qui avait dû ramper dans l'herbe. Il avait essayé de faire disparaître sa piste. J'en conclus que l'ennemi était résolu à libérer Parranoh et je décidai de mettre immédiatement en garde Old Firehand. Après avoir fait part à la sentinelle de ma découverte, je suivis la trace des chasseurs le long du fleuve.

À l'endroit où nous avions tué la veille les deux Ponkas, je découvris la piste d'un grand nombre de Peaux-Rouges. Je continuai mon chemin précautionneusement et je ne tardai pas à apercevoir une autre piste, celle de Old Firehand et de ses compagnons. Je la suivis aussi rapidement que possible.

À un kilomètre de là, la piste s'éloignait du fleuve et conduisait à une clairière. Avant même d'avoir quitté l'ombre des arbres, j'aperçus les chasseurs en conversation autour du prisonnier ligoté.

Mais, en même temps que mes amis, j'aperçus à quelques mètres de moi un groupe d'Indiens en train de les guetter. Je réalisai immédiatement la situation : le gros des Rouges était en train de cerner la clairière pour prendre les chasseurs par surprise, les tuer ou les pousser dans le fleuve.

Il n'y avait pas un instant à perdre. Je saisis mon fusil Henry et je fis feu. Des cris de stupeur s'élevèrent parmi les chasseurs en même temps que parmi les Indiens. L'instant d'après, le cri de guerre des Ponkas retentit, une nuée de flèches s'abattit sur la clairière et les Indiens se ruèrent à l'attaque. Une mêlée épouvantable commença.

Je me jetai parmi les combattants juste à temps pour abattre un Ponka qui menaçait Harry. Les chasseurs se défendaient avec âpreté, mais, comme leurs adversaires étaient trois ou quatre fois plus nombreux, l'issue de la bataille ne pouvait guère faire de doute.

Plusieurs Indiens s'étaient précipités pour libérer Parranoh et ils y parvinrent malgré la résistance farouche de Old Firehand et de Winnetou. Après avoir dégourdi ses membres ankylosés, le « Chef-Blanc » se saisit d'un tomahawk et se précipita sur Winnetou en hurlant :

– Viens ici, chien, tu paieras cher mon scalpe.

L'Apache, quoique blessé et attaqué de toutes parts, accepta la bataille. Quant à Old Firehand, entouré d'une dizaine de Peaux-Rouges, il luttait désespérément. Mais je ne pouvais penser à me porter à son secours.

Ayant compris que la bataille continuée dans ces conditions ne pourrait se terminer que par un massacre complet, je pris Harry dans mes bras et criai :

– Au fleuve ! mes amis.

Quelques secondes plus tard, je plongeais déjà dans l'eau.

Malgré les hurlements des Peaux-Rouges, mon appel avait été entendu et tous ceux qui le pouvaient encore me suivirent. Le fleuve était profond sans doute, mais assez étroit, de sorte que quelques brassées suffisaient pour le traverser. Évidemment nous n'étions pas encore en sécurité. Je pensais poursuivre ma route en ligne droite, traverser la langue de terre qui s'étendait devant moi, puis franchir à la nage l'autre bras du fleuve. Mais, au moment même où j'allais faire part de mon projet à Harry, j'aperçus Sam Hawkens, sa veste toute ruisselante d'eau, qui, après avoir jeté un coup d'œil malin sur l'autre rive où se tenaient nos poursuivants, s'élançait en amont dans le fourré qui longeait le fleuve.

Je décidai de le suivre, ayant compris que son projet d'évasion était meilleur que le mien.

– Il faut absolument que je revienne pour aider mon père, dit Harry d'une voix angoissée.

– Non, venez, lui dis-je en l'entraînant à ma suite. Si notre secours avait pu lui être utile, je n'aurais pas manqué de me porter immédiatement à son aide. Mais ou bien, ce que j'espère, il se débrouillera tout seul, ou bien nous ne pourrions en rien lui être utiles.

Du fourré où nous étions cachés, nous pûmes voir, à notre grande joie, que nos poursuivants, après avoir traversé l'eau, s'élançaient tout droit sur la langue de terre, cependant que nous remontions tranquillement le fleuve. Celui-ci fit bientôt un tournant ; nous en profitâmes pour repasser sur l'autre rive.

Sam Hawkens, qui nous conduisait, fit preuve d'une grande prudence. Tout à coup, il nous fit signe de nous arrêter.

– Voyez-vous des fusils un peu plus bas ? me dit-il.

– Ce sont les Indiens qui les ont posés là avant de se précipiter dans le fleuve, dit Harry.

– Hihihihihi ! Ce sont de vrais imbéciles, si je ne m'abuse. Eh bien ! je vais leur jouer un tel tour qu'ils ne seront pas près de m'oublier.

– Attention, ne faites pas de bêtises, lui dis-je.

– Ah ! non, ce n'est pas une bêtise, c'est au contraire une idée de génie.

Il fit un bond de kangourou et gagna l'endroit où les fusils avaient été déposés. Puis il les entassa sur son bras. Personne ne vint le troubler pendant ce petit travail, car les poursuivants étaient loin de se douter de notre retour sur le champ de bataille. Après avoir ainsi ramassé tous les fusils, le vieux Haw-

kens jeta un regard de regret sur son butin, puis, pris d'une décision soudaine, il le précipita dans l'eau.

– Et maintenant, mon cher ami, me dit-il d'un ton triomphant, brûlons la politesse à nos amis Ponkas, car l'endroit n'est pas hospitalier, si je ne m'abuse.

Nous décidâmes aussitôt de rentrer le plus rapidement possible dans notre repaire, car les espions indiens pouvaient en avoir découvert l'entrée et dès lors nous avions tout lieu de croire que les autres ne tarderaient pas à venir l'attaquer. Mais, au préalable, je coupai soigneusement les cordes des arcs qui se trouvaient près des fusils pour les rendre inutilisables, au moins momentanément.

Nous fîmes au pas de course une partie du chemin. Tout à coup nous entendîmes des coups de feu venant de la direction de la vallée.

– En avant, mes amis ! nous cria Hawkens. Et il redoubla de vitesse.

Harry ne répondit pas un mot. Il poursuivait sa course d'un air angoissé. Tout s'était passé comme je le lui avais prédit. Je me gardais de lui faire le moindre reproche, mais je voyais que cette pensée le tourmentait.

Les coups de feu se multiplièrent. Aucun doute : les chasseurs restés au camp luttaient contre les Indiens. Il fallait leur porter secours. Malgré l'épaisseur du fourré, nous parvînmes en peu de temps à proximité de la forteresse. Selon mes calculs, les Indiens avaient dû se cacher à la lisière de la forêt et, de là, partir à l'assaut de la forteresse. Il fallait donc les attaquer par derrière pour que notre secours fût efficace.

Tout à coup, j'entendis un bruit suspect dans le fourré. Je fis signe à mes compagnons de s'arrêter et nous nous dissimulâmes derrière un buisson. Quelle ne fut pas notre joie en aper-

cevant Old Firehand suivi de Winnetou et de deux autres chasseurs. Je vis la joie illuminer le visage de Harry.

– Avez-vous entendu les coups de feu ? demanda Old Firehand.

– Je pense bien.

– Alors ne perdons pas un moment. Certes, l'entrée de la forteresse est si étroite qu'un seul homme suffit pour la défendre, mais il peut y avoir des surprises.

– Il n'y a pas eu de surprises, si je ne m'abuse, dit Sam. Les Peaux-Rouges ont découvert notre joli nid, et maintenant ils sont postés devant l'entrée et attendent les événements. C'est notre sentinelle, Bill Bulcher, qui leur a sans doute envoyé quelques grains de plomb en souvenir.

– C'est fort possible, en tout cas il faut faire vite. D'ailleurs, comme nous sommes poursuivis, nous aurons bientôt affaire à un nombre d'Indiens deux fois aussi grand.

– Et que deviendront ceux de nos chasseurs qui ont réussi à s'enfuir ?

– Évidemment, il faudra voir si nous pouvons en faire entrer avec nous quelques-uns.

– Mes frères blancs resteront ici et Winnetou ira en reconnaissance pour épier les Ponkas.

Il partit et nous décidâmes d'attendre son retour au même endroit.

Quelques minutes plus tard, nous fûmes rejoints par deux de nos chasseurs qui avaient été guidés par le bruit de la fusillade. Sans doute chacun de nous gardait des traces de la bataille, mais nous étions d'excellente humeur, ayant bon espoir d'en sortir sans trop de mal.

Nous étions neuf ; c'était suffisant pour réussir, à condition de suivre un plan intelligent.

Winnetou resta absent assez longtemps. Lorsqu'il revint, nous aperçûmes un scalpe tout frais à sa ceinture. Il venait sans doute de tuer un Indien. Il ne nous était plus possible de demeurer à cet endroit, car les ennemis ne tarderaient pas à être alertés par le cadavre de leur guerrier.

Old Firehand nous conseilla de nous poster sur une assez longue distance et d'attaquer l'ennemi à coups de fusil, par surprise. Nous procédâmes d'abord à la révision de nos armes qui avaient souffert de leur passage dans l'eau, puis nous nous déployâmes sur toute la longueur du fourré. Quelques minutes plus tard, les neuf fusils retentirent. Comme chacun de nous avait visé juste, neuf Indiens s'écroulèrent, et les autres poussèrent des cris de terreur.

Le plan de Old Firehand s'avérait excellent, car, étant donnée la longueur de la ligne ainsi occupée par nous, les Ponkas crurent que nous étions très nombreux. Ils s'enfuirent donc en désordre. Cependant, à notre grand regret, ils ne se dirigèrent pas vers la vallée où ils auraient été une excellente cible, mais coupèrent la ligne que nous formions en abandonnant leurs blessés. Il ne nous restait plus qu'à aller au-devant de la sentinelle de la forteresse. En effet, au signal de notre arrivée, Dick Stone et Bill Bulcher accoururent et nous assaillirent de questions.

Nous étions en train de leur expliquer ce qui s'était passé quand, tout à coup, nous entendîmes un fracas épouvantable, pareil à celui d'un troupeau de buffles lancé au galop. Nous nous postâmes rapidement derrière un buisson et nous attendîmes les événements le fusil à la main. Quelle ne fut pas notre stupéfaction, lorsque nous vîmes arriver un troupeau de chevaux sellés et harnachés, conduit par un chasseur rendu à peu près méconnaissable par le sang qui coulait d'une blessure qu'il portait au front. Ses vêtements étaient en lambeaux, et on voyait à son

aspect que la traite qu'il venait de fournir avait dû être rude. Tout à coup Sam Hawkens s'écria :

– Que je sois écorché si ce n'est pas Will Parker. On aura tout vu !

Le cavalier manifesta une visible satisfaction en nous apercevant et s'écria :

– C'est lui-même en chair et en os. Je suis bien aise de vous retrouver ici, car je ne savais vraiment pas où vous vous étiez fourrés après votre retraite si héroïque devant les Indiens. Il est vrai que moi non plus je n'avais aucune envie d'être scalpé et que j'ai pris également la poudre d'escampette.

– Tout cela est très bien, dit Old Firehand, mais où diable avez-vous déniché ces chevaux ?

– J'ai pensé que les Peaux-Rouges chercheraient Will Parker partout sauf dans leur propre campement. Alors j'ai décidé de m'y rendre. Tous les oiseaux rouges étaient envolés sauf deux, qui s'occupaient des chevaux. Nous avons réglé notre affaire avec beaucoup de politesse de part et d'autre. Ils ont mordu très complaisamment la poussière et, pour ma part, j'ai reçu quelques horions dont je conserverai sans doute la trace pendant plusieurs semaines. Enfin, mon travail fini, j'ai pensé que je ferais une amusante surprise à mes amis Ponkas en leur enlevant leurs chevaux. J'ai chassé les haridelles dans la Prairie et j'ai amené avec moi les plus beaux chevaux.

– Décidément, ce n'est pas mal, jeune homme, dit Sam. Pour une fois vous avez réussi à vous tirer d'affaire sans moi.

– Regardez un peu ce cheval bai, quelle bête magnifique ! dit Old Firehand. S'il me fallait choisir entre Swallow et celui-là, je serais bien embarrassé.

– Winnetou parle à l'âme du cheval et entend les battements de son cœur. Il choisirait Swallow, dit l'Apache.

Tout à coup une flèche siffla dans l'air et effleura le bras de Sam Hawkens. Cependant la veste de celui-ci était à tel point épaisse et durcie que la flèche glissa sans faire le moindre mal au chasseur. Au même moment, le cri de guerre des Indiens retentit dans le fourré. Mais, malgré le vacarme épouvantable, aucun guerrier n'apparut. Sam Hawkens ramassa la flèche, l'examina longuement et dit :

– Quel enfantillage ! Ces braves Peaux-Rouges pensent pouvoir blesser Sam avec une telle baguette. Il y a trente ans que je porte cette veste et elle est maintenant plus invulnérable qu'une cuirasse.

Je ne pus entendre la fin de l'hymne qu'il entonnait à la gloire de sa veste, car nous dûmes nous déployer en position de combat pour attendre l'attaque des Peaux-Rouges. En vain d'ailleurs, les Ponkas avaient sans doute décidé d'attendre des renforts avant de s'engager définitivement dans la bataille, et leur cri de guerre n'avait d'autre but que de nous épouvanter.

Cet incident nous incita cependant à regagner l'intérieur de la forteresse, afin d'être à l'abri de toute surprise.

Quelques minutes plus tard, nous nous retrouvions tous autour du feu pour tenir conseil. Les chasseurs de Old Firehand étaient d'excellente humeur. Nous nous étions tirés de cette méchante affaire sans trop de dommages, et notre forteresse semblait pouvoir résister à toute attaque des Ponkas. D'autre part, nous avions suffisamment de vivres et de munitions pour attendre ainsi, s'il le fallait, de longues semaines.

Tous les chasseurs étaient de cet avis, y compris Old Firehand. Seul Winnetou semblait soucieux.

– Le regard de mon frère rouge est sombre, et son front est ridé par le souci. Veut-il me dire ce qui le tourmente ? lui demandai-je en l'entraînant un peu à l'écart.

– Le chef des Apaches voit la mort entrer par la porte et la destruction descendre du haut des rochers. Le feu des fusils illuminera la vallée et le fleuve sera rouge de sang des blessés. La sagesse a quitté l'âme des Visages-Pâles qui se montrent pleins de confiance, mais Winnetou sait que Parranoh viendra pour se venger de ses défaites. Le chef des Apaches l'attend le couteau à la main, et il chantera l'hymne de la mort sur le cadavre de son ennemi.

– Mais comment les Ponkas pourraient-ils entrer dans la vallée ?

– Mon frère blanc ne croit pas lui-même ce qu'il dit. Un seul fusil pourra-t-il arrêter toute l'armée des Peaux-Rouges ?

Il avait raison. Sans doute l'accès de la vallée était-il facile à protéger contre quelques dizaines de Ponkas, mais la chose était infiniment plus difficile contre les guerriers de toute une tribu. Sans doute l'entrée n'était-elle accessible qu'à un seul homme à la fois, et le fusil de la sentinelle en aurait-il raison, mais ceux qui suivraient derrière finiraient à leur tour par maîtriser la sentinelle.

J'en parlai à Old Firehand, mais il me répondit :

– Peu importe qu'ils pénètrent dans la vallée. Nous les descendrons un à un quand ils déboucheront.

Cela semblait très logique et pourtant ne me rassura guère.

La nuit tomba et nous décidâmes de redoubler de vigilance. Moi-même je n'avais aucune envie de me coucher et passai le temps en rondes dans le campement.

Mon cheval se promenait librement dans la gorge, broutant l'herbe et s'avançant jusqu'aux parois rocheuses. J'allai auprès de lui, et, tout à coup, j'entendis un caillou qui roulait d'en haut.

J'attendis en retenant mon haleine. Swallow donnait des signes d'inquiétude. Je conclus que l'ennemi avait escaladé les

rochers et qu'un des Ponkas avait lancé un caillou pour voir si le choc nous alerterait.

J'avais deviné juste, car, quelques minutes plus tard, j'aperçus des silhouettes sombres descendre prudemment le long des rochers extrêmement escarpés. C'était un exploit très périlleux et, pour le risquer, il fallait une connaissance parfaite de l'endroit. Si j'avais eu sous la main mon fusil Henry, j'aurais pu facilement descendre le guide sans lequel les autres n'auraient pas pu avancer d'un pas, mais je ne pouvais que maudire l'imprudence qui m'avait fait errer ainsi avec un simple pistolet impropre à un tir à longue distance.

Sans doute, si j'avais tiré un coup de revolver, j'aurais jeté l'alarme parmi mes camarades, mais le temps qu'ils auraient mis à venir de l'endroit où ils se trouvaient aurait suffi aux Ponkas pour prendre pied dans la gorge. C'est pourquoi je décidai de me dissimuler derrière un rocher, de tirer sur leur guide par surprise dès qu'il arriverait à ma portée et de semer ainsi la panique parmi les autres. De plus, la position excellente dans laquelle je me trouvais me donnait la possibilité de descendre un à un tous les Peaux-Rouges à mesure qu'ils s'approcheraient du sol, d'autant plus qu'ils ne pouvaient avancer que très lentement.

Au même instant, j'entendis le cri de guerre des Ponkas venant du côté de l'entrée de la vallée. Leur tactique était excellente : ils faisaient porter tout notre effort sur l'entrée, cependant que leurs meilleurs guerriers descendaient en silence le long des rochers.

J'en étais là de mes réflexions, lorsque soudain un malheur inattendu m'arriva. Un gros bloc de pierre, qui s'était sans doute détaché sous le pied des Indiens, me tomba sur la tête. Je perdis connaissance. J'eus encore la chance de ne pas être atteint sérieusement, mais les quelques minutes pendant lesquelles je restai évanoui avaient suffi aux Indiens pour, sans le savoir, déjouer mon plan. Lorsque j'ouvris les yeux, ils ne se trouvaient

plus qu'à quelques mètres au-dessus de moi. Bien qu'encore étourdi, je tirai un coup de feu dans leur direction, sautai en selle et m'élançai au galop vers le feu.

– Nous sommes attaqués par derrière ! criai-je à mes amis, gagnons vite les cellules creusées dans le roc !

C'était le seul moyen qui nous restait de résister à un ennemi vingt fois plus nombreux. Malheureusement il était trop tard, car les Peaux-Rouges avaient déjà commencé l'attaque.

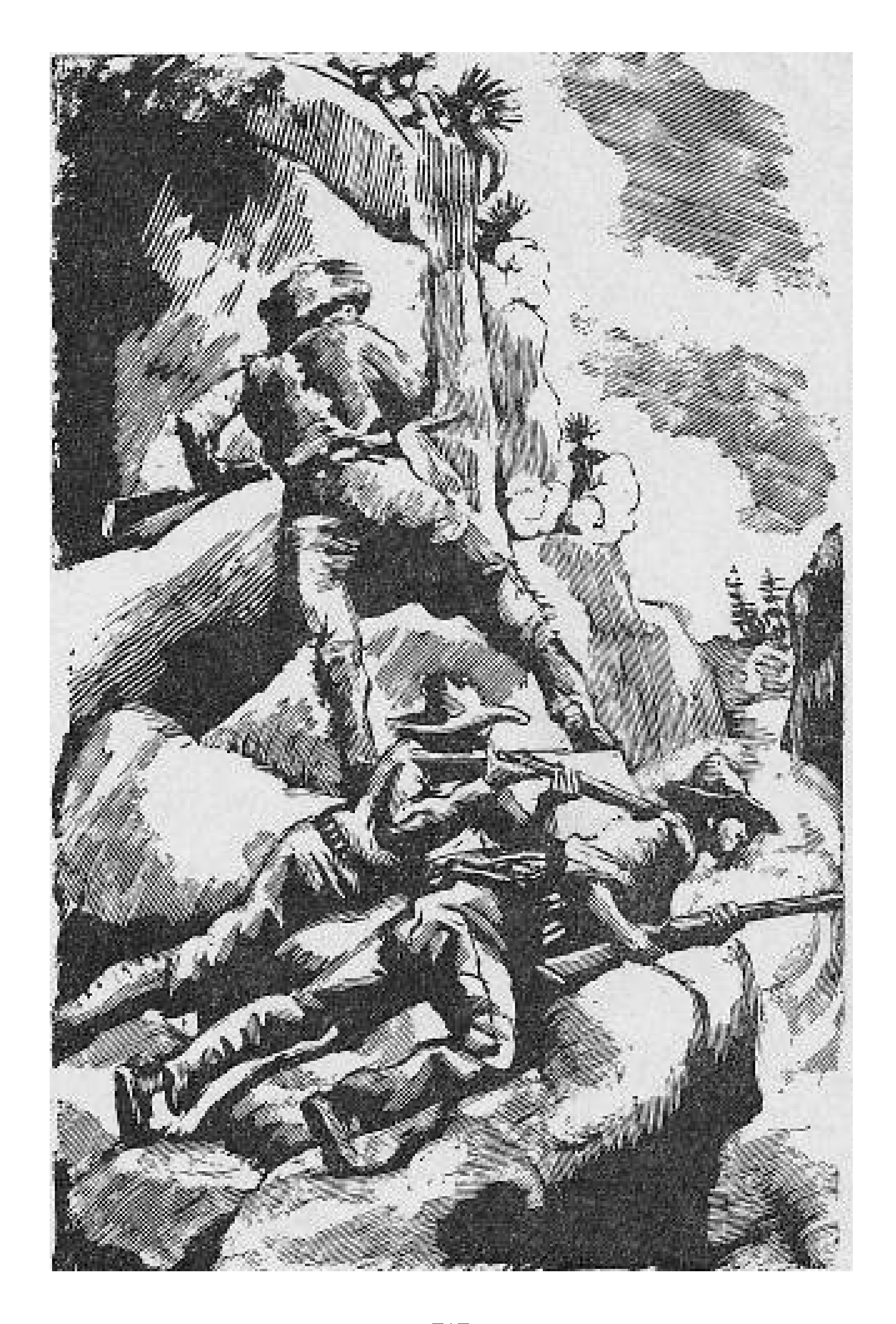
J'aurais eu peut-être encore le temps de me mettre à l'abri, mais, voyant que Harry, Parker et Old Firehand allaient être cernés, je me portai à leur secours. Avec mon tomahawk, je réussis à refouler légèrement les assaillants.

Sam était le seul d'entre nous à avoir pu rejoindre sa cellule. De son abri il tirait sans arrêt et sans jamais rater son but. Nous dûmes nous replier vers l'endroit où il se trouvait, et le vieux renard de la savane en profita pour attirer Harry dans son trou. Désormais ils étaient deux à diriger le tir.

Quant à nous autres, nous luttions désespérément contre les Ponkas qui nous apparaissaient en groupes fantomatiques à la faible clarté du feu presque éteint. L'issue de la bataille ne pouvait faire aucun doute, mais nous combattions avec le courage du désespoir. Je brandissais mon tomahawk et causais, sans doute, de terribles ravages dans les rangs des Ponkas, car j'entendis des cris d'admiration partir du repaire de Sam.

– Très bien, mon ami, très bien ! Vous pourrez faire avec Sam Hawkens du beau travail à l'avenir, si cette satanée nuit les Ponkas n'interrompent pas notre florissante carrière. En tout cas, j'ai décidé de vendre ma peau aussi cher que possible.

La bataille faisait rage autour de nous. Malgré les blessures qu'il avait reçues quelques heures auparavant, Will Parker fracassait des têtes indiennes avec la crosse de son fusil.



– Eh ! Sam ! cria-t-il à son ami. Sors un peu de ton nid de vautour si tu veux voir ce que c'est que de se battre. Et c'est toi qui m'as traité de greenhorn. Ah ! ah ! le greenhorn est en train de te donner quelques leçons de courage.

À quelques pas de moi, adossé à un roc, Old Firehand combattait avec un courage admirable. Il portait déjà de nombreuses blessures qui l'inondaient de sang, mais son couteau et son tomahawk ne connaissaient pas de répit. Il semait la terreur parmi les Ponkas qui reculaient devant ce colosse.

Tout à coup les rangs des Indiens s'ouvrirent et Parranoh apparut. Après avoir reconnu Old Firehand, il s'écria :

– Enfin, je te tiens, pense à Ribanna et meurs !

Il fit mine de foncer sur lui. Au même instant, je le saisis par les épaules et m'apprêtai à lui porter un coup mortel, mais au dernier moment il fit un bond en arrière, et mon tomahawk ne fendit que l'air.

– Toi aussi, hurla-t-il, il faut que je t'aie vivant !

Et avant que j'aie pu rebrandir mon tomahawk, il était hors de ma portée, son pistolet à la main.

Un coup de feu retentit. Old Firehand battit l'air de ses bras, fit un bond énorme en avant et s'écroula sans faire entendre un son. J'eus la sensation d'avoir été moi-même atteint par cette balle. D'un coup je terrassai l'Indien qui venait de s'attaquer à moi et je me précipitais vers Parranoh, lorsque j'aperçus une silhouette sombre se faufiler parmi les combattants dans notre direction.

– Où est donc le rebut des Atabaskas ? Winnetou le chef des Apaches est là pour venger la mort de son frère blanc.

– Toi, chien de Pimo ! Que le diable t'emporte !

Ce fut tout ce que j'entendis. J'étais tellement ému par ce qui venait de se passer que je ne songeais même pas à me défendre. Je sentis un nœud se resserrer autour de mon cou et, l'instant d'après, un coup formidable assené sur ma tête me fit perdre connaissance...

Lorsque je revins à moi, l'obscurité régnait tout autour, et je m'efforçai en vain de me rappeler les circonstances dans lesquelles j'étais parvenu à cet endroit plongé dans les ténèbres. Je sentais à la tête une douleur lancinante, et cela me fit souvenir du coup que j'avais reçu. Les détails des derniers événements se précisèrent alors dans mon esprit. À la douleur qui torturait ma tête s'ajoutait encore celle occasionnée par les blessures provenant des liens dont on m'avait ligoté les mains et les pieds avec une cruauté raffinée, de sorte qu'ils s'enfonçaient profondément dans ma chair.

Soudain j'entendis tout près de moi un bruit pareil à un toussotement humain.

– Est-ce qu'il y a quelqu'un par ici ?

– Je pense ! Sam Hawkens est bien quelqu'un, si je ne m'abuse.

– C'est vous, Sam ? Pour l'amour de Dieu, où sommes-nous ?

– Bien à l'abri, en tout cas. Ils nous ont fourrés dans la cachette à peaux, mais, quant aux peaux, ils n'en auront pas, je suis tranquille.

– Et comment vont les autres ?

– Pas mal du tout. Old Firehand est parti pour le grand voyage en compagnie de Dick Stone et de Will Parker. Celui-ci était un véritable greenhorn, ma foi, hihihi, un greenhorn comme il n'y en a pas beaucoup... Bill Bucher les a suivis, Harry Worner aussi, bref tous sont partis. Vous êtes le seul à rester ici

avec l'Apache. Le jeune monsieur est encore à moitié dans ce monde, et Sam Hawkens lui non plus n'est pas encore tout à fait là-bas, si je ne m'abuse, hihihi !

– Êtes-vous tout à fait sûr que Harry soit encore en vie, Sam ? demandai-je avec impatience.

– Vous vous imaginez peut-être que le vieux chasseur de scalpes que je suis ne sait plus ce qu'il dit. Ils l'ont mis dans un trou à côté avec votre ami rouge. J'aurais bien voulu leur rendre visite, mais on ne m'a pas accordé d'audience, si je ne m'abuse.

– Et comment va Winnetou ?

– Il a la peau tellement trouée que c'est une véritable passoire. S'il s'en tire, il ne sera pas beau à voir.

– Mais comment a-t-il pu tomber vivant entre leurs mains ?

– Soyez tranquille, il s'est débattu comme un diable dans un bénitier. Mais rien n'y a fait. Entre nous soit dit, j'aurais une grande envie de sortir faire un tour.

– Vous vous contenterez de votre envie, puisque ce n'est pas possible.

– Pas possible ! On croirait entendre Will Parker. Mais ces Peaux-Rouges sont de très braves gens. Ils m'ont tout confisqué, mon pistolet, ma pipe, à propos de pipe j'aurais bien voulu être là pendant qu'ils la sentaient, car elle dégage un de ces parfums... Mais c'est justement ça qui leur plaît. Et c'en est fait aussi de ma pauvre Liddy. Et puis mon chapeau avec mon scalpe ! Dire qu'il m'a coûté trois paquets de peaux de castor ! Je vous l'ai déjà dit, si je ne m'abuse... Mais ils ont laissé à Sam Hawkens son couteau. Le vieil ours l'avait bien caché dans sa manche.

– Vous avez encore votre couteau ? Mais comment arriver à le sortir ?

– C’est ce que je me demande. Il faudrait que vous me donniez un coup de main.

– J’arrive. On verra ce qu’on pourra faire.

Je commençais à me rouler dans sa direction, car c’était le seul mouvement dont je fusse capable, lorsque la portière s’écarta, et Parranoh, encadré de quelques Indiens, pénétra dans notre réduit. Il portait un tison enflammé qui nous éclaira. Je ne me donnai pas la peine de simuler la torpeur, mais je ne daignais pas lui accorder un seul regard.

– Enfin, te voilà pris ! grommela-t-il. J’ai une petite dette à régler avec toi. Reconnais-tu ça ?

Il brandit un scalpe devant mes yeux. C’était celui que Winnetou lui avait pris. Il savait donc que c’était moi qui lui avais donné le coup de couteau pour l’immobiliser. Ce n’était pas l’Apache qui le lui avait dit, j’en étais persuadé. Winnetou avait certainement opposé à toutes ses questions un silence hautain. Sans doute Finnetey m’avait-il aperçu à la lumière du feu, ou encore, au moment de notre corps à corps, son regard était peut-être tombé sur mon visage. Comme je ne répondais pas, il continua :

– Vous aurez l’occasion de voir comme il est agréable de sentir sa peau se décoller du crâne. Mais attendons le jour.

– Ça ne sera pas si simple que tu penses, observa Sam. Je voudrais bien voir en effet comment tu t’y prendras pour décoller la peau du crâne de Sam Hawkens.

– Ne fais pas le malin, nous trouverons bien quelque chose à te décoller. Et, après avoir vérifié nos liens, il ajouta : Vous ne vous doutiez pas que Tin Finnetey connaissait votre repaire, hein ? Mais j’ai passé par ici avant que ce chien de Old Firehand – que son âme soit damnée ! – se doutât même de son existence. Je savais aussi que vous étiez ici. Voulez-vous savoir qui me l’a dit ?

Il tira un couteau de sa ceinture et plaça le manche de bois devant les yeux de Sam. Celui-ci jeta un regard sur les lettres gravées dans le bois et s'écria :

– Fred Owens ? Ça n'a jamais été qu'une canaille. Il mérite qu'on essaie ce couteau sur lui.

– Ne vous en faites pas, il se figurait sauver sa peau en livrant ce secret, mais nous lui avons fait son affaire comme aux autres et comme nous ferons la vôtre, avec cette différence que nous commencerons par vous enlever la peau et, seulement après, la vie.

– Allez-y, ne vous gênez pas. Sam Hawkens a fait son testament. Je te lègue ce truc qu'on appelle perruque, il pourra te rendre service.

Parranoh lui lança un coup de pied et sortit, suivi de ses compagnons.

Nous restâmes un instant silencieux et, lorsque nous nous crûmes en sécurité, nous nous mîmes à rouler l'un vers l'autre, et bientôt nous nous trouvâmes étendus côte à côte. Bien que mes mains fussent étroitement liées, je réussis à faire glisser le couteau de la manche de Sam et à couper les liens de ses mains. Une minute plus tard nous avions les membres libres et nous massions énergiquement les parties de notre corps endolories par la pression des liens.

– Très bien, Sam. Je suis content de toi, murmura le petit homme. Je ne t'avais encore jamais vu dans d'aussi mauvais draps que tout à l'heure.

– Dépêchons-nous maintenant de voir ce qui se passe dehors.

– Je suis tout à fait de votre avis. C'est le plus urgent de tout.

– Et il faudra penser à nous procurer des armes. Vous avez un couteau, mais moi j'ai les mains vides.

– On trouvera bien quelque chose.

Nous nous dirigeâmes vers l'ouverture et écartâmes légèrement la portière en fourrure.

Quelques Indiens venaient justement de tirer les prisonniers du trou voisin et Parranoh venait vers eux. Le jour s'était levé et nous pouvions embrasser du regard toute la vallée. J'aperçus Swallow, et la vue du cher animal me donna envie de courir vers lui. Mais je me retins. À quelques pas de ma monture se trouvait celle de Winnetou, dont l'aspect ne permettait pas de soupçonner la valeur. Si nous réussissions à nous emparer de quelques armes et à atteindre ces chevaux, nous étions sauvés.

– Vous voyez, murmura Hawkens.

– Quoi ?

– Ce vieil homme qui se roule là-bas dans l'herbe ?

– Oui, je vois.

– Et cet objet qui est appuyé contre le roc ?

– Je le vois aussi.

– Hihihihi ! Si je suis Sam Hawkens, cet objet-là ne peut être autre que Liddy. Ça ne va pas si mal que ça.

Je ne pouvais pas partager sa joie, car Parranoh occupait toute mon attention Malheureusement je ne pouvais pas entendre ce qu'il disait aux deux prisonniers, et l'entretien se prolongeait. Cependant ses dernières paroles, qu'il prononça d'une voix plus forte, parvinrent à mes oreilles et m'éclairèrent sur le projet de la conversation.

– Prépare-toi, Pimo ! On va planter immédiatement le poteau. Puis, lançant à Harry un regard plein de mépris, il ajouta : Tu seras rôti à côté de lui, blanc-bec !

Il fit signe à ses hommes d'approcher les prisonniers du feu, puis s'éloigna d'une démarche raide et hautaine.

Maintenant il s'agissait de faire vite, car, une fois nos deux amis placés au milieu du cercle des guerriers, il ne restait plus d'espoir.

– Sam, chuchotai-je, vous prendrez celui de droite, moi celui de gauche. Puis filez à toutes jambes.

Il cligna de l'œil d'un air entendu.

En quelques bonds silencieux mais rapides, nous nous trouvâmes derrière les prisonniers que traînaient les Indiens. Sam attaqua l'un d'eux à coup de couteau si habilement que l'homme s'effondra sans pousser un gémissement ; pour ma part, comme je n'avais pas d'armes, je commençai par m'emparer du couteau du Peau-Rouge, puis l'enfonçai si vigoureusement dans son cou que les cris qui étaient sur le point de s'échapper de ses lèvres se transformèrent en un gargouillement sourd et qu'il s'abattit sur le sol.

Quelques coups de couteau dans les liens libérèrent les prisonniers, et tout cela avec une telle rapidité qu'aucun de nos ennemis ne put se rendre compte de ce qui se passait.

– En avant, prenez des armes ! fis-je, comprenant qu'il n'y aurait pas de salut pour nous sans cela.

J'arrachai moi-même à l'un des cadavres sa cartouchière et m'élançai derrière Winnetou qui, au lieu de se diriger vers la sortie, courait dans la direction du feu.

Comme toujours, le voisinage de la mort confère à l'homme un courage surhumain. Nous agîmes avec une témérité insensée. Avant que les Ponkas eussent réalisé la situation, nous nous

trouvions en possession des armes que nous venions de leur arracher.

– Swallow, Swallow ! criai-je et, l'instant d'après, la brave bête me tendait son dos, tandis que Winnetou sautait sur sa monture et Hawkens sur la première qui se présentait.

– Ici, pour l'amour de Dieu ! criai-je à Harry qui cherchait en vain à enfourcher le cheval bai de Finnetey.

Je le saisis par le bras, l'attirai en croupe et m'élançai vers la sortie par laquelle Sam venait justement de disparaître.

Ce fut un moment d'angoisse indescriptible. Un vacarme infernal remplissait la gorge, des coups de feu partaient de toutes parts, des flèches zébraient l'air ; tout cela mêlé au fracas des sabots des chevaux sur lesquels les sauvages venaient de monter pour s'élancer à notre poursuite.

J'étais le dernier des trois cavaliers fugitifs et je ne comprends pas encore comment je parvins à franchir le passage étroit sans tomber entre les mains des Peaux-Rouges. Hawkens était invisible ; Winnetou se dirigeait bride abattue vers la vallée que nous avions explorée lors de notre reconnaissance, en se retournant de temps en temps pour voir si je le suivais.

J'étais sur le point de prendre le tournant à la suite de l'Apache lorsqu'une balle siffla près de nous. Je sentis Harry fléchir. Il avait été atteint.

– Swallow, mon cher Swallow, sauve-nous, dis-je au cheval d'un ton suppliant, en proie à la plus atroce anxiété – et la bête se lança à un galop aussi effréné que lors de l'incendie de New-Venango.

En me retournant, je vis Parranoh sur son mustang, à une distance déjà considérable derrière nous. Les autres étaient dissimulés par le coude de la route. Bien que je n'eusse jeté qu'un regard furtif, je pus apercevoir l'expression de rage qui se pei-

gnait sur le visage du chef. Je redoublai mes appels au cheval dont la vitesse et la ténacité allaient décider de notre destin. Certes, je ne redoutais pas une rencontre avec cet homme, mais la présence du jeune homme blessé ne me permettait pas d'envisager cette éventualité.

Nous volions littéralement le long du cours d'eau. Le cheval de Winnetou soulevait une grêle de cailloux sous ses longues jambes osseuses. Swallow lui emboîtait le pas bien que supportant un poids double. Même sans me retourner, je savais que Parranoh était resté en arrière.

– Vous êtes blessé, Harry ? demandai-je sans ralentir un instant.

– Oui.

– Gravement ?

Le sang chaud coulait de sa plaie sur ma main. Je le tenais serré contre moi.

– Pourrez-vous supporter cette course ?

– Il faut l'espérer.

J'exhortai le cheval à accélérer continuellement sa course. Ce n'est pas en vain qu'il portait le nom d'hirondelle. Son vol était digne de celui d'un oiseau. Ses sabots touchaient à peine le sol.

– Cramponnez-vous bien à moi, Harry. Nous sommes presque sauvés.

– Je ne tiens pas à la vie, laissez-moi plutôt glisser du cheval si mon poids entrave votre course.

– Non ! non ! Vous vivrez. Il faut que vous viviez.

– Maintenant tout m'est égal, puisque mon père est mort. Je regrette de ne pas avoir été tué en même temps que lui.

Un silence tomba pendant lequel notre course poursuivit son train effréné.

– C'est moi qui suis responsable de sa mort, gémit le jeune homme. Si je vous avais écouté, Parranoh aurait été fusillé dans la forteresse, et les Indiens n'auraient pas tué mon père.

– Ne revenons pas sur ce qui est fait. Occupons-nous du moment présent.

– Non, laissez-moi descendre, Parranoh ne nous poursuit plus.

Cette fois je tournai la tête. Nous avions déjà quitté le bord de l'eau et nous nous trouvions sur la plaine découverte, où nous avancions parallèlement à la lisière du bois. Parranoh était maintenant séparé de nous par une distance considérable, et Swallow s'était révélé infiniment supérieur au cheval bai. Loin derrière le Chef Blanc, j'aperçus encore des groupes d'Indiens qui ne renonçaient pas à la poursuite malgré notre sensible avance.

Je jetai un regard en avant et je vis Winnetou qui sautait de son cheval et qui épaulait son fusil conquis sur l'ennemi. Je l'imitai et étendis Harry dans l'herbe. Je n'avais plus le temps de charger mon arme, car Parranoh était déjà trop près. Je saisis donc le tomahawk.

Le chef avait aperçu notre attitude. Il se prépara à lancer son tomahawk dans ma direction. Au même moment, un coup de feu partit de l'arme de Winnetou. Parranoh s'effondra et, atteint l'instant d'après par mon arme, il s'écroula à terre la tête fendue en deux.

Winnetou écarta du pied le corps inanimé en disant :

– Le serpent des Atabaskas ne sifflera plus et n'insultera plus le chef Apache du nom de Pimo. Mon frère peut reprendre ses armes.

En effet Parranoh portait le couteau, le tomahawk, le fusil et le revolver qui m'appartenaient. Je rentrai donc en possession de mon bien et revins vers Harry, tandis que Winnetou s'emparait du cheval bai.

Les Indiens s'étaient entre temps considérablement approchés de nous et leurs balles pouvaient déjà nous atteindre. Nous sautâmes donc en selle et reprîmes notre course.

Soudain, à gauche, nous vîmes surgir du bois une troupe de cavaliers qui se dirigeaient au galop dans la direction de nos poursuivants. C'était un détachement de dragons du Wilkes-Fort. À peine Winnetou eut-il aperçu nos sauveurs qu'il fit faire volte-face à son cheval et, le tomahawk brandi en l'air, fonça sur les Ponkas qui n'avaient pas eu le temps de freiner l'élan de leurs chevaux. Je descendis à terre pour examiner la blessure de Harry.

Elle n'était pas profonde. Je pris mon couteau et, comme je n'avais pas d'autres pansements sous la main, je taillai des bandes dans ma chemise, pour tâcher d'arrêter l'afflux du sang qui s'échappait de la blessure.

– Vous sentez-vous de force à vous tenir sur un cheval, Harry ? demandai-je.

Il sourit et se dirigea vers le cheval bai du « Chef Blanc ». D'un bond il se trouva en selle.

– Maintenant que le sang ne coule plus, je ne sens pas ma blessure. Les Peaux-Rouges battent en retraite, suivons-les.

Privés de leur chef, dont les appels les avaient empêchés de fuir, les Ponkas s'étaient maintenant dispersés, suivis par les dragons. Ils avaient certainement l'intention de se réfugier dans la forteresse.

Il importait de ne pas les laisser s'emparer de cette position et de pénétrer à l'intérieur en même temps qu'eux. Aussi fis-je à

nouveau prendre à Swallow son élan et, dépassant les autres, je me trouvai bientôt à côté de Winnetou. Le premier des Ponkas allait justement s'engager dans le passage lorsqu'un coup de feu l'atteignit. Il glissa raide mort de son cheval. Le suivant connut le même sort. Bientôt les Ponkas ne virent plus de salut que dans une prompte fuite dans la direction du Mackenzie, toujours poursuivis par les dragons.

J'étais fort intrigué par ces coups de feu mystérieux venant si à point pour faciliter nos plans. Ma curiosité ne tarda pas à être satisfaite : je vis surgir d'un buisson une barbe en broussaille et un nez énorme au-dessus duquel pétillait une paire d'yeux malicieux, puis, comme il n'y avait plus d'ennemis aux alentours, les autres parties du corps émergèrent à leur tour.

– C'est vous, Sam ? Comment se fait-il que vous êtes ici ? J'étais persuadé que vous nous aviez précédés !

– Je n'étais pas disposé à faire un steeple-chase ce matin. D'ailleurs j'avais affaire à une sale rosse qui m'aurait secoué comme un prunier. Je me suis dit que les Rouges allaient tous partir à votre poursuite en vidant la forteresse, alors j'ai attendu bien caché. Et je ne me suis pas trompé. Il aurait fallu voir leur tête quand ils m'ont aperçu. Mais où avez-vous ramassé tout ce monde-là ?

– Nous ne savons pas nous-mêmes pourquoi ce détachement se trouve dans cette région. Quoi qu'il en soit, leur apparition est le miracle auquel nous devons de nous être tirés indemnes de l'aventure.

– Allons donc ! Old Shatterhand, Winnetou et Sam Hawkens ne sont pas de ceux qui ont besoin d'être sauvés par les autres. Tout de même ces dragons sont venus au bon moment pour donner une leçon à ces chiens de Ponkas. Croyez-vous qu'il faille les suivre ?

– Pourquoi faire ? Ils se débarrasseront vite des Indiens. C'est sûrement l'avis de Winnetou, puisqu'il est entré avec Harry dans notre château sans plus tergiverser. Allons-y nous aussi.

Nous franchîmes le passage et nous trouvâmes dans la gorge qui avait servi la nuit précédente de champ de bataille. Winnetou et Harry étaient près du cadavre de Old Firehand. Le jeune homme avait posé la tête de son père sur son genou, tandis que l'Apache examinait ses blessures. Nous entendîmes Winnetou s'écrier :

– *Uff ! uff ! uff !* Il n'est pas mort !... Il vit.

Nous fûmes comme électrisés par cette révélation. Harry poussa un cri de joie. Nous aidâmes aussitôt l'Apache à panser le blessé, et, après quelques instants, nous pûmes constater que Old Firehand ouvrait les yeux. Il nous reconnut et eut pour son fils un faible sourire. Je l'examinai soigneusement. La balle avait traversé le poumon droit et était ressortie en provoquant une abondante hémorragie. Mais, étant donnée la résistance de son organisme, on pouvait espérer le sauver avec de bons soins. Winnetou l'entoura d'autant de confort que l'endroit le permettait.

Ce n'est qu'alors que nous pûmes penser à nous-mêmes. Aucun de nous n'était sans blessure, bien que notre état ne fût pas alarmant. Tous les autres avaient payé de leur vie cette aventure où ils avaient préféré ne pas suivre mon conseil.

Vers midi, les dragons revinrent. Ils ramenaient des Ponkas prisonniers. L'officier nous expliqua que son arrivée ne tenait pas du miracle. Il avait appris que les Ponkas avaient tenté de faire dérailler le train, et il avait décidé de les punir. Mis au courant de l'expédition de vengeance entreprise par les Peaux-Rouges, il les avait suivis.

Les dragons restèrent trois jours dans la vallée pour donner du repos à leurs chevaux. Nous nous occupâmes pendant ce

temps de l'ensevelissement des cadavres. L'officier nous invita à faire un séjour au Wilkes-Fort, où Old Firehand pourrait trouver un secours médical. Nous acceptâmes d'enthousiasme.

Inutile de dire que Sam Hawkens était inconsolable de la perte de ses deux amis, Dick Stone et Will Parker. Il fit vœu d'abattre sans pitié tous les Ponkas qu'il trouverait sur son chemin. Moi je tirai une autre morale de l'aventure ; je n'oubliai pas que Parranoh était un Blanc. Cela me confirma dans ma conviction intime, à savoir que, si les Peaux-Rouges sont ce qu'ils sont, la faute en revient bien souvent aux Visages-Pâles.

CHAPITRE III

UNE VIELLE CONNAISSANCE

Trois mois s'étaient écoulés depuis les événements relatés plus haut dont les conséquences se faisaient encore sentir. Certes l'espoir de sauver Old Firehand s'était réalisé, mais sa guérison était extraordinairement lente. Sa faiblesse ne lui permettait pas de se tenir debout, et nous avions même dû renoncer à le transporter au Fort pour le moment. Nous espérions lui donner des soins suffisants dans la forteresse.

La blessure de Harry s'était avérée plus grave. Winnetou portait également des blessures sur presque tout le corps, mais elles eurent vite fait de se cicatriser. Mon propre état s'améliorait à vue d'œil. Il est vrai que les endroits blessés restaient toujours endoloris et me faisaient souffrir au moindre contact, mais j'étais endurci à la douleur physique comme un Indien. C'est encore Sam Hawkens qui paraissait s'en être tiré à meilleur compte. Il avait quelques contusions, mais d'une importance insignifiante.

Il était évident que, même une fois guéri, Old Firehand devrait veiller à sa santé. Il ne pouvait plus être question pour lui de reprendre sa vie de chasseur de l'Ouest. Il décida de se rendre dans l'Est avec Harry, dès qu'il en aurait la force, pour rejoindre son fils aîné. Naturellement, pour ce faire, il avait besoin de monnayer son stock de peaux de bêtes. Au Fort, il n'aurait pas l'occasion de les écouler et les porter plus loin aurait été se charger d'un bagage trop encombrant vu son épuisement physique. Il fallait trouver une autre solution. Un des soldats qui nous avaient été envoyés comme gardes nous donna un conseil. Près de la Turkey-River, nous trouverions un marchand

qui achetait tout ce qu'on lui proposait et qui ne se bornait pas au troc, mais payait au besoin argent comptant. Cet homme était susceptible de nous tirer d'embarras.

Mais comment l'atteindre ? Nous ne pouvions lui envoyer un messager, car nous n'avions personne à notre disposition hormis les soldats qui ne pouvaient quitter leur poste. Il fallait bien que l'un de nous assumât cette mission. Je m'offris pour aller jusqu'à la Turkey-River, mais on m'avertit que des Okanandas-Sioux très dangereux sévissaient dans la région. Le marchand lui-même n'avait pas à les redouter, car les Peaux-Rouges ne s'attaquaient jamais aux hommes d'affaires, sachant qu'ils pouvaient en avoir besoin. Les autres Visages-Pâles n'en couraient que plus de risques, et, bien que je n'éprouvasse aucune crainte, je fus heureux quand Winnetou s'offrit de m'accompagner. Nous pouvions partir tous les deux, car Sam Hawkens et Harry suffisaient pour soigner Old Firehand, d'autant plus que les soldats se chargeaient de la chasse. Nous nous mîmes donc en route, et, comme Winnetou connaissait parfaitement la région, au bout du troisième jour de trajet, nous nous trouvâmes sur les bords de la Turkey-River.

Mais comment trouver le marchand ? Au cas où il serait descendu chez des Indiens, il nous faudrait nous tenir sur nos gardes. Mais il y avait à proximité du fleuve une petite colonie de Blancs qui, quelques années auparavant, avait eu le courage de se fixer dans ces parages. Nous décidâmes donc de visiter les colons. Nous suivîmes le fleuve pendant quelque temps sans trouver trace d'une habitation humaine. Vers le soir, nous nous approchâmes cependant d'un champ de seigle derrière lequel s'étendaient d'autres cultures. Près d'un cours d'eau qui se jetait dans le fleuve se dressait une cabane construite avec des troncs d'arbres et entourée d'un jardin fermé par une clôture. Un peu plus loin, une clôture analogue encerclait un espace libre où paissaient quelques chevaux et quelques vaches. C'est là que nous nous dirigeâmes pour attacher nos montures, et nous étions sur le point de gagner la maison lorsque nous aperçûmes

par une des fenêtres en forme de meurtrière le canon d'un fusil braqué sur nous. Au même instant une voix cria :

– Halte ! Pas un geste. Qui êtes-vous, Blanc, et que venez-vous chercher ici ? Ce n'est pas un pigeonnier où l'on entre et sort comme on veut. Que voulez-vous ?

– Je suis Français et nous cherchons le marchand qui doit se trouver dans les environs, répondis-je.

– Eh bien ! qu'attendez-vous pour aller le trouver ? Moi, je ne vous connais pas, partez d'ici.

– Mais, voyons, vous consentirez à nous donner un renseignement. Nous ne sommes pas des vagabonds pour être chassés de la sorte.

– Je n'en suis pas sûr, et c'est pourquoi je vous chasse.

– Vous voulez dire que nous sommes des vagabonds ?

– Parfaitement.

– Pourquoi ?

– C'est mon affaire. Je n'ai pas besoin de vous le dire. En tout cas, vous mentez en vous donnant pour un Français !

– Je vous assure que c'est la vérité.

– Pshaw ! je ne connais qu'un Français qui ait ne courage de s'aventurer par ici, c'est Old Firehand.

– C'est justement de sa part que nous venons.

– Et d'où, s'il vous plaît ?

– De son camp qui se trouve à trois jours de trajet à cheval d'ici. Vous avez peut-être entendu parler de sa forteresse ?

– Un certain Dick Stone est venu un jour et m'a dit qu'il avait besoin environ de ce temps-là pour y retourner.

– Dick Stone est mort, c'était notre ami.

– C'est fort possible, mais vous ne m'inspirez pas confiance, surtout que vous êtes accompagné par un Peau-Rouge. Le moment n'est pas de lier amitié avec ces gens-là.

– La visite de cet Indien ne peut que vous honorer. C'est Winnetou, le chef des Apaches.

– Winnetou ? Grand Dieu ! Et vous alors...

– Je suis Old Shatterhand.

– Il fallait commencer par vous présenter. Voilà qui change tout. Entrez donc, messieurs. Vous n'avez qu'à exprimer vos désirs, je suis à vos ordres.

Le canon disparut de la meurtrière et le propriétaire apparut sur le seuil de sa porte. C'était un homme d'un âge avancé, robuste et trapu. Il faisait l'effet de quelqu'un qui n'a pas l'habitude de se rendre dans la lutte. Il nous tendit les deux mains et nous introduisit dans son habitation où se tenaient sa femme et son fils, un jeune garçon bien bâti. Ses deux autres fils, ainsi qu'il nous l'apprit, travaillaient dans le bois.

L'intérieur de la maison ne formait qu'une pièce. Les murs étaient ornés de diverses armes et de trophées de chasse. Sur un foyer rudimentaire installé sur des pierres, une marmite de fer fumait. Quelques caisses faisaient office d'armoires et de garde-manger. Dans un coin, j'aperçus une table improvisée et quelques sièges également de fabrication domestique. Le maître de maison nous invita à nous asseoir, et, pendant que le fils s'occupait de nos chevaux, nos hôtes nous offrirent une modeste collation qui, vu les circonstances, nous fit grand plaisir. Pendant que nous nous restaurions, les deux autres fils revinrent du bois. Ils s'installèrent à nos côtés en silence. Le père nous adressa alors la parole :

– Il ne faut pas vous formaliser, messieurs, si je me suis montré un peu rude avec vous. Il nous faut bien nous tenir sur le qui-vive, surtout depuis que les Okanandas-Sioux semblent avoir jeté leur dévolu sur ces parages. Il y a quelques jours ils ont encore attaqué une maison. On ne peut non plus se fier aux Blancs qui passent par ici. Je suis d'autant plus heureux de rencontrer des gentlemen comme vous, messieurs. Ainsi, vous dites que vous cherchez le marchand. Avez-vous une affaire à traiter avec lui ?

– C'est cela même, répondis-je, tandis que Winnetou gardait le silence selon son habitude. Nous venons lui proposer l'achat d'un stock de peaux.

– Un stock important ?

– Oui, assez.

– Contre des marchandises ou de l'argent ?

– Contre de l'argent si possible.

– Dans ce cas, je connais l'homme qu'il vous faut. Les autres marchands ne sont pas sérieux. Celui-là possède réellement de l'argent.

– Et il est honnête ?

– Honnête, c'est une façon de parler. Un marchand veut faire des affaires et gagner de l'argent, son métier est de profiter des bonnes occasions. Celui qui se laisse rouler ne peut que s'en prendre à lui-même. Le marchand dont je vous parle s'appelle Bourton, il connaît son métier sur le bout du doigt et il voyage toujours avec cinq commis.

– Où croyez-vous que nous pourrions le trouver en ce moment ?

– Vous le saurez ce soir. Un de ses commis, un dénommé Rollins, est passé hier par ici pour prendre la commande. Il est

parti en amont pour visiter un voisin et reviendra ce soir pour passer la nuit chez moi. Ce pauvre Bourton a reçu quelques tuiles ces derniers temps.

– Tiens !

– Oui, à cinq ou six reprises, quand il est venu pour visiter des clients, il a trouvé leurs habitations dévastées par les Indiens. Abstraction faite de la perte de temps et des dommages causés ainsi à ses affaires, il est dangereux pour un marchand de trouver toujours les Peaux-Rouges dans ses jambes.

– Et ces agressions ont eu lieu à proximité de votre habitation ?

– Oui, relativement pour la région. Le plus proche voisin qui ait eu à en souffrir habitait à neuf milles d'ici.

– Naturellement, étant données ces grandes distances, on ne peut même pas se porter aide et assistance en cas de danger ?

– Oui, c'est assez regrettable. Mais moi je n'ai pas peur. Les Peaux-Rouges ne mettront pas de bâtons dans les roues du vieux Corner, car je m'appelle Corner, messieurs. Qu'ils essaient seulement, je leur apprendrai à vivre.

– Pourtant vous n'êtes que quatre.

– Quatre ? Vous oubliez de compter ma femme. Elle n'a pas peur de regarder un Indien en face et elle manie les armes à la perfection. Quant à moi, je ne suis peut-être pas un héros de la Prairie comme vous autres, messieurs, mais je m'entends un peu au tir. Nos armes sont excellentes et il suffit que je ferme bien ma porte pour qu'aucun Peau-Rouge ne puisse entrer ici. Quand bien même ils seraient trois cents dehors, nous arriverions à déblayer le terrain. Mais, écoutez, ce doit être Rollins qui rentre.

En effet, un bruit de sabots nous parvint. Corner sortit. Nous l'entendîmes échanger quelques mots avec le nouveau venu qu'il introduisit l'instant d'après et qu'il nous présenta.

– Voici Mr. Rollins dont je vous ai parlé tout à l'heure. C'est le commis du marchand que je vous ai recommandé.

Puis, en se tournant vers Rollins :

– Je viens de vous dire dehors qu'une surprise vous attendait. Ces gentlemen ne sont autres que Winnetou, le chef des Apaches, et Old Shatterhand, dont vous avez certainement entendu parler. Ils cherchent Mr. Bourton pour lui vendre un stock de peaux et de fourrures.

Rollins était un homme d'âge moyen, d'aspect ordinaire, ni sympathique ni antipathique. Dans sa physionomie, rien n'autorisait un jugement défavorable, pourtant l'expression de son visage me déplut à première vue. Puisque nous étions des hommes connus dans la région, il aurait dû être content de nous rencontrer, d'autant plus que nous venions lui offrir une affaire intéressante. Cependant, ce que nous lisions dans ses yeux, c'était tout autre chose que de la satisfaction. Il avait même l'air assez désagréablement surpris par cette rencontre. Il est vrai que je pouvais me tromper. J'essayai donc de dominer cette mauvaise impression et le priai de prendre place près de nous pour parler affaire.

Invité à partager le repas, il commença à manger, mais sans grand appétit. Enfin il se leva de table sous prétexte d'aller voir ce que faisait son cheval. Cette besogne pouvait lui demander quelques minutes, pourtant il resta dehors au moins un quart d'heure. Un sentiment proche de la méfiance s'empara de moi. Je sortis à mon tour. Je vis le cheval attaché, mais pas trace de cavalier. Cependant le clair de lune m'aurait permis de l'apercevoir s'il s'était tenu à proximité. Ce n'est qu'au bout de quelques instants que je le vis apparaître au coin de la clôture...

En m'apercevant, il s'arrêta net, puis il vint vers moi d'un pas décidé.

– Je vois que vous êtes amateur de promenades au clair de lune, Mr. Rollins, dis-je.

– Pourquoi donc ?

– Mais parce que vous venez de vous promener.

– Ça n'a rien à voir avec le clair de lune. Je ne me sens pas très bien, je me suis détraqué l'estomac, et cette longue course à cheval m'a engourdi les membres, j'avais besoin d'un peu d'exercice.

Il détacha son cheval et l'introduisit dans le clos où se trouvaient les nôtres, puis entra avec moi dans la maison. Tous ses manèges ne me regardaient pas ; il était bien libre de faire ce qu'il voulait, mais un chasseur de l'Ouest, qu'il le veuille ou non, reste toujours sur le qui-vive. D'ailleurs Rollins m'avait donné une explication fort plausible. Il avait mangé si peu que je pouvais fort bien admettre qu'il eût mal à l'estomac. De plus il parlait sur un ton si simple que le bon sens semblait contredire mes soupçons.

Nous parlâmes affaires, nous discutâmes le prix des fourrures, le traitement des peaux, les modalités du transport et toutes choses s'y rapportant.

Rollins fit preuve d'une connaissance parfaite du marché, ainsi que de brillantes connaissances techniques. Il parlait sur un ton si modeste qu'il plut à Winnetou qui, contrairement à son habitude, prit une part très active à la conversation. Nous évoquâmes nos récentes aventures et Rollins nous écouta avec beaucoup d'intérêt. Nous lui posâmes quelques questions au sujet de son patron dont le consentement était naturellement nécessaire à la conclusion du marché.

– Je regrette de ne pouvoir vous dire où il se trouve actuellement, nous dit-il. Il est constamment en voyage. Quant à moi, je ne fais qu'enregistrer les commandes et les offres que je lui transmets quand je le vois. Évidemment, nous avons ensemble des rendez-vous à dates fixes. Combien de temps nous prendrait le trajet jusqu'au dépôt de Mr. Firehand ?

– Trois jours à peu près.

– Ah ! Je verrai Mr. Bourton d'ici huit jours au Riffley-Fork. Ainsi donc j'aurai le temps d'aller voir la marchandise et de l'apprécier. Ensuite j'irai trouver mon patron que je conduirai chez vous s'il ne fait pas d'objection. Qu'en pensez-vous ?

– Évidemment, il faut que vous examiniez la marchandise avant de pouvoir conclure l'affaire. Mais j'aimerais autant que ce soit tout de suite Mr. Bourton qui vienne lui-même.

– C'est bien difficile. Mon patron n'a guère le temps de perdre trois jours avant de savoir si le voyage en vaut la peine ou non. C'est précisément pour éviter des pertes de temps inutiles qu'il m'a engagé à son service. Je crois, tout bien pesé, qu'il est plus sage que j'aille me rendre compte le premier.

Nous n'avions aucune raison de refuser sa proposition. Je conclus donc en lui disant :

– Eh bien ! si vous avez le temps, nous vous emmènerons demain matin avec nous. Mais, dans ce cas, il faudra nous lever de bonne heure.

– C'est entendu. Dans mon métier on n'a pas de temps à perdre ! Nous partirons dès l'aube et je vous propose même d'aller nous coucher tout de suite.

Tout cela était parfaitement normal. Rollins se leva et aida la femme du fermier à dresser les peaux et les couvertures qui devaient servir de lit. Quand il eut fini, il nous désigna nos places.

– Merci bien, dis-je. Mais nous préférons, quant à nous, dormir à la belle étoile. C'est infiniment plus sain.

– Mais voyons, Mr. Shatterhand, il fait trop froid. Et puis la clarté de la lune vous empêchera de dormir.

– Quant au froid, nous y sommes bien habitués, et pour la lune, ce n'est pas elle qui nous dérangera.

Il essaya de nous dissuader, mais sans succès. Cependant, son insistance ne nous parut aucunement suspecte sur l'heure, et ce n'est que plus tard que nous comprîmes que nous aurions dû nous en méfier.

Avant que nous soyons sortis, le maître de la maison nous dit :

– D'habitude, nous tenons la porte verrouillée, mais vous désirez peut-être qu'on la laisse ouverte cette nuit ?

– Et pourquoi donc ?

– Vous pourriez avoir besoin de quelque chose pendant la nuit.

– Nous n'aurons besoin de rien. Dans ces parages, il n'est pas sage de laisser une porte entrebâillée. Si jamais nous avons besoin de quelque chose, nous vous appellerons par la fenêtre.

– Entendu.

Dès que nous fûmes sortis de la maison, nous entendîmes Mr. Corner verrouiller soigneusement la porte. La lune était si basse que l'ombre de la maison se projetait sur le clos à l'intérieur duquel se trouvaient les chevaux. Swallow et le cheval de Winnetou étaient étendus côte à côte. Je dépliai ma couverture et m'y couchai en appuyant ma tête sur le cou du cheval en guise d'oreiller, ainsi que je l'y avais habitué.

Je n'avais guère dormi plus d'une heure lorsqu'un léger sursaut de Swallow me réveilla. La bête ne bougeait jamais quand j'étais couché ainsi, sauf s'il survenait quelque chose d'anormal. Je sautai sur mes pieds, m'approchai du clos et examinai l'horizon. À deux cents pas de nous environ, j'aperçus une masse sombre. C'était toute une armée d'Indiens rampant vers la maison.

Je me retournai pour faire signe à Winnetou, mais il était déjà levé. Il s'était réveillé presque en même temps que moi.

– Mon frère voit-il ces taches qui s'approchent ? lui demandai-je.

– Oui. Ce sont des guerriers indiens.

– Ce sont sans doute des Okanandas qui viennent assaillir la ferme ?

– Old Shatterhand l'a deviné. Entrons vite à l'intérieur.

– Mais que faire des chevaux, nous ne pouvons pas les laisser à l'ennemi !

– Nous les ferons entrer avec nous. Dépêche-toi, ils s'approchent. Par bonheur nous sommes dans l'ombre et les Sioux ne peuvent pas nous voir.

Nous fîmes lever nos chevaux et les conduisîmes devant la maison. Winnetou était déjà sur le point de réveiller nos hôtes en les appelant par la fenêtre lorsque je constatai que la porte n'était pas fermée. Elle était même entrebâillée ; je l'ouvris complètement et fis entrer Swallow à l'intérieur. Winnetou me suivit avec son cheval et tira le verrou derrière lui. Le bruit que causa notre entrée éveilla le propriétaire.

– Qui est là ? Qu'est-ce qui se passe ? Il y a des chevaux maintenant dans la maison ? s'écria le colon en se dressant sur ses pieds.

– C’est nous, Winnetou et Old Shatterhand, répondis-je, car dans l’obscurité il ne pouvait nous voir.

– Vous ? Et comment êtes-vous entrés ?

– Par la porte.

– Mais je l’avais fermée.

– Elle était pourtant ouverte.

– Nom d’un chien ! Sans doute n’ai-je pas assez bien tiré le verrou quand vous êtes sortis. Mais pourquoi introduisez-vous vos chevaux dans la maison ?

Évidemment, le verrou avait été parfaitement tiré, mais, une fois les autres endormis, Rollins avait dû l’ouvrir pour permettre aux Indiens de pénétrer plus facilement dans la maison. Je répondis donc à notre hôte :

– Parce que nous ne voulons pas nous les laisser voler.

– Les laisser voler ? Mais par qui ?

– Par les Okanandas-Sioux qui se préparent à vous attaquer.

On imagine l’effet provoqué par ces paroles. Corner avait dit quelques heures auparavant qu’il ne redoutait pas les Peaux-Rouges, mais, en entendant cette nouvelle, il n’en fut pas moins effrayé. Rollins fit semblant de partager la frayeur de ses hôtes. Winnetou les exhorta au calme :

– Silence ! Ce n’est pas avec des cris qu’on peut tenir à bout de l’ennemi. Il faut discuter sur la façon dont nous allons organiser la défense.

– Il n’y a rien à discuter, fit Corner. Nous les exterminerons à coups de feu jusqu’au dernier. Par ce clair de lune, il ne sera pas difficile de viser.

– Cependant nous n'en ferons rien, déclara l'Apache.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il ne faut verser le sang humain que lorsque c'est absolument nécessaire.

– Mais, dans ce cas précis, c'est justement nécessaire. Il faut donner une leçon à ces chiens rouges, afin d'enlever aux survivants toute envie de recommencer.

– Ainsi mon frère blanc appelle les Indiens des chiens rouges ? Il devrait cependant songer que moi aussi je suis Indien. Je connais mes frères rouges mieux que lui. Quand ils s'attaquent aux Visages-Pâles, ils ont toujours une raison de le faire, soit qu'il s'agisse d'un ennemi déclaré, soit qu'ils se laissent influencer par un Blanc qui les exploite pour ses fins. Si les Ponkas nous ont attaqués, chez Old Firehand, c'est uniquement parce qu'ils suivaient un chef blanc ; de même si les Okanandas-Sioux viennent maintenant pour piller ta demeure, il faut en attribuer la faute aux instigations d'un Visage-Pâle.

– Je ne le crois point.

– Ce que tu crois importe peu au chef des Apaches, car il est sûr de ce qu'il avance.

– Et quand bien même vous auriez raison, reprit Corner, les Okanandas n'en méritent pas moins le châtiment. J'ai le droit de tuer celui qui vient m'attaquer. Je tiens à user de ce droit.

– Ton droit ne nous intéresse pas. Si tu étais seul, tu serais libre d'agir comme bon te semblerait, mais là où se trouvent Old Shatterhand et Winnetou, ce sont eux qui commandent. Mais, au fait, à qui as-tu acheté ton domaine ?

– Acheté ? Je ne suis pas si bête. Je me suis fixé ici parce que je trouvais l'endroit à mon goût, et, si je reste ici le temps prévu par la loi, la terre m'appartiendra.

– Tu n'as donc pas même demandé leur autorisation aux Sioux, maîtres de ce pays ?

– Je n'y ai pas pensé.

– Et maintenant tu t'étonnes qu'ils te considèrent comme leur ennemi et qu'ils te traitent en pillard ? Tu les appelles chiens rouges et tu veux les exterminer. Gare à toi si tu tires une seule balle ! Je te logerai aussitôt du plomb dans la tête.

– Mais que voulez-vous que je fasse ? demanda Corner avec un peu moins d'assurance, intimidé par l'attitude énergique de l'Apache.

– Tu n'auras rien à faire du tout. Mon frère Old Shatterhand et moi, nous agirons pour toi. Si tu te conformes à nos ordres, aucun mal ne t'arrivera.

Toute cette conversation n'avait guère duré qu'une minute. Pendant ce temps je me tenais près de la fenêtre pour épier le moment où les Okanandas s'approcheraient. On ne voyait encore personne. Winnetou vint à moi et me demanda :

– Es-tu d'accord pour ne tuer personne ?

– Tout à fait. Corner s'est emparé de leur bien, et peut-être leur expédition contre lui a-t-elle encore une autre raison.

– C'est même très probable. Mais comment faire pour les persuader d'abandonner leur projet sans verser de sang.

– Mon frère Winnetou le sait aussi bien que moi.

– Old Shatterhand a deviné mes pensées comme d'habitude. Nous allons nous emparer de l'un d'eux.

– Oui, de celui qui viendra écouter à là porte.

– D'accord. Car il ne fait pas de doute qu'ils enverront quelqu'un pour savoir ce qui se passe à l'intérieur.

Nous ouvrîmes le verrou et entrebâillâmes légèrement la porte, juste assez pour que du dehors on pût jeter un coup d'œil à l'intérieur. Je me postai derrière la porte et attendis. Quelque temps passa. À l'intérieur de la maison, le silence et l'obscurité régnaient. Puis, soudain, j'entendis l'approche d'un ou de plusieurs espions ; c'est moins par l'ouïe que je perçus cette présence que par une espèce d'instinct qui est le sixième sens de tout chasseur de l'Ouest. L'instant d'après j'aperçus l'espion. Il était couché sur le sol, et c'est dans cette position qu'il s'était glissé jusqu'à la porte. Il cherchait à s'orienter à tâtons. En un clin d'œil, j'ouvris complètement la porte et saisis l'homme par le cou ; il chercha à se dégager, se débattit, mais ne put émettre un son. Je l'entraînai à l'intérieur et Winnetou verrouilla à nouveau la porte.

– De la lumière, monsieur Corner, dis-je à notre hôte. Nous allons voir un peu notre homme.

Le colon s'exécuta. Il alluma une chandelle de graisse de cerf et l'approcha du visage de l'Indien.

– C'est le « Cheval-Pie », chef des Okanandas-Sioux, s'écria Winnetou. Mon frère Old Shatterhand a fait une bonne prise.

L'Indien suffoquait sous mon étreinte. Lorsque je le relâchai, il remplit ses poumons d'air et s'exclama :

– Winnetou, le chef des Apaches !

– Oui, c'est moi-même. Tu me connais parce que tu m'as déjà vu. Quant à mon ami, tu ne l'as jamais rencontré, mais tu sais qui il est puisque tu viens de m'entendre le nommer.

– C'est donc Old Shatterhand ?

– En personne. Tu as pu le comprendre à la façon dont il t'a empoigné le cou, sans que tu puisses opposer la moindre résistance. Tu es maintenant en notre pouvoir. Que penses-tu que nous allons faire de toi ?

– Mes illustres frères me laisseront partir en paix.

– Qu'est-ce qui te fait penser ainsi ?

– Je sais que les guerriers Okanandas ne sont pas les ennemis des Apaches.

– Ce sont des Sioux, et les Ponkas qui nous ont attaqués récemment appartiennent au même peuple.

– Nous n'avons rien de commun avec eux.

– Ne cherche pas à me donner le change. Tu sais que Winnetou est l'ami de tous les hommes rouges, mais celui qui agit mal est son ennemi, quelle que soit la couleur de sa peau. En affirmant que vous n'avez rien de commun avec les Ponkas, tu dis un mensonge. Je sais parfaitement que les Okanandas et les Ponkas n'ont jamais combattu les uns contre les autres et que leurs rapports sont depuis quelque temps plus amicaux que jamais. Tes protestations n'ont donc aucune valeur. Vous êtes venu ici attaquer les Visages-Pâles. Penses-tu que Old Shatterhand le tolérera ?

Le visage de l'Indien s'obscurcit, il baissa les yeux et dit :

– Depuis quand Winnetou, chef des Apaches, est-il injuste ? Il a la réputation de ne jamais faire tort à autrui, et, pourtant, aujourd'hui il se dresse contre moi qui suis dans mon droit.

– Tu te trompes, car ce que tu avais l'intention de faire n'est pas dans ton droit.

– Comment donc ? Ce pays ne nous appartient-il pas ? Quiconque veut élire ici domicile doit nous en demander l'autorisation. Or ce Visage-Pâle a omis de le faire. Nous avons parfaitement le droit de le chasser d'ici.

– Certes, je n'ai pas l'intention de te contester ce droit, mais c'est votre façon d'agir que je réprouve. Faut-il donc piller,

incendier et assassiner pour se débarrasser des intrus ? Faut-il glisser vers leurs demeures à la faveur de la nuit à l'instar des bandits ? Un guerrier courageux ne craint pas de se montrer à son ennemi, mais, toi, tu rampes la nuit, suivi de nombreux guerriers, pour attaquer à l'improviste quelques hommes. Winnetou aurait honte d'agir ainsi. Partout où il ira, il racontera combien sont lâches les fils des Okanandas. Ils ne méritent pas le nom de guerriers.

Le « Cheval-Pie » était prêt à laisser éclater son indignation, mais le regard sévère de l'Apache l'incita à se modérer. Il se contenta de déclarer d'un air morose :

– J'agis à la manière de tous les Indiens ; il est d'usage d'attaquer l'ennemi pendant la nuit.

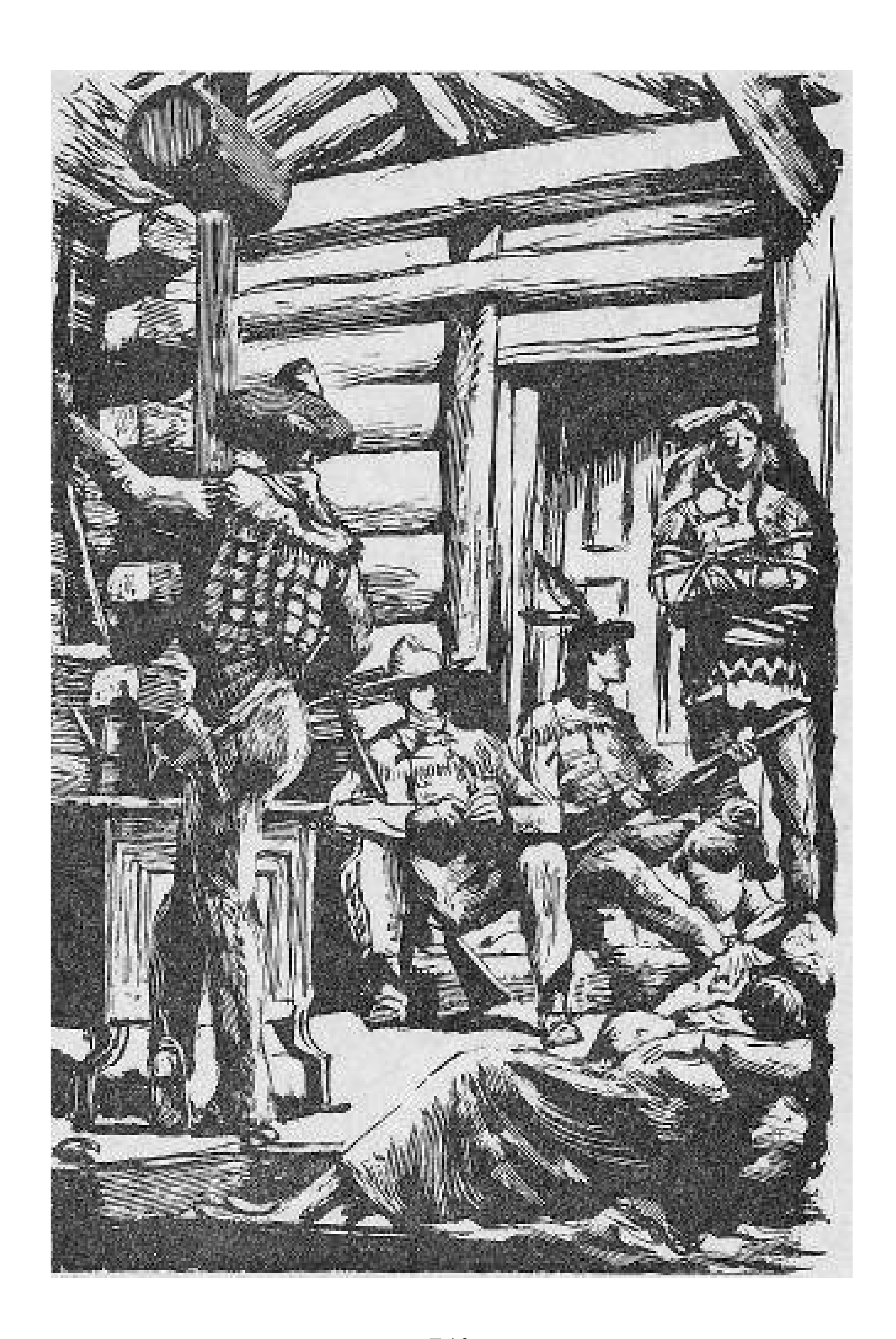
– Oui, quand l'attaque est nécessaire.

– Tu veux dire peut-être que je dois prier humblement ces gens de s'en aller ?

– Tu n'as pas à prier, mais à ordonner ; au lieu de te faufiler dans la nuit, comme un voleur, tu dois venir en plein jour, honnête et fier, en vrai maître de ce pays. Tu dois dire ouvertement à l'usurpateur que tu ne veux plus de lui sur le sol qui t'appartient. Fixe-lui le jour de son départ, et ce n'est qu'au cas où il ferait fi de ta volonté que tu pourrais laisser libre cours à ta colère. Si tu avais agi ainsi, je reconnaîtrais en toi le digne chef des Okanandas ; mais maintenant je ne vois en toi qu'un homme qui rampe insidieusement au lieu de faire preuve de courage et de loyauté.

L'Indien se tenait silencieux dans un coin de la pièce. Que pouvait-il répondre à l'Apache ? Un sourire éclaira le visage grave de Winnetou lorsqu'il me posa cette question :

– Le « Cheval-Pie » se figurait que nous allions lui rendre la liberté. Qu'en pense mon frère Old Shatterhand ?



– Je pense qu'il s'est trompé. Celui qui vient en assassin doit être traité comme tel.

– Old Shatterhand veut donc m'assassiner ? demanda l'Okananda.

– Moi, je ne suis pas un assassin. Assassiner un homme et infliger au coupable la mort qu'il mérite n'est pas la même chose.

– Mais moi je n'ai pas mérité la mort. Je suis ici chez moi.

– Non, tu te trouves dans le wigwam d'un Visage-Pâle, et le fait que ce wigwam soit situé dans ton domaine importe peu. Celui qui s'introduit par ruse dans le wigwam d'autrui mérite la mort selon la loi de l'Ouest. Mon frère Winnetou vient de te dire comment tu aurais dû agir, et je suis tout à fait d'accord avec lui. Personne ne pourra nous blâmer si nous t'exécutons. Mais tu nous connais et tu sais que nous évitons de verser le sang humain quand nous n'y sommes pas absolument contraints. Peut-être pourrions-nous trouver une solution qui te permette d'avoir la vie sauve. Adresse-toi au chef des Apaches ; il décidera de ton sort.

L'Indien était venu en justicier et c'est nous qui faisions figure de juges. Son embarras était évident, bien qu'il cherchât à le dissimuler. Il aurait voulu dire quelque chose pour sa défense, mais ne sut que se taire et fixer l'Apache d'un regard où se mêlaient l'anxiété et la colère réprimée. Puis il porta son regard sur Rollins, le commis de Bourton. Je ne sais si ce fut une impression, mais il me sembla que ce regard l'invitait à intervenir, et, en effet, Rollins se tourna vers Winnetou.

– J'espère que le chef des Apaches ne se montrera pas avide de sang. Dans l'Ouest on a l'habitude de ne punir les crimes qu'une fois perpétrés. Dans ce cas précis, aucun mal n'a été fait pour pouvoir réclamer un châtiment.

Winnetou lança à l'homme un regard méfiant et scrutateur.

– Mon frère Old Shatterhand et moi, nous saurons prendre une décision sans avoir besoin de conseils. Nous n'avons donc que faire de vos suggestions.

À ce moment-là, Winnetou ne se rendait pas très bien compte lui-même des raisons inconscientes de sa méfiance. C'était une fois de plus son instinct qui lui dictait son attitude. En se tournant à nouveau vers l'Okananda, il poursuivit :

– Tu as entendu les paroles de Old Shatterhand. Je partage entièrement son point de vue. Nous n'en voulons pas à ta vie, mais il faut que tu nous dises toute la vérité. Surtout ne cherche pas à nous duper, tu n'y parviendrais pas. Réponds donc franchement : pourquoi es-tu venu ici ? J'espère que tu n'es pas assez lâche pour mentir.

– *Uff !* s'écria le chef Indien. Les guerriers Okanandas ne sont pas des lâches. Je ne mens jamais. Nous sommes venus ici pour attaquer la maison.

– Et l'incendier ensuite ?

– Oui.

– Et que comptiez-vous faire de ses occupants ?

– Nous voulions les tuer.

– Avez-vous conçu ces projets vous-mêmes ?

L'Okananda sembla hésiter. Winnetou précisa sa question :

– Peut-être quelqu'un vous a-t-il suggéré ce plan ?

L'interpellé se taisait obstinément, et ce silence me fit l'effet d'une réponse affirmative.

– Le « Cheval-Pie » ne trouve pas de parole pour répondre, continua l'Apache, pourtant il devrait comprendre que sa vie est en jeu. S'il veut la garder, il faut qu'il parle. Je tiens à savoir à

qui incombe la responsabilité de cette expédition et si cet homme est un guerrier Okananda.

– Oui, ce plan nous a été suggéré, dit enfin le chef Indien.

– Par qui ?

– Le chef des Apaches trahirait-il un allié ?

– Non, admit Winnetou.

– Dans ce cas, il ne doit pas m’en vouloir si je ne nomme pas le mien.

– Je ne t’en veux pas, celui qui trahit son ami mérite d’être abattu comme un chien galeux. Je te permets donc de taire son nom. Mais il faut que je sache s’il s’agit d’un Okananda.

– Non.

– Cet homme appartient-il à une autre tribu ?

– Non.

– Ainsi c’est un Blanc ?

– Oui.

– Se trouve-t-il dehors, avec tes guerriers ?

– Non. Il n’est pas là.

– Ainsi, c’est bien ce que nous pensions, mon frère Old Shatterhand et moi. Un Visage-Pâle est mêlé à cette affaire. Si les Okanandas-Sioux ne voulaient pas tolérer qu’un étranger s’installât sur leur territoire, ils n’avaient pas besoin d’agir en pillards. Cette conduite indigne leur a été imposée. Comme cependant leur forfait n’a pu être commis, leur chef bénéficiera de notre grâce, si toutefois il s’engage à remplir la condition que je lui pose.

– Quelle est cette condition ? demanda le « Cheval-Pie ».

– Elle est double. D'abord tu dois renier ton allié blanc qui t'a induit à malfaire.

Cette condition n'eut pas le don de plaire à l'Okananda. Cependant, après une brève hésitation, il accepta. Il s'enquit alors de la seconde condition.

– Tu demanderas au Visage-Pâle qui s'appelle Corner de vous acheter les terrains qu'il occupe ou de s'en aller. S'il refuse, tu seras libre de le chasser d'ici à l'aide de tes guerriers.

Le « Cheval-Pie » fit moins de résistance sur ce point. Mais ce fut Corner qui protesta. Il invoqua le droit qu'il avait sur ces terres du seul fait qu'il les avait cultivées et fit tout un discours auquel Winnetou ne fut pas en peine de répondre.

– Nous avons appris à connaître les Visages-Pâles qui viennent chez nous pour nous ravir nos biens. Vos lois, mœurs et coutumes nous importent peu. Si votre justice protège ceux qui s'emparent du bien d'autrui, cela ne nous regarde pas. Nous avons fait pour toi ce que nous pouvions, tu ne dois pas demander davantage. Maintenant, Old Shatterhand, le chef des Okanandas et moi, nous allons fumer le calumet de paix pour sceller notre accord.

Ces paroles étaient prononcées d'un ton péremptoire qui convainquit Corner de l'inutilité de sa résistance. Winnetou bourra son calumet et le cérémonial d'usage se déroula. On pouvait maintenant faire plus ou moins confiance au chef des Okanandas. Winnetou était probablement de mon avis, puisqu'il se dirigea vers la porte, ouvrit le verrou et dit :

– Mon ami rouge peut retourner auprès de ses guerriers et les reconduire chez eux. Nous sommes persuadés qu'il tiendra sa promesse.

Le « Cheval-Pie » sortit. Nous refermâmes la porte derrière lui et nous postâmes près de la fenêtre pour le suivre par prudence du regard. Il ne s'éloigna de la maison que de quelques

pas et s'arrêta sous le clair de lune. Il était évident qu'il tenait à être vu de nous. Puis, mettant deux doigts dans sa bouche, il fit entendre un sifflement sonore qui rassembla ses guerriers, étonnés d'être appelés par ce signal bruyant alors qu'eux-mêmes avaient reçu l'ordre d'éviter le moindre bruit. Le chef les harangua alors à haute voix, de sorte que nous pûmes nettement entendre chacune de ses paroles :

– Guerriers Okanandas, écoutez bien les paroles de votre chef. Nous sommes venus ici pour punir les Visages-Pâles qui, sans notre autorisation, se sont installés sur nos terres. Je me suis glissé contre la porte de la maison pour épier ce qui se passait à l'intérieur, mais les deux hommes les plus célèbres de la Prairie et de la montagne s'y trouvaient justement. J'ai nommé Old Shatterhand et Winnetou, le chef des Apaches. Ils nous entendirent arriver, ouvrirent la porte et me saisirent de leurs bras puissants au moment où je ne m'y attendais pas. C'est ainsi que je devins leur prisonnier, car le poing de Old Shatterhand m'avait entraîné à l'intérieur. Être vaincu par lui n'est pas une honte, et c'est un honneur de pouvoir fumer le calumet de paix avec Winnetou et ce Visage-Pâle. Cet honneur m'est échu et nous avons décidé de ne pas attenter à la vie de l'occupant de cette maison et de lui permettre soit de nous acheter la terre, soit de s'en aller en paix. Tel est le sens de notre accord, et je tiendrai la parole que j'ai donnée. Winnetou et Old Shatterhand sont à la fenêtre et ils entendent mes paroles. La paix et l'amitié sont entre nous. Que mes frères me suivent pour regagner leurs wigwams.

Et il disparut avec ses hommes derrière la clôture. Nous les suivîmes pour nous assurer qu'ils s'éloignaient réellement de la maison. Ils poursuivaient leur marche et rien ne semblait trahir chez eux l'intention de revenir sur leurs pas. Ainsi rassurés, nous sortîmes nos chevaux dans la cour et nous nous recouchâmes. Seul Rollins semblait méfiant et décida de suivre les Peaux-Rouges encore quelque temps. Ce n'est que par la suite qu'il devait apparaître que sa conduite avait une tout autre rai-

son. Nous ne l'entendîmes pas rentrer ; toutefois, au matin, il se trouvait dans la maison. De bonne heure, il vint s'asseoir avec Corner sur la bille de bois qui servait de banc devant la porte.

Corner nous souhaita le bonjour d'un ton qui manquait de cordialité. Selon toute apparence, il ne pouvait nous pardonner notre intervention, car il eût été plus avantageux pour lui d'exterminer les Rouges et de « déblayer le terrain », comme il disait lui-même.

Et voilà qu'il lui fallait maintenant payer ou partir. Pour ma part, je ne le plaignais pas trop. Il avait agi avec désinvolture, et son argument : « J'y suis, j'y reste » ne me convenait pas.

Sans nous préoccuper de son humeur, nous le remerciâmes de son hospitalité et partîmes.

Le commis se mit en route avec nous. Toutefois il avançait à quelque distance derrière nous, comme un subordonné qui tient à marquer son respect pour ses supérieurs. Cette attitude n'avait en soi rien de suspect, et nous n'étions pas mécontents de pouvoir nous entretenir ainsi sans témoin indésirable.

Ce n'est qu'au bout de quelques heures qu'il nous rejoignit pour nous entretenir de l'affaire qui nous intéressait. Il s'informa du nombre et de la qualité des peaux que Old Firehand se proposait de vendre. Nous lui donnâmes tous les renseignements que nous pûmes. Il nous demanda alors de lui décrire l'endroit où Old Firehand se trouvait et voulut savoir la façon dont il conservait son stock. Nous aurions pu satisfaire sa curiosité, mais nous n'en fîmes rien, d'abord parce que nous le connaissions à peine, ensuite parce qu'il n'est pas dans les habitudes d'un chasseur de l'Ouest de trahir les cachettes qui lui servent de dépôt. Peu nous importait que Rollins n'en fût pas ravi. À nouveau il s'éloigna de nous et continua sa route à une distance encore plus respectable.

Nous empruntâmes le même chemin qu'à l'aller et ne jugeâmes pas nécessaire par conséquent d'inspecter la région. Cela ne nous empêcha pas de prendre certaines précautions, qu'aucun homme de l'Ouest ne néglige même dans un pays qu'il connaît sur le bout du doigt. C'est ainsi que nous examinions constamment le sol pour voir s'il ne portait pas d'empreintes d'hommes ou d'animaux. Vers midi, nous aperçûmes une piste qui, sans cette précaution, nous aurait certainement échappé, car ceux qui l'avaient laissée s'étaient apparemment efforcés de la faire disparaître. Nous n'aurions cependant pas pu avoir la certitude du bien-fondé de nos suppositions si nous n'avions pas aperçu peu après un endroit où les hommes avaient fait halte à en juger d'après l'herbe foulée. Nous nous arrêtâmes naturellement et descendîmes de nos chevaux, afin de mieux examiner les empreintes. Rollins nous rejoignit bientôt et se mit, lui aussi, à inspecter le sol.

– Reste à savoir si ce sont des empreintes laissées par des hommes ou par des bêtes, dit-il.

Winnetou ne répondit pas. Quant à moi, jugeant peu courtois de négliger de relever son observation, je dis :

– Vous m'avez l'air d'être très expert en fait de lecture de piste. Un coup d'œil suffit pour être fixé sur la nature de celle-ci.

– Vous pensez que ce sont des hommes ?

– Cela ne fait pas de doute.

– Ce n'est pas mon avis. L'herbe serait foulée davantage.

– Vous croyez donc que les gens s'amusent à fouler l'herbe pour trahir leur passage et s'exposer ainsi au danger ?

– Non. Mais, avec des chevaux, il n'est guère possible d'éviter des traces très nettes.

– Les hommes qui sont passés par ici n'étaient pas à cheval.

– Allons donc ! Je ne vois pas un voyageur s’aventurer par ici à pied.

– Ne pouvez-vous pas admettre qu’un voyageur puisse être privé de son cheval ?

– Certainement. Mais vous ne parlez pas d’un homme, mais de plusieurs. Ce serait une coïncidence assez étonnante...

Il faisait visiblement le naïf. J’étais sur le point de lui répondre, quand j’entendis Winnetou m’adresser une question :

– Cette piste dit-elle quelque chose à mon frère Old Shatterhand ?

– Oui.

– Pour ma part, voici ce que j’en pense : elle a été laissée par trois Visages-Pâles qui n’avaient pas de chevaux. En fait d’armes, ils ne portaient que des gourdins, ils marchaient à la queue leu leu, et celui qui venait derrière cherchait à effacer les traces. Il faut donc supposer qu’ils étaient poursuivis.

– C’est à peu près ce que je pense, mais n’avaient-ils vraiment pas d’armes ?

– En tout cas, ils n’avaient pas de fusils. Étant donné qu’ils ont fait halte ici, nous aurions dû voir la trace de leurs armes.

– C’est étrange. Trois Visages-Pâles non armés dans cette région dangereuse !... On ne peut l’admettre que dans un seul cas : ils venaient d’être victimes d’une agression au cours de laquelle ils avaient été privés de leurs chevaux et de leurs armes.

– Mon frère blanc pense exactement comme moi. Ces hommes avançaient en s’appuyant sur des bâtons qu’ils avaient faits avec des branches. On peut voir les trous creusés ainsi dans le sol. Ils ont besoin de secours.

– Et Winnetou est disposé à leur venir en aide ?

– Le chef des Apaches aide volontiers tous ceux qui ont besoin d'être secourus, que ce soient des Blancs ou des Rouges. Mais que mon frère Old Shatterhand décide ; je voudrais bien les aider, mais je me méfie.

– Pourquoi ?

– Parce que la conduite de ces Visages-Pâles est équivoque. Ils se sont donné beaucoup de peine pour effacer leurs traces, et pourtant ils ne s'en sont aucunement souciés à l'endroit où ils ont fait halte.

– Peut-être n'en avaient-ils pas le temps ? Ou encore ils pouvaient penser que trahir l'endroit de leur halte n'avait pas d'importance pourvu que la direction prise ensuite ne fût pas possible à déceler.

– C'est fort probable, mais, dans ce cas, il ne s'agit pas de chasseurs de l'Ouest, mais de novices inexpérimentés. Hâtons-nous de leur porter secours.

– Très volontiers, d'autant plus que nous n'aurons pas un grand détour à faire.

Nous sautâmes en selle. Cependant Rollins hésitait. Enfin il fit observer d'un air pensif :

– Ne vaut-il pas mieux laisser ces gens se débrouiller ? Nous n'avons aucun avantage à les aider.

– Peut-être, mais nous devons le faire, fis-je remarquer.

– C'est une perte de temps pour nous.

– Nous ne sommes pas pressés au point de devoir renoncer à secourir des gens qui peuvent en avoir grand besoin.

Je prononçai ces paroles sur un ton un peu rude. Rollins marmonna quelques mots, monta en selle, l'air décidé à nous suivre. Sa personne ne m'inspirait toujours pas confiance, ce-

pendant je ne le croyais pas encore aussi rusé qu'il l'était en réalité.

La piste nous fit sortir du bois et nous engager dans la savane découverte ; elle était fraîche et pouvait dater d'une heure tout au plus. En accélérant un peu notre allure, nous ne tardâmes pas à apercevoir les hommes. Ils étaient éloignés d'environ un mille anglais, et ils ne nous remarquèrent que lorsque nous eûmes franchi la moitié de cette distance. Ils s'arrêtèrent un instant apparemment effrayés, puis se mirent à courir comme pour échapper à un danger de mort. À cheval ç'aurait été pour nous un jeu d'enfant de les atteindre, mais, avant d'être arrivé tout près d'eux, je leur criai quelques mots rassurants, ce qui les fit s'arrêter.

En effet, ils ne portaient aucune arme, pas même des couteaux. Leurs bâtons étaient faits de branches cassées aux arbres. Cependant leurs vêtements étaient en bon état. L'un d'eux avait le front bandé et l'autre le bras gauche en écharpe. Le troisième n'était pas blessé. Ils nous lancèrent des regards méfiants et apeurés.

– Qu'avez-vous donc à courir ainsi, messieurs ? demandai-je.

– Nous ne savons ni qui vous êtes ni ce que vous voulez, répondit le plus âgé des trois.

– C'est juste, mais de toute façon vous voyiez très bien que nous allions vous atteindre, et il était inutile de courir. Mais rassurez-vous, nous sommes d'honnêtes gens et nous ne vous avons suivis que pour vous offrir notre aide. Nous avions tout lieu de supposer que votre situation n'était pas excellente.

– Vous ne vous êtes pas trompés, sir. Nous venons de passer de bien mauvais moments et nous pouvons encore nous estimer heureux de nous en être tirés la vie sauve.

– Si je comprends bien, vous avez été attaqués ? Par qui ?

– Par des Okanandas-Sioux.

– Encore eux ! Et quand donc ?

– Hier matin.

– Où ?

– Plus loin, sur les bords de la haute Turkey-River.

– Comment cela vous est-il arrivé ? Mais, au fait, vous ne tenez peut-être pas à nous le raconter ?

– Nous n'avons aucune raison d'en faire mystère, s'il est vrai que vous soyez d'honnêtes gens. Mais, dans ce cas, vous nous permettrez de vous demander vos noms.

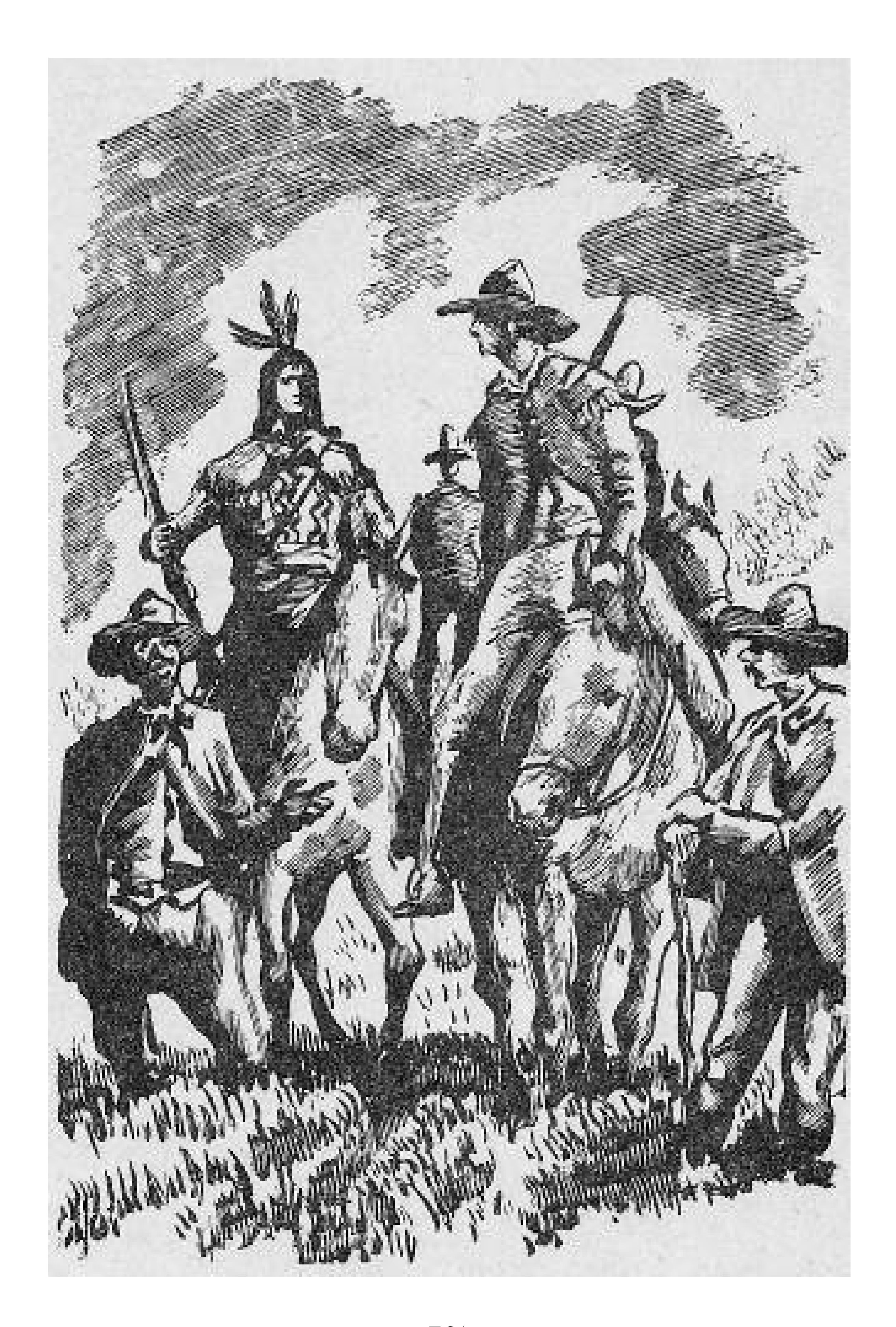
– Bien sûr. Ce gentleman rouge est Winnetou, chef des Apaches. Moi, on m'a surnommé Old Shatterhand. Et ce troisième monsieur est Rollins, un marchand qui s'est joint à nous pour affaires.

– Grands dieux ! Dans ce cas, nous aurions vraiment tort de nous méfier. Nous avons beaucoup entendu parler de Winnetou et de Old Shatterhand, bien qu'à vrai dire nous ne soyons pas des hommes de l'Ouest. Nous savons qu'on peut se fier à eux en toutes circonstances et nous louons Dieu de nous avoir réservé cette rencontre. Car nous avons en effet besoin, grand besoin de secours. Vous aurez droit à notre reconnaissance éternelle si vous voulez réellement nous tirer d'embarras.

– C'est bien là notre intention. Mais contez-nous d'abord les circonstances dans lesquelles vous avez été attaqués.

– D'abord, permettez-nous de nous présenter. Je m'appelle Warton, ce jeune homme est mon fils et cet autre mon neveu. Nous venions de Nouvelle-Ulm pour nous fixer dans la région de la Turkey-River.

– C'est là une entreprise fort hasardeuse.



– Hélas ! si nous l'avions su !... Mais on nous avait présenté les choses sous de tout autres couleurs. On nous avait fait croire qu'il n'y avait qu'à venir et à récolter.

– Et les Indiens alors ? N'avez-vous pas pensé à ce danger-là ?

– Si, mais nous l'avions imaginé tout autrement. D'ailleurs nous étions parfaitement équipés. Malheureusement nous sommes tombés tout de suite entre les mains des Peaux-Rouges.

– Remerciez Dieu d'être encore en vie.

– Oui, nous nous en sommes tirés encore à bon compte. Cela aurait pu finir beaucoup plus mal. Ces brigands parlaient de poteaux de tortures et d'autres choses du même genre, mais, finalement, ils se sont contentés de nous prendre tout ce que nous possédions en nous laissant tout juste nos vêtements. Ils avaient l'air d'avoir quelque chose de plus sérieux en vue et de ne pas tenir à s'embarrasser de nous.

– Quelque chose de plus sérieux ? Et avez-vous pu avoir des précisions sur leurs projets ?

– Nous ne comprenons pas leur langage, mais le chef a nommé je crois un certain Corner.

– Cela s'explique. Ils se préparaient à l'attaquer le soir même et n'avaient donc ni le temps ni l'envie de s'encombrer de prisonniers. C'est à cette circonstance que vous devez d'être encore vivants.

– Oui, si on peut appeler la vie notre existence. Nous n'avons plus d'armes, pas même de couteaux, et ne pouvons songer à abattre du gibier pour manger. Depuis hier matin, nous nous nourrissons de racines et de baies sauvages, et voici qu'on n'en trouve même plus dans la Prairie. Si nous ne vous avions pas rencontrés, nous étions condamnés à mourir de

faim. Nous espérons que vous pourrez nous offrir, ne fût-ce qu'un morceau de viande.

– Bien sûr. Mais où vous dirigez-vous au juste ?

– À Wilkes-Fort.

– Connaissez-vous le chemin ?

– Non, mais nous avons pensé que ça devait se trouver dans cette direction-là.

– Vous ne vous êtes pas trompés. Et que comptez-vous faire là-bas ?

– Je vous ai dit tout à l'heure que nous étions partis pour choisir l'emplacement d'une colonie. D'autres doivent nous suivre et, à l'heure qu'il est, ils doivent se trouver déjà à Wilkes-Fort. Une fois là nous sommes sauvés.

– Ça tombe très bien. Nous poursuivons à peu près le même chemin, et nous sommes en très bons rapports avec les habitants de Wilkes-Fort. Nous pourrons faire route ensemble.

– Vraiment ? Vous nous permettez donc...

– Mais c'est tout naturel, nous ne pouvons pas vous abandonner ainsi à votre sort.

– Mais les Peaux-Rouges nous ont pris nos chevaux et nous devrons vous suivre en courant, ce qui vous fera perdre du temps.

– Nous n'y pouvons rien. Pour le moment, asseyez-vous et reposez-vous un peu. Nous allons vous donner à manger.

La tournure des événements ne semblait pas enchanter Rollins. Il marmonnait quelque chose sur le temps perdu, et sur une charité mal placée. Nous n'y prîmes pas garde, descendîmes de nos chevaux et restaurâmes les malheureux. Ils ne laissèrent pas une miette ; une fois un peu reposés, nous reprîmes notre

route en modifiant légèrement notre direction. Les trois hommes ne se possédaient pas de joie d'avoir été ainsi tirés d'embarras, et ils se seraient certainement ouverts à nous davantage si Winnetou et moi nous nous étions montrés plus loquaces. Quant au commis, ils essayèrent à plusieurs reprises de le faire parler, mais en vain. Il rageait intérieurement contre nous, et son air renfrogné eut vite fait de les décourager. Cette attitude me rendit Rollins encore plus antipathique qu'auparavant, et je me mis à l'observer plus attentivement. Le résultat de cet examen fut tout autre qu'on aurait pu le supposer.

Je constatai en effet que, quand il pensait qu'on ne l'observait pas, un sourire malicieux et satisfait apparaissait sur son visage. Et, toutes les fois que cette expression lui échappait spontanément, il tournait un regard scrutateur du côté de Winnetou. Cela devait avoir un sens quelconque qui n'annonçait en tout cas rien de bon. Je redoublai d'attention en évitant toutefois d'éveiller ses soupçons. Je fis bientôt une autre remarque.

De temps en temps, il fixait un des trois piétons, et, lorsque les regards des deux hommes se rencontraient, ils se détournaient aussitôt, mais ces brefs instants me permirent tout de même de surprendre un air d'intelligence. Se pouvait-il qu'ils fussent de connivence ?

Pourtant ces trois hommes n'avaient que des raisons pour nous être reconnaissants. Ma méfiance m'aveuglerait-elle ?

Chose étrange, cette espèce de fluide sympathique qui existait entre moi et Winnetou et qui nous faisait réagir de la même manière dans les mêmes circonstances se manifesta une fois de plus. J'étais justement en train de réfléchir sur mes observations lorsqu'il arrêta son cheval, descendit à terre et, se tournant vers le vieux Warton :

– Mon frère blanc a suffisamment marché, dit-il, je le prie d'accepter de prendre place sur ma monture. Old Shatterhand

se fera aussi un plaisir d'offrir la sienne. Nous sommes de bons coureurs et nous n'aurons pas grand peine à avancer de pair avec les cavaliers.

Warton fit mine de décliner l'offre, mais finit par l'accepter. Son fils consentit également à prendre ma place sur mon cheval. Il était naturel que Rollins offrît sa monture au neveu. Mais il n'en fit rien. Le fils et le neveu montèrent donc Swallow à tour de rôle.

Comme nous marchions à pied, les autres ne craignaient pas d'être surpris. Nous restâmes volontairement assez en arrière et pouvions ainsi parler sans être entendus. D'ailleurs nous prîmes la précaution de nous servir du langage apache.

– Ce n'est pas par pitié que mon frère Winnetou a cédé son cheval, mais pour de tout autres raisons.

– Old Shatterhand a deviné juste.

– Winnetou a-t-il observé les quatre hommes ?

– Oui, j'avais remarqué que Old Shatterhand avait conçu quelque méfiance, et je tenais mes yeux bien ouverts. D'ailleurs plusieurs détails m'avaient déjà paru suspects.

– Notamment ?

– Mon frère le devinera facilement.

– Les bandages ?

– En effet. L'un des hommes a la tête et l'autre le bras bandés. Ils prétendent avoir été blessés lors de leur rencontre d'hier avec les Okanandas-Sioux. Crois-tu que cela soit vrai ?

– Aucunement. Je crois même que ces hommes ne sont pas du tout blessés.

– C'est exact. Nous avons passé devant deux cours d'eau sans qu'ils songeassent à s'arrêter pour laver leurs plaies.

L'histoire des blessures n'est donc qu'une invention, tout comme cette histoire d'attaque des Okanandas. Autre chose encore : mon frère blanc les a-t-il observés pendant qu'ils mangeaient ?

– Oui, ils ont beaucoup mangé.

– En effet, mais pas avec l'appétit qu'on aurait pu attendre d'hommes qui depuis deux jours ne se nourrissent que de racines. En outre, ils prétendent avoir été attaqués sur les bords de la haute Turkey-River. Or, à moins de l'avoir fait à cheval, il est impossible qu'ils aient accompli ce parcours en si peu de temps. Ainsi, de deux choses l'une : ou bien ils avaient des chevaux, ou bien ils ne viennent pas de la haute Turkey-River.

– Hum... Supposons qu'ils aient eu des chevaux. Pourquoi mentiraient-ils et où auraient-ils laissé leurs bêtes ?

– C'est ce qu'il faudra trouver. Mon frère Old Shatterhand pense-t-il que le marchand soit leur ennemi ?

– Non, bien qu'il veuille se faire passer pour tel.

– C'est aussi mon avis. En tout cas, il les connaît Peut-être même sont-ils de la même bande ?

– Alors pourquoi toute cette mise en scène ? Quel peut bien être leur but ?

– Nous ne tarderons pas à le savoir.

– N'allons-nous pas leur dire tout de suite ouvertement ce que nous pensons d'eux ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Leur attitude peut encore avoir une autre raison qui ne nous regarde pas. Il se peut, en somme, que, malgré la méfiance qu'ils nous inspirent, ces quatre hommes soient parfaitement

honnêtes. Il ne faut pas les blesser. Nous ne pouvons leur faire des reproches qu'une fois absolument sûrs de leur traîtrise.

– Mon frère Winnetou me confond, il fait preuve de plus de délicatesse que moi.

– Mon frère Old Shatterhand m'en voudrait-il ?

– Que non ! Winnetou sait qu'une telle pensée est bien loin de moi.

– Howgh ! Il ne faut causer de désagrément à personne à moins d'être sûr que c'est mérité. Il vaut mieux être victime d'une injustice que d'en commettre une soi-même. Que mon frère Old Shatterhand songe un peu que le marchand n'a aucune raison de lui en vouloir.

– Non, il n'en a aucune raison. Il a plutôt tout intérêt à être en bon terme avec moi.

– C'est exact. Il veut voir nos magasins et son patron désire faire des affaires avec Old Firehand. Quel intérêt aurait-il à ce que nous soyons maltraités en route ? Alors il ne pourrait savoir où se trouve Old Firehand et la cachette de ses peaux. À supposer même que ce marchand nous veuille du mal, nous n'avons rien à craindre avant qu'il ait vu les peaux. Mon frère est-il du même avis ?

– Sans doute.

– Et ces trois hommes qui se disent dépouillés...

– ... Ne le sont pas.

– C'est bien ce que je pense.

– Alors quels sont ces gens ?

– Peu importe. Ils n'ont pas plus intérêt à nous faire du mal en route.

– Mais ensuite ? Une fois que nous les aurons conduits dans la forteresse ?

– *Uff !* dit Winnetou en riant. Old Shatterhand et moi, nous pensons, je crois, la même chose.

– Il n'y a là rien d'étonnant !

– Alors tu penses aussi que tous les quatre sont des marchands qui travaillent ensemble ?

– Précisément. Le commis aura averti son patron qui se trouvait dans les environs pendant la nuit, et le patron a décidé de se joindre à nous.

– Mais dans quelle intention ? Voilà la question.

– Il y a là quelque chose de louche ? Si le patron ne voulait qu'apprécier la valeur des peaux, il pourrait confier ce soin à son commis expert en la matière et n'aurait aucun besoin de recourir à cette comédie. Sans doute médite-t-il un vol, peut-être même un assassinat.

– C'est fort probable.

– C'est en tout cas ce qu'il me semble. Nous avons affaire à des malfaiteurs. Mais, chemin faisant, nous n'avons pas à les craindre. Ils ne comptent commettre leur forfait qu'une fois arrivés dans la forteresse.

– Nous allons prendre nos mesures en conséquence. Rollins nous accompagnera à destination, mais nous brûlerons la politesse aux autres sous prétexte qu'ils ont à retrouver leurs amis à Wilkes-Fort.

– C'est parfait. Évidemment, d'ici là, nous aurons l'œil sur eux. Nous ne dormirons même qu'à tour de rôle. Nous tâcherons seulement de ne pas éveiller leur attention.

Lorsque la nuit fut tombée, nous aurions désiré nous reposer en pleine campagne où il n'y avait pas de surprise à craindre. Malheureusement, il faisait du vent et bientôt il commença à pleuvoir. C'est pourquoi nous dûmes continuer notre route jusqu'à ce que nous ayons trouvé une forêt. Nous nous promettions évidemment de nous tenir sur nos gardes.

Le dîner frugal une fois terminé, nos compagnons de route ne manifestèrent aucune envie de se coucher. Ils menaient grand bruit, bien que nous leur ayons enjoint d'être aussi silencieux que possible. Rollins lui-même se montrait maintenant trop loquace. Il racontait ses aventures les unes après les autres.

Tout cela me parut fort suspect, et je vis que Winnetou était du même avis. Il avait déposé ses armes à la portée de sa main et, bien qu'il fermât les yeux comme s'il somnolait, il surveillait les environs sous ses longs cils.

Nous avions campé à la lisière de la forêt. Winnetou et moi, nous épions le bois, car une attaque ne pouvait venir que de ce côté-là. Le pâle croissant de la lune avait surgi à l'horizon et inondait le paysage d'une clarté fantomatique. Mon ami était étendu par terre, la tête appuyée sur sa main gauche. Tout à coup, je remarquai qu'il ramenait doucement vers lui son pied droit. Sur le moment je restai stupéfait. Allait-il exécuter ce fameux coup du genou dont j'ai déjà eu l'occasion de parler ailleurs ?

En effet, il se saisit de la crosse de son arme comme pour jouer et serra le canon contre son genou. Je regardai dans la direction du canon et, près d'un fourré, j'aperçus une lueur phosphorescente qui serait passée inaperçue de tout homme moins expérimenté que le chef des Apaches.

C'était une paire d'yeux humains : quelqu'un nous épiait.

J'attendais la suite avec angoisse. Winnetou n'avait encore jamais raté son but et je savais qu'il ne le raterait pas davantage

cette fois, dût-il tirer dans cette position extrêmement difficile. Je vis ses doigts glisser sur la gâchette... mais le coup ne partit pas. La lueur des yeux avait disparu !

– C'est un malin, me glissa Winnetou en dialecte apache.

– Quelqu'un qui connaît le coup du genou, lui dis-je.

– C'est un Visage-Pâle.

– Oui, un Sioux n'aurait pas ouvert si grands ses yeux. Enfin, nous savons maintenant au moins qu'il y a des ennemis dans les environs.

– Certes, mais lui aussi sait que nous sommes avertis. Peu importe d'ailleurs, car je m'en vais déjouer ses ruses.

– Je veux bien, mais fais attention. Si tu t'en vas sous bois, il comprendra tout de suite que c'est lui que tu vas chercher.

– Pshaw ! Je ferai comme si j'allais voir les chevaux, je me débrouillerai. Mais il faut que tu me facilites mon entreprise.

Je fis un signe affirmatif. J'attendis quelques minutes, puis m'adressai à mes compagnons :

– Assez parlé, mes amis ! Demain matin nous devons partir de bonne heure. Je crois qu'il serait temps de dormir. À propos, dites-moi, monsieur Rollins, avez-vous bien attaché les chevaux ?

– Mais naturellement, répondit Rollins d'une voix maussade, comme s'il était fâché d'être interrompu dans son récit.

– Ma monture est restée en liberté, dit Winnetou, je m'en vais l'attacher. Mon frère Old Shatterhand veut-il que je jette en même temps un coup d'œil à sa bête ?

– Bien volontiers, répondis-je pour donner le change.

Winnetou se leva, jeta sa couverture sur son épaule et s'enfonça sous bois. Les autres continuaient leur conversation, ce qui était à la fois un avantage et un inconvénient. Un inconvénient parce que je ne pouvais pas entendre ce que faisait Winnetou et un avantage parce que l'ennemi ne pouvait pas s'en rendre compte non plus.

Le temps passa. Cinq minutes, dix minutes, un quart d'heure. Je commençais déjà à m'inquiéter, mais je me dis qu'il est bien difficile parfois de surprendre un ennemi averti. Enfin j'entendis des pas derrière moi, dans la direction où l'Apache était parti. Je détournai légèrement la tête et je vis mon ami surgir, enveloppé dans sa couverture. Je me sentis soulagé et reportai mes yeux sur le cercle. Winnetou s'approchait de plus en plus et fut bientôt derrière moi. Tout à coup j'entendis une voix étrangère :

– Et maintenant nous allons faire l'affaire de celui-là !

Je tournai brusquement la tête et m'aperçus que l'homme enveloppé dans la couverture de Winnetou n'était pas le jeune Apache, mais quelqu'un dont la figure ne m'était pas tout à fait étrangère. Il leva la crosse de son fusil pour m'en frapper. Avec la rapidité d'un éclair, je roulai plus loin sur le sol pour éviter le coup, mais il était trop tard et, au lieu d'être frappé au front, je le fus à la nuque, chose infiniment plus grave. Je perdis immédiatement connaissance.

Lorsque je revins à moi, encore complètement abasourdi par le choc, l'aube pointait déjà. Comme à travers un brouillard, j'entendis une voix qui disait :

– Ce chien d'Apache ne veut rien dire, et je crois bien avoir expédié son compère dans l'autre monde. C'est dommage. J'aurais donné une fortune pour pouvoir lui apprendre à vivre.

Ces quelques mots produisirent sur moi un effet magique. J'ouvris les yeux et je constatai à ma profonde stupéfaction que

l'individu que je n'avais pu reconnaître de prime abord, à cause de sa barbe, n'était autre que Santer, notre mortel ennemi, l'assassin du père et de la sœur de Winnetou, que nous poursuivions vainement depuis des années. Je ne pouvais détacher mon regard de son visage.

Il s'en aperçut et je vis sa figure s'illuminer de joie.

– Il vit cria-t-il. Il vient d'ouvrir les yeux. Je vais voir ça.

Il courut vers moi et me secoua vigoureusement. Je ne pouvais pas me défendre : j'étais si solidement ligoté qu'il m'était impossible d'esquisser le moindre mouvement. Il se mit à hurler à tue-tête :

– Tu me répondras, chien, tu me répondras. Sinon je saurai te faire ouvrir la bouche.

Il se remit à me secouer, et c'est ainsi que je pus apercevoir par terre Winnetou lié de la plus horrible façon. Il était enroulé sur lui-même dans une position telle qu'un homme-serpent lui-même s'en serait trouvé incommodé. Il devait endurer des souffrances terribles, surtout qu'il se trouvait dans cette position-là depuis plusieurs heures.

Je jetai un coup d'œil sur l'assistance et, à ma grande surprise, je vis que Rollins avait disparu. Il n'y avait plus que Warton, son fils et son neveu avec Santer.

– Veux-tu parler, oui ou non ? cria Santer d'une voix menaçante. Faudra-t-il que je te délie la langue avec mon couteau ? Et d'abord me reconnais-tu ?

Me taire n'aurait servi à rien. Je n'avais d'ailleurs pas le droit de refuser d'entrer en conversation avec lui, ne fût-ce que pour tâcher d'adoucir, si c'était possible, le sort de Winnetou.

– Oui, je te reconnais, dis-je d'une voix faible, tu es Santer.

– Ah ! très bien, fit-il en imitant ma voix d'un ton ironique. Tu es sans doute enchanté de me retrouver ici ? Charmé de cette petite rencontre imprévue, hein ?

J'hésitai une seconde, mais il tira son couteau, l'appuya contre ma poitrine et me dit d'un ton menaçant :

– Veux-tu dire oui, sinon tu es fichu !

Bien que souffrant de douleurs atroces, Winnetou me cria :

– Mon frère Old Shatterhand ne dira pas oui, il préférera la mort.

– Tais-toi, chien ! hurla Santer ; si tu oses encore prononcer une parole, je serrerai tes liens jusqu'à te faire craquer les os.

Puis, se tournant vers moi, il me dit :

– Eh bien ! mon cher ami, Old Shatterhand de mon cœur, es-tu content de me retrouver ici ?

– Mais parfaitement, répondis-je, Malgré l'avertissement de l'Apache.

– Vous avez entendu ? dit Santer avec un sourire triomphant en se tournant vers ses acolytes. Old Shatterhand, l'invincible Old Shatterhand a tant la frousse qu'il se fait petit comme un gamin. Il répète gentiment qu'il est content de me retrouver.

Une idée me traversa l'esprit, et, tout à coup, je me sentis comme délivré d'un poids énorme. La douleur à ma nuque disparut même comme par enchantement. Ma situation, bien que critique, n'était sans doute pas encore désespérée.

Je lui ris au nez.

– Tu te trompes si tu crois que tu me fais peur avec ton couteau. Je suis fort content de te retrouver, un point c'est tout.

– Tu n'as pas peur ? Vraiment ?

– Mais non. Je te le répète, je suis même enchanté.

Je ris de bon cœur, sans le moindre accent d'ironie. Ce rire franc étonna sans doute Santer. Il fronça les sourcils, me lança un coup d'œil scrutateur et me dit :

– Et quoi donc ? Est-ce que je t'aurais donné un tel coup que tu en serais devenu dingue ? Content de me voir ? Ce serait trop fort !

– Pas du tout, je n'ai jamais été plus lucide, ta vue me réjouit le cœur.

– Ah ! voilà que tu te montres insolent ! Eh bien ! je vais te ligoter comme ce chien de Winnetou, ou mieux : je vais te pendre par les pieds à un arbre pour que tu deviennes réellement fou.

– Me faire cela à moi, tu n'y penses pas.

– J'y pense sérieusement, au contraire.

– Je parie que tu ne le feras pas.

– Tiens, tiens, tu vas voir.

– Je ne verrai rien du tout. Évidemment, tu peux me pendre par les pieds, mais dans dix minutes je serai mort et tu ne sauras pas ce que tu veux savoir.

Je vis aussitôt que j'avais visé juste. Santer entra dans une terrible colère et hurla :

– Quel toupet ! J'aimerais bien que tu me dises ce qu'il paraît que je veux savoir.

– Nous en parlerons à loisir. Pour l'instant, laisse-moi tout à ma joie de me trouver à nouveau en tête à tête avec toi. Il y a

des années que je n'ai pas eu ce plaisir. Enfin, mon vœu le plus cher est exaucé !

Santer me fixait de plus en plus stupéfait, puis il poussa une bordée de jurons que le papier le plus tolérant ne saurait supporter.

– Tonnerre de Dieu ! hurla-t-il pour terminer. Je vois que tu es devenu complètement cinglé. Tu as de la chance, car je serai indulgent. Mais, si tu ne me réponds pas bien sagement, je te ferai rôtir à petit feu.

Il s'assit près de moi, me regarda d'un air méditatif, puis me dit :

– Toi et ton copain Winnetou, vous pensez être les deux chasseurs les plus rusés du Far-West, alors que vous n'êtes que des imbéciles. Cet idiot de Winnetou a cru m'avoir hier soir. Il s'est montré plus imprudent qu'un écolier. Reconnais-tu m'avoir aperçu hier dans le fourré ?

– Mais parfaitement, répondis-je avec une politesse exquise.

– Winnetou a essayé de m'abattre avec le coup du genou.

– Très juste.

– Je m'en suis bien rendu compte et je ne l'ai pas attendu. Alors il a pensé me prendre par surprise.

– C'est tout à fait exact.

– Quel imbécile ! De deux choses l'une : ou bien il avait réellement aperçu quelqu'un ou bien il s'était trompé. Dans le dernier cas, il n'y avait personne à surprendre, dans le premier il pouvait se douter que je l'attendrais au tournant. Eh bien ! non, il est tombé dans le panneau comme un enfant de sept ans ! Il a bien mérité le châtiment que je lui ai infligé. Quand je l'eus terrassé, je me suis enveloppé dans la couverture qu'il em-

portait soi-disant pour son cheval et c'est ainsi que je t'ai surpris. Toi aussi tu t'es montré parfaitement ridicule. À propos, qu'est-ce que tu as pensé en me voyant surgir ?

– Rien que des choses flatteuses à ton égard.

– J'en suis fort aise. Mais trêve de plaisanterie ! Vous êtes en mon pouvoir et vous n'aurez la vie sauve que si vous réussissez à m'émouvoir. Or je ne me laisse pas émouvoir facilement. Je ne serai indulgent à votre égard que si vous faites montre de la plus absolue franchise. Moi-même je donnerai l'exemple. Vois-tu ces trois hommes ? Ce sont mes amis qui n'ont fait qu'exécuter un projet conçu par moi. Alors, que penses-tu de moi maintenant ?

Je savais maintenant à quoi m'en tenir. Je me gardai cependant de lui laisser deviner ma pensée et je répondis tranquillement :

– Que veux-tu que je pense de toi ? Tu as toujours été une crapule et je vois que tu l'es resté.

– Merci. Je veux bien accepter tes injures, mais sache que l'heure des règlements de comptes n'est pas loin. Mets-toi bien ça dans la tête. Et, maintenant, revenons à nos moutons. Je sais que tu es un homme instruit et que je te ferai grand plaisir en te parlant par paraboles. Vois-tu, nous sommes des gaillards qui aimons mieux récolter que semer. Semer, c'est un sale travail que nous cédons volontiers aux autres. Quant à la récolte, nous nous y attelons volontiers, pourvu qu'elle ne nous donne pas trop de mal. Nous nous fichons royalement des protestations des gens qui nous disent que ce sont eux qui se sont donné la peine de semer. Nous avons nos habitudes et nous y resterons fidèles jusqu'à ce que nous nous jugions assez riches pour pouvoir nous retirer.

– Vraiment ? Et vous pensez que ça arrivera bientôt ?

– Nous l'espérons. Il y a en effet à proximité un champ magnifique, dont nous serions particulièrement désireux de faire la moisson. Si ça réussit, nous pourrons abandonner les affaires.

– Tous mes vœux vous accompagnent, dis-je ironiquement.

– Merci bien. Alors j'espère que tu auras l'obligeance de nous montrer le chemin.

– Allons donc, vous ne savez pas où c'est ?

– Non, tout ce que nous savons, c'est que ce n'est pas loin d'ici.

– C'est bien ennuyeux.

– Mais pas du tout. Avec un aussi bon guide que toi, on est sûr de ne pas se perdre en route.

– Vous croyez ?

– Certainement.

– Moi j'ai peur du contraire.

– Et pourquoi ?

– Parce que je ne connais aucun champ qui puisse faire votre affaire.

– Mais si, mais si, fais un petit effort.

– Vraiment, je ne vois pas du tout.

– Eh bien ! je vais te rafraîchir un peu la mémoire. D'abord je crois que tu as bien compris que « champ » n'est qu'une façon de s'exprimer, une sorte de parabole. Je voulais parler en réalité d'un magasin de peaux que je voudrais bien visiter.

– Je suis navré de ne pouvoir t'être d'aucun secours.

– Comment cela ? Tu reconnais bien avoir été tout dernièrement chez le vieux Corner ?

– Sans doute, mais quel rapport ?

– Qu'est-ce que vous alliez y chercher ?

– Absolument rien, ce n'était qu'une visite de politesse.

– N'essaie pas de me donner le change. J'ai rencontré Corner après votre visite. Il m'a dit ce que vous cherchiez.

– Et quoi donc ?

– Un marchand, un nommé Bourton.

– Il n'aurait pas dû t'en parler.

– Je regrette, il m'a tout raconté. Ce marchand devait vous acheter, paraît-il, une grande quantité de peaux ?

– À nous ?

– Pas à vous personnellement, mais à Old Firehand, qui en possède un gros stock.

– Tu es plus fort que le diable.

– N'est-ce pas ? dit Santer avec une joie maligne.

Il n'avait pas compris l'ironie de mon observation.

– Or vous n'avez pu rencontrer qu'un commis du marchand, un certain Rollins, si mes souvenirs sont exacts. Au fait, ce gaillard a réussi à nous fausser compagnie pendant que je prenais soin de ta personne.

En parlant de Rollins, Santer jeta inconsciemment un coup d'œil vers le fourré où lui-même s'était caché la veille. Je m'en rendis parfaitement compte, mais je pris garde de ne pas me trahir.

– Tant pis, poursuivit-il, je me fiche pas mal de ce Rollins. C'est de vous que j'ai besoin. Connaissez-vous Old Firehand ?

– C'est un très bon ami à moi.

– Je le savais. Et sa cachette ?

– Comme ma poche.

– Je suis ravi de ta franchise.

– Pshaw ! Pourquoi jouerais-je à cache-cache avec toi ?

– N'est-ce pas ? Au fond, tu n'es pas si bête que tu en as l'air. Et maintenant tu vas tout me raconter pour adoucir ton sort.

– Ça dépend ce que tu entends par adoucissement.

– Ne coupons pas les cheveux en quatre. Vous me connaissez et je vous connais. Nous savons tous les trois à quoi nous en tenir. Celui d'entre nous qui tombe au pouvoir de l'adversaire est fichu. Comme c'est maintenant moi qui suis le plus fort, vous savez que vous êtes condamnés à mort. Seules les modalités de l'exécution restent à décider. Je me suis souvent imaginé le plaisir que j'aurais à vous faire subir la torture. Cependant, maintenant qu'il s'agit d'avoir le secret de Old Firehand, je consens à me montrer plus indulgent.

– Tu as vraiment bon cœur.

– C'est un défaut, je le sais, mais qu'y puis-je ? Dis-moi donc où se trouve exactement cet endroit.

– Qu'est-ce que tu m'offres en échange ?

– Une exécution rapide, sans douleur ; une balle dans la tête.

– Tu es vraiment trop bon, malheureusement tu n'es pas très intelligent.

– Quoi ?

– Pour avoir une mort moins douloureuse, il nous serait très facile de t'induire en erreur.

– Tu le crois. Mais sois tranquille, je prendrai mes précautions. Pour le moment, je voudrais savoir si vous allez oui ou non me trahir le secret de Old Firehand.

– Trahir, c'est le mot juste. Mais Old Shatterhand n'est pas un traître. Winnetou n'a pas voulu te parler, car il est trop fier pour condescendre à adresser la parole à un scélérat de ton espèce. Mets-toi bien dans la tête que si je l'ai fait, moi, c'est uniquement parce que j'avais pour cela une raison particulière.

– Une raison ? Laquelle ?

Il plongea son regard dans le mien.

– Tu l'apprendras au moment voulu.

Depuis une demi-heure, notre conversation se poursuivait de part et d'autre sur un ton badin, presque courtois. Mais, à ce moment, Santer se fâcha et me submergea d'un flot de jurons.

– Que la peste t'emporte ! hurla-t-il. Eh bien ! sache que nous trouverons la cachette malgré toi.

– Vous aurez de la chance. Mais j'ai bien peur qu'il soit trop tard, car, si nous ne rentrons pas au jour fixé, Old Firehand sera pris de soupçons et transportera ses peaux ailleurs. Nous nous étions mis d'accord là-dessus.

Il me lança un regard sombre tout en jouant avec son couteau d'un air menaçant. Mais je voyais bien où il voulait en venir, et je n'en éprouvais pas la moindre frayeur. Sans doute Santer en voulait-il à notre vie, mais, rapace comme il était, il désirait surtout mettre la main sur la fortune de Old Firehand. Il était pour cela, je le voyais bien, prêt à faire certaines concessions.



Enfin il posa ses yeux sur moi et dit :

– Ainsi tu n'as rien à me dire ?

– Non.

– Et si je te plonge mon couteau dans le cœur ?

– Mais, voyons, ce serait pour moi une mort immédiate, donc la faveur que tu ne voulais m'accorder qu'au prix d'une trahison.

– Rira bien qui rira le dernier ! Pour le moment je vais voir si tu sais souffrir aussi bien que Winnetou.

Il fit signe aux autres qui se saisirent de moi et me portèrent près de mon ami, puis s'ingénièrent à me ligoter en cercle le plus douloureusement possible.

Je devais rester dans cette situation passablement désagréable pendant plus de trois heures. Durant tout ce temps, je n'échangeai pas une seule parole avec Winnetou. Nous endurions tous les deux des souffrances peu banales, sans cependant faire entendre la moindre plainte.

De quart d'heure en quart d'heure, Santer s'approchait de moi pour me demander si j'étais disposé à parler. Désormais, c'était entre nous une question de patience. Je savais que Winnetou envisageait la situation de la même façon que moi.

Puis, vers midi, comme Santer m'avait interrogé une fois de plus en vain, il retourna près de ses compagnons et commença à s'entretenir avec eux à voix basse. Enfin, il déclara à haute voix pour que nous puissions l'entendre :

– Je crois qu'il ne doit pas être allé bien loin, car il n'a pas réussi à prendre son cheval. Battez bien les environs, je resterai ici pour surveiller les prisonniers.

Il parlait de Rollins. Cependant, quand on croit quelqu'un caché dans les environs, on ne le dit pas de façon à être entendu par lui. Les trois hommes saisirent leurs armes et s'éloignèrent. Enfin Winnetou chuchota dans ma direction :

– Mon frère devine-t-il ?

– Oui.

– Ils vont prendre Rollins et l'amener ici.

– Cela ne fait pas de doute. Ils le traiteront d'abord comme un ennemi, puis découvriront tout à coup qu'ils se connaissent depuis longtemps. En fin de compte, Rollins prendra notre défense...

– Et, après une longue hésitation, Santer, pour faire plaisir à son cher ami Rollins, nous relâchera. Ce sera une scène comme on en voit dans les maisons que les Visages-Pâles appellent théâtres.

– Évidemment. Si nous ne trahissons pas la cachette de Old Firehand, Santer et ses amis, qui brûlent d'envie de l'apprendre, ne pourront faire autre chose que de nous libérer, afin de suivre ensuite notre piste. Rollins, qui est son compère et dont la tâche consistait à nous livrer à lui, va le prier de nous libérer pour lui faire plaisir.

– Mon frère a tout à fait raison. Ce Santer est rusé comme un renard, mais, pourtant, il ne me semble pas très intelligent. Il aurait pu laisser Rollins achever sa tâche et il aurait appris avec moins de peine l'endroit où se trouve la cachette de Old Firehand.

– En effet, il n'a pas été très prévoyant. Ce qui est certain, c'est qu'il était d'accord avec les Sioux qui voulaient attaquer la ferme de Corner. C'est lui leur fameux allié. Lorsque Rollins a appris notre identité, Santer a décidé de s'emparer de nous. Il a envoyé trois comparses devant, à pied, et nous a suivis lui-

même à cheval. Mais, dans leur joie de mettre enfin la main sur nous, ils ont manqué d'habileté dans l'élaboration de leur projet.

Nous parlions à voix très basse, et Santer, qui s'était détourné de nous et regardait dans la direction de la forêt, ne s'était aperçu de rien. Un moment après, nous entendîmes des cris sous bois. Bientôt les trois Warton débouchèrent du fourré en traînant Rollins qui faisait mine de se débattre.

– Ah ! le voilà, dit Santer en allant à leur rencontre. J'avais bien dit qu'il devait se trouver dans les environs. Allez, portez-le à côté des autres et ligotez-le solidement...

Tout à coup il se tut, sembla tombé dans la plus profonde surprise, puis continua en bégayant presque de joie :

– Mais... C'est impossible... Je rêve... Ou bien je suis fou...

Le visage de Rollins s'éclaira de joie. Il s'arracha aux Warton et courut vers Santer.

– Mais, voyons, c'est mon vieil ami Santer ! Grâces en soient rendues à Dieu ! Maintenant je suis sûr qu'on ne me fera pas de mal.

– Vous faire du mal, mon cher Rollins, mais vous n'y pensez pas ! Pouvais-je supposer que je vous retrouverais en compagnie de ces coquins ? Mais, dites-moi, vous travaillez donc pour Bourton ?

– Mais oui, et je n'ai pas à m'en plaindre. Les affaires ne sont pas trop mauvaises, et, pas plus tard qu'hier soir, j'ai eu l'occasion d'en conclure une excellente. Malheureusement...

Tout à coup, comme si une pensée lui traversait subitement l'esprit, il s'écria d'un air étonné :

– Mais alors... Est-il possible ?... Ce serait vous qui nous auriez attaqués hier soir.

– Parfaitement.

– Tonnerre de Dieu ! La vie a parfois des hasards extraordinaires. Je suis attaqué par l'homme auquel j'ai autrefois sauvé la vie et qui est devenu mon meilleur ami. Pourquoi avoir agi ainsi, Santer, que vous est-il arrivé ?

– Rien ! Je ne vous ai pas reconnu dans l'obscurité et vous vous êtes sauvé tout de suite.

– C'est juste. J'avais pensé que la première chose à faire était de me mettre en sécurité pour pouvoir au moment opportun porter secours à mes compagnons.

Il s'approcha de nous et poussa des cris effrayés.

– Mais, mon Dieu, comment les avez-vous attachés ? Ils doivent souffrir atrocement.

Il s'apprêtait déjà à nous délivrer lorsque Santer lui saisit le bras.

– Arrêtez ! mon cher Rollins. Ce sont mes ennemis mortels.

– Ce sont mes amis !

– Je regrette. Ils ont des comptes à me rendre et ils me les paieront de leur vie. C'est d'ailleurs pourquoi je les ai faits prisonniers ; évidemment, je ne pouvais pas savoir qu'ils étaient vos amis.

– Voilà un malheureux hasard, mais je ne peux pas les laisser torturer ainsi. Avez-vous vraiment des griefs très sérieux contre eux ?

– Le dixième serait suffisant pour justifier leur exécution.

– Mais savez-vous bien qui ils sont ? On ne tue pas froidement des hommes aussi valeureux que Winnetou et Old Shatterhand.

– N'insistez pas, je ne peux pas leur faire grâce. Rien ne pourra les sauver de la mort.

– Faites-le tout de même par amitié pour moi. Il m'est très pénible d'évoquer le service que je vous ai rendu, mais puisque cette fois-ci il ne s'agit pas de moi…

– Eh bien ?

– Souvenez-vous que, le jour où je vous ai sauvé la vie, vous m'avez promis de m'accorder tout ce que je vous demanderais. Et si maintenant, fort de cette promesse, je vous demandais de libérer vos prisonniers ?

– N'en faites rien. Je serais navré de ne pouvoir satisfaire à vos désirs, et j'ai horreur de ne pas tenir mes promesses. Demandez-moi tout ce que vous voudrez, mais ne me privez pas de ma vengeance.

– Allons ! soyez plus humain. Venez, je vais vous convaincre.

Il prit Santer par le bras et l'entraîna à l'écart. Ils continuèrent leur conversation en l'accompagnant de grands gestes. Décidément la comédie était très habilement menée.

Un quart d'heure plus tard, Rollins revint vers nous et dit :

– Je me donne un mal de chien pour vous tirer de là. Ça ne va pas tout seul ; pourtant j'ai bon espoir de réussir. Pour le moment, j'ai obtenu de pouvoir relâcher un peu vos liens.

C'est ce qu'il fit. Puis il retourna près de Santer et continua à jouer la comédie.

Une demi-heure plus tard, ils revinrent tous les deux, et Santer nous dit :

– Vous avez une veine de pendus. J'ai fait autrefois des promesses à ce gentleman, et je ne suis pas homme à les renier.

Par amitié pour lui, je vais commettre la plus grande bêtise de ma vie ! Je vais vous remettre en liberté, mais je confisque toutes vos affaires y compris vos armes.

Winnetou ne dit mot et je restai moi-même silencieux.

– Eh bien ! ma clémence vous a-t-elle à tel point stupéfiés qu'elle vous a retiré l'usage de la parole ?

Comme nous ne lui répondions toujours pas, Rollins dit :

– Évidemment ils n'en croient pas leurs oreilles. Je m'en vais les libérer.

Il commença à défaire mes liens.

– Arrêtez, lui dis-je, laissez-moi tranquille, Mr. Rollins.

– Mais qu'est-ce qui vous prend ? s'exclama l'homme étonné. Quelle mouche vous a piqué ?

– Je veux tout ou rien.

– Que voulez-vous dire ?

– Cela veut dire que nous ne voulons pas être remis en liberté sans nos armes et nos affaires.

Rollins leva les bras au ciel.

– Mais vous perdez la tête !

– Pas du tout. Winnetou et moi nous sommes des gens d'honneur. Nous préférons mourir plutôt que quelqu'un puisse dire qu'il nous a pris nos armes...

– Mais enfin...

– Il n'y a pas d'enfin. Nous avons parlé. Faites ce que vous voulez, mais vous n'arriverez pas à nous faire changer d'avis.

– Enfer et damnation ! J'ai tout fait pour vous sauver, et votre obstination va maintenant tout gâter !

Il prit de nouveau Santer à l'écart et ils recommencèrent leur conciliabule. Ils invitèrent même les trois Warton à tenir conseil avec eux.

– Mon frère blanc a agi en homme intelligent, me dit Winnetou. Ou je me trompe fort ou bien les Visages-Pâles feront tout ce que nous voudrons, persuadés qu'ils sont qu'ils finiront par nous avoir.

La nouvelle discussion dura presque une heure et était visiblement fort animée. Enfin, lorsqu'un laps de temps suffisamment long se fut écoulé pour faire admettre que Rollins était parvenu à vaincre la résistance de Santer, celui-ci s'approcha de nous :

– Décidément je n'ai jamais vu des gens ayant de la chance comme vous. Cette promesse faite autrefois à la légère va me conduire à la plus grande des folies ! Vous pourrez vous moquer de moi. Mais je vous jure que c'est tout de même moi qui rirai le dernier. Enfin, pour l'instant, voici ce que nous avons décidé :

Il fit une pause pour donner plus de poids à ces paroles, puis il continua :

– Je vais vous remettre en liberté et vous pourrez même conserver vos affaires. Mais, jusqu'à ce soir, vous resterez attachés à cet arbre, afin que vous ne puissiez pas nous suivre, nous emmenons même Mr. Rollins avec nous, car il pourrait commettre l'imprudence de vous relâcher avant l'heure. C'est à lui que vous devez la vie, et j'espère que vous lui en serez reconnaissants.

Nous fûmes ligotés à deux arbres voisins, les bandits attachèrent nos chevaux non loin de nous, puis ils entassèrent toutes nos affaires, y compris nos armes, à nos pieds.

Ceci fait, les cinq compères s'éloignèrent à cheval. Nous restâmes silencieux pendant près d'une heure, puis l'Apache me dit :

– Ils sont restés dans les environs pour pouvoir suivre notre trace de tout près. Rollins reviendra délier nos liens à la tombée de la nuit. Il nous faut absolument mettre la main sur Santer. Qu'en pense mon frère blanc ? Quel serait le meilleur moyen ?

– Il serait peu adroit de les amener jusqu'à la cachette de Old Firehand.

– Évidemment. En poursuivant notre route pendant toute la nuit, nous arriverons demain soir à la forteresse. Mais nous nous arrêterons avant. Rollins n'aura pas manqué de laisser des signes secrets à ses amis. Au moment voulu, nous le réduirons à l'impuissance, puis retournerons sur nos pas, pour attendre le reste de la bande. Mon frère Old Shatterhand est-il d'accord avec moi ?

– Parfaitement. Santer se rengorge de son adresse, mais nous lui montrerons qu'il n'est qu'un imbécile.

La journée s'écoula avec une lenteur désespérante. Enfin, à la tombée de la nuit, nous entendîmes le galop d'un cheval ; c'était Rollins. Il nous dit qu'il avait accompagné les autres très loin, puis il défit nos liens. Nous l'assurâmes de notre « éternelle reconnaissance », puis montâmes à cheval et partîmes.

Rollins reprit sa place derrière nous. Nous entendîmes qu'à plusieurs reprises il faisait cabrer son cheval pour laisser des traces plus visibles ; il arracha même distraitement des feuilles d'arbres qu'il jetait sur le passage, afin de rendre plus facile encore la tâche de nos poursuivants.

Au matin, nous fîmes halte pendant une heure-environ, et à midi nous nous reposâmes pendant plus de trois heures. Puis nous reprîmes notre route pendant deux heures et demie, si

bien que nous fûmes bientôt dans les environs de la forteresse. L'heure était venue de nous expliquer avec Rollins. Nous nous arrêtâmes et descendîmes de nos montures. Il nous imita et nous demanda avec étonnement :

– Pourquoi faire encore une halte, messieurs ? Je suppose que nous ne sommes plus très loin du but de notre voyage. Pour ma part, je préférerais continuer plutôt que de passer la nuit ici.

Winnetou, toujours taciturne, lui dit alors :

– Il ne faut pas que des scélérats entrent chez Old Firehand.

– Des scélérats ? Qu'entend par là le chef des Apaches ?

– Je veux dire par là que tu en es un.

– Moi ? Depuis quand Winnetou est-il ingrat envers son sauveur ?

– Son sauveur ? Tu n'y penses pas. Pauvre imbécile qui te crois plus fort que Old Shatterhand et Winnetou ensemble.

– Mais je vous en prie... Vous faites erreur ?

– Assez de mensonges.

– Mais...

– Nous savons que tu n'es qu'un espion de Santer, qui se fait appeler Bourton le marchand. Nous avons observé ton manège abject pendant tout le trajet. Maintenant l'heure du châtiment est venue. Santer nous a demandé de ne pas oublier notre dette envers toi. Eh bien ! allons-y.

Rollins, ayant compris la situation, sauta en selle et essaya de partir au galop, mais je réussis à m'agripper à la bride de son cheval. Il tira alors son pistolet et fit feu. Je baissai la tête pour éviter le coup. L'instant d'après, Rollins était à terre. Il fut aussitôt ligoté et bâillonné. Nous l'attachâmes à un arbre, quitte à re-

venir le chercher une fois que nous en aurions terminé avec les autres.

Nous revînmes alors rapidement sur nos pas, puis, ayant trouvé un fourré propice, nous nous y postâmes pour attendre nos poursuivants l'arme à la main.

Nous attendîmes une heure, une heure et demie, certains que Santer et ses comparses ne pourraient plus nous échapper.

Tout à coup, Winnetou s'écria :

– *Uff ! uff !* je vois un cavalier à l'horizon.

Je fis un effort pour bien discerner, puis je dis :

– En effet, c'est étrange.

– Il va du côté d'où doit venir Santer, dit Winnetou, étonné. Mon frère distingue-t-il la couleur du cheval ?

– C'est un cheval bai.

– Oui, un cheval bai, et c'est aussi la couleur du cheval de Rollins.

– Rollins ? Mais c'est impossible. Il ne pouvait pas être plus solidement ligoté.

Le regard de Winnetou s'assombrit. Cependant il se domina et me dit :

– Attendons encore un quart d'heure.

Le temps passait et Santer ne venait toujours pas. Alors Winnetou me dit :

– Mon frère blanc ferait bien de retourner à l'endroit où était attaché Rollins pour examiner les traces.

– Mais si Santer arrivait entre temps avec ses hommes ?

– Winnetou s'en charge.

Vingt minutes plus tard, j'arrivais au grand galop là où nous avions attaché Rollins. Il avait disparu ainsi que son cheval. J'examinai soigneusement les traces, puis j'allai rejoindre Winnetou. Celui-ci entra dans une terrible colère quand il apprit que notre prisonnier s'était sauvé. Enfin il se maîtrisa.

– Le scélérat savait très bien que nous allions au-devant de ses amis. Il a donc bifurqué un peu au sud, et c'est pour cela qu'il n'est pas passé devant nous. Mais comment diable a-t-il pu se libérer ?

– Un cavalier est venu de l'est et c'est lui qui l'a relâché.

– Sans doute un soldat de Wilkes-Fort.

– Je ne crois pas. Les traces de pieds que j'ai relevées autour de l'arbre sont si énormes qu'elles ne peuvent provenir que des mocassins antédiluviens de notre ami Sam. De plus, je crois avoir reconnu les traces de sabot de sa vieille Mary.

– *Uff ! uff ! uff !* Nous jouons de malheur. Montons à cheval et voyons si nous ne pouvons pas encore les rattraper.

Le soleil avait déjà disparu de l'horizon. En quelques minutes, nous retrouvâmes la trace de Rollins dans la Prairie que nous décidâmes de suivre. Nos prévisions étaient exactes. La piste allait rejoindre celle des quatre cavaliers.

Nous examinâmes attentivement les empreintes et vîmes que les cinq larrons ne s'étaient arrêtés que pendant quelques minutes. Dès que Rollins les avait mis au courant, ils avaient sagement rebroussé chemin. Comme il faisait déjà très sombre et que la nuit était sans lune, nous ne pouvions penser à les poursuivre ainsi.

Winnetou fronça les sourcils et sans mot dire sauta à cheval. Nous partîmes au grand galop dans la direction de la forteresse.

Une fois de plus, Santer avait réussi à nous échapper. Nous nous promîmes cependant que, dès le lendemain matin, nous nous lancerions à sa poursuite. Je savais que Winnetou était résolu à avoir cette fois raison de son mortel ennemi.

Bientôt la lune se leva et nous arrivâmes près du fourré où se trouvait d'habitude la sentinelle de la forteresse. Elle était en effet à son poste et fit stopper.

– Excusez-moi, messieurs, nous dit l'homme, si je vous arrête, mais je dois vous conseiller la plus grande prudence.

– Pourquoi ? demandai-je.

– Il paraît que tout ne va pas pour le mieux dans les environs.

– Que se passe-t-il donc ?

– Je ne saurais pas vous le dire exactement, toujours est-il que le petit Sam Hawkens m'a fait de longs discours en rentrant de sa promenade.

– Ah ! il avait donc quitté la forteresse ?

– Oui, mais il est de retour.

– Ah ! Et il était seul ?

– Oui.

Il n'y avait plus de doute, c'était bien Sam Hawkens, par ailleurs si rusé, qui avait commis la gaffe monstre de libérer Rollins.

Nous pénétrâmes dans le défilé et apprîmes aussitôt que l'état de santé de notre ami Old Firehand avait plutôt empiré depuis notre départ. Toutefois, sa vie n'était pas en danger, et je n'en parle que parce que c'est précisément la raison qui allait m'obliger à me séparer de Winnetou.

Après avoir mis pied à terre, nous courûmes vers le feu où nous vîmes Old Firehand enveloppé de fourrures, Harry, Sam ainsi que quelques officiers de Wilkes-Fort.

– Soyez les bienvenus, dit Old Firehand d'une voix éteinte. Avez-vous rencontré le marchand de peaux ?

– Nous l'avons rencontré, mais nous l'avons déjà perdu en route, dit Winnetou.

– C'est bien fâcheux !

– Nous allons vous mettre tout de suite au courant, dit mon ami, mais, au préalable, j'aimerais poser quelques questions à notre vieil ami Sam Hawkens.

Le petit vieux ricana.

– Mon frère Sam est-il sorti aujourd'hui de la forteresse ? demanda Winnetou.

– Mais oui, si je ne m'abuse, répondit Sam. J'ai fait un petit tour dans la forêt, histoire de prendre l'air.

– Très bien. Mais mon frère blanc sait-il ce qu'il est ? demanda Winnetou d'un air calme.

– Un célèbre chasseur de la savane, si je ne m'abuse, répondit modestement le petit Sam.

– Mon frère blanc se trompe. Il n'est pas un célèbre chasseur, mais le pire imbécile que j'ai jamais vu. Howgh !

Là-dessus, il fit volte-face et s'éloigna.

Cette déclaration du chef apache, toujours si doux et si réservé, fit une profonde sensation. On m'entoura en m'assaillant de questions.

Je racontai alors en détail tout ce qui nous était arrivé. L'assistance resta stupéfaite.

Le petit Sam piqua une véritable crise de nerfs. Il s'injuria copieusement et s'inonda d'épithètes si grossières que la moitié seulement adressée à un tiers l'aurait mis en fort mauvaise posture devant les tribunaux.

Puis il se leva, se mit à arpenter le terrain dans tous les sens en murmurant des paroles incompréhensibles. Enfin, sa crise le reprit et il se mit à arracher sa barbe, à se gifler et, au comble de la fureur, retira sa précieuse perruque à laquelle il donna un grand coup de pied.

Cependant il ne se consolait pas et hurla à tue-tête :

– Winnetou a raison ! Il a mille fois raison ! Je suis le plus grand imbécile, le plus vert des greenhorns que la terre ait jamais porté ! Il n'y a rien à faire, je resterai une bête jusqu'à la fin de mes jours.

– Mais, voyons, Sam, racontez-nous comment cela s'est passé. Comment avez-vous eu l'idée de libérer ce Rollins ?

– Que le diable m'emporte d'avoir eu cette idée ! Figurez-vous que je me promenais tranquillement quand, tout à coup, j'entendis des coups de feu. Je prête l'oreille, puis m'avance avec précaution. Je vous prie de croire que je n'avais pas jusque-là commis la moindre gaffe.

– Mais vous vous êtes bien rattrapé par la suite.

– Je suis désespéré. Enfin, je continue ma route, et, ayant débouché dans une clairière, je vois un cheval attaché à un arbre. Là où il y a un cheval il y a aussi un homme, me dis-je, et je ne m'étais pas trompé, car, un peu plus loin, je découvris un malheureux ligoté à un arbre de telle manière qu'il lui était impossible de faire un mouvement.

– Hum !

– Naturellement je l'interrogeai aussitôt. Il me répondit de bon gré et me dit qu'il était marchand de peaux et qu'il allait rendre visite à Old Shatterhand.

– Cela aurait pourtant pu attirer votre attention, car c'est Old Firehand qu'il aurait dû chercher.

– C'est juste, mais, sur le moment, je n'y ai pas songé. J'ai demandé à l'homme ce qui lui était arrivé et il m'a expliqué qu'il avait été attaqué et ligoté par des Indiens.

– Deuxième gaffe : si vous aviez eu tant soit peu de bon sens, vous auriez examiné les traces et vous auriez pu voir que s'il y avait un Indien parmi ses agresseurs, il s'y trouvait aussi un Blanc. Ah ! mon cher Sam, quel gaffeur vous êtes et pourtant c'est vous qui m'avez initié aux secrets du Far-West ! Et dire que c'est vous qui m'avez appris à lire les empreintes !

– Oui, je reconnais en l'occasion avoir agi bien à la légère.

– Et puis ?

– Alors j'ai invité l'homme à venir dans la forteresse et j'ai coupé ses liens.

– Naturellement il a aussitôt pris la poudre d'escampette.

– Comme vous venez de le dire. Une fois libéré, il a sauté sur son cheval et est parti au grand galop. Je n'ai rien compris à tout cela, mais, comme j'étais inquiet à cause des Indiens dont il venait de me parler, après avoir examiné un peu les environs, je décidai de rentrer dans la forteresse. Maintenant je bouillonne de rage et je donnerais tout pour réparer cette gaffe magistrale. Demain matin je vais m'élancer à la poursuite de ces scélérats, et je n'aurai pas de répit avant de les avoir scalpés tous.

– Mon frère Sam ne fera pas cela, dit Winnetou qui s'était tout à fait calmé. Le chef des Apaches suivra tout seul le meurtrier. Mon frère blanc restera ici, car il est malgré tout possible que Santer vienne jusqu'à la forteresse pour tenter un mauvais

coup. Comme il peut amener avec lui des Indiens, il faut que cet endroit soit défendu par des hommes intelligents et courageux.

Plus tard, alors que mes compagnons s'apprêtaient déjà à se coucher, j'allais trouver Winnetou qui s'était à nouveau éloigné de notre groupe. Son cheval broutait près du fleuve et il était étendu dans l'herbe.

Lorsqu'il m'aperçut il se leva, vint au devant de moi, me prit par la main et me dit :

– Winnetou sait ce que son frère voudrait lui dire. Il désirerait venir avec moi à la poursuite de Santer.

– Tu as deviné juste.

– Tu ne dois pas le faire. Ta place est ici.

– Et pourquoi donc ?

– Les habitants de la forteresse ont plus besoin de toi que moi, du moins pour le moment.

– Mais...

– C'est pourtant bien clair. Old Firehand est très affaibli. Tu as pu t'en rendre compte toi-même. Son fils est courageux, mais ce n'est qu'un enfant. Sam Hawkens vieillit et commet parfois des bêtises, ainsi que nous venons d'en faire l'expérience. Il y a sans doute ici quelques soldats, mais, après tout, ce sont des étrangers.

– Mais tu partiras un contre cinq.

– Et puis après ? Instruit par l'expérience, je saurai me montrer suffisamment prudent. Le désir de la vengeance n'obscurcira pas mon esprit. De toute façon, Old Firehand a grand besoin de toi. Que se passerait-il si, pendant que je recherche notre ennemi, il réussissait à grouper des malfaiteurs pour venir prendre la forteresse ? Reste ici pour défendre Old

Firehand et prouve ainsi ton amitié pour moi. Veux-tu te rendre au désir de Winnetou ?

Il était très dur pour moi de me séparer ainsi de lui, le meilleur chasseur de la savane.

– Je ferai comme tu voudras, répondis-je enfin.

– J'attendais cela de toi.

Il accepta pourtant que je l'accompagne une partie de la route.

L'étoile du matin luisait encore dans le ciel lorsque nous montâmes à cheval. Au petit jour nous arrivâmes à l'endroit où Rollins avait rencontré ses comparses.

– Nous allons nous séparer ici, me dit Winnetou.

Il approcha son cheval du mien et m'étreignit longuement.

– Le Grand Esprit exige que nous nous séparions. Mais, quand le moment sera venu, il réunira à nouveau nos chemins, car Old Shatterhand et Winnetou ne peuvent rester longtemps séparés l'un de l'autre. C'est la vengeance et la haine qui vont guider mes pas, c'est l'amitié qui conduira les tiens. Howgh !

Il m'embrassa et lança son cheval au galop sur les traces de l'assassin.

Je restai longtemps à le regarder s'éloigner, ses longs cheveux flottant au vent. Allait-il saisir enfin ses ennemis ? Quand et où retrouverais-je, enfin, l'intrépide Winnetou, mon frère rouge ?